

L'abbé Jean M. Moyenin

LECTURES GRADUÉES

DE

FRANÇAIS MODERNE

SÉVILLE

LIBRAIRIE SALÉSIENNE

J'ai pas porter
Je ^{ne} porte pas

Je n'ai
porter.

Bernardo Aloal

Curso de 1903 a 1904

LECTURES GRADUÉES

DE

FRANÇAIS MODERNE

—
Tous droits réservés.
—

18cms.

R.44.738



LECTURES GRADUÉES

DE

FRANÇAIS MODERNE

PAR

L'ABBÉ JEAN M. MOYENIN

LICENCIÉ EN LETTRES

PROFESSEUR DE FRANÇAIS

A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE

Deuxième édition

SÉVILLE

LIBRAIRIE SALÉSIENNE

1900

AL LECTOR

Tengo el honor de ofrecer á la juventud española dos volúmenes de *LECTURAS FRANCESAS*.

Al formarlos, he tratado de acomodarme á las reglas espontáneas y suaves que surgen en el aprendizaje natural de los idiomas, presentando en forma sencilla y método progresivo y ordenado cuadros de trozos variados, amenos é instructivos, cuyo desarrollo lleve al alumno gradualmente y sin cansancio desde lo más elemental hasta las cumbres más altas de la literatura moderna. Al alumno español, en efecto, le conviene ante todo familiarizarse con el estilo moderno. Le sobrarán después buenos autores de los siglos pasados, si quiere ensanchar sus estudios y remontarse por gusto á los grandes clásicos.

Las divisiones del primer volumen, que estas líneas encabezan, obedecen al plan concebido.

La Primera Parte consta de composiciones de frases cortas y sencillas, y en las cuales, exceptuando pocos casos en que no me ha sido posible salvar la dificultad, no he dejado más que, con «Avoir y Être,» verbos de las dos primeras conjugaciones, por ser estas la base del sistema verbal francés, gracias al número crecido de verbos que comprenden y á la doble propiedad que solas poseen de tener un paradigma completo y de expresar ideas nuevas.

La Segunda Parte presenta trozos más extensos y de frases más complicadas, abarcando toda clase de verbos, y por ella acaba el alumno de familiarizarse con la estructura de la oración francesa.

La Tercera Parte entra ya enteramente en el campo literario. Pero los trozos que contiene son cortos y fáciles, y deben servir como de puente para pasar, en el segundo volumen que publicaré pronto, al estudio formal de la literatura contemporánea.

Si valen mis PRIMERAS LECTURAS en la forma y gradación que las presento, lo dirá el público con su justiciero fallo, que á mí sólo me corresponde protestar de mis buenos deseos en pró de la enseñanza del idioma francés en España.

J. M. Moynin.

Sevilla, 1.º de Junio de 1896.

Agradeciendo al público el favor que me ha dispensado por la buena acogida que ha dado á la primera tirada de mis LECTURES GRADUÉES, que ha sido totalmente agotada, doy á la stampa esta nueva edición.—Los alumnos y aficionados la encontrarán ampliamente completada en el hermoso volumen de literatura contemporánea selecta, anunciado en el precedente prólogo y que acabo de publicar con el título de Trésor littéraire du XIX^e siècle.

J. M. M.

Sevilla, 1.º de Diciembre de 1900.

LECTURES GRADUÉES DE FRANÇAIS MODERNE

PREMIÈRE PARTIE

La fourmilière surprise.

Une armée de fourmis rousses s'avance en longue file pour surprendre une fourmilière du voisinage.

La résistance de la tribu attaquée est acharnée et dure plusieurs heures.

Mais la fourmilière est envahie et les assiégés sont tous massacrés.

Les vainqueurs défilent bientôt, emportant dans leur marche triomphale les dépouilles de l'ennemi vaincu.

Tant il est vrai que la guerre est partout.

Mouvements de la terre.

La terre nous semble plate.

Elle est ronde; c'est un globe ou une sphère.

La terre nous semble immobile, et pourtant elle est en mouvement.

La terre tourne sur elle-même, comme si vous tourniez sur un talon.

Elle fait un tour sur elle-même en vingt-quatre heures.

Ce mouvement produit le jour et la nuit.

La terre fait aussi un grand tour autour du soleil.

Elle fait ce grand voyage en une année.

Ce dernier mouvement détermine la longueur de l'année et le changement des saisons.

La terre fait trois cent soixante-cinq tours sur elle-même pendant qu'elle fait un tour autour du soleil.

La Renoncule et l'Œillet.

La Renoncule un jour dans un bouquet

Avec l'Œillet se trouva réunie:

Elle eut le lendemain le parfum de l'Œillet.

Il n'y a qu'à gagner en bonne compagnie.

BÉRANGER.

L'abeille et le jardinier.

C'était par un beau jour de mai.

Dans un jardin une petite abeille allait de fleur en fleur, pompant le suc pour faire du miel.

Le jardinier, homme d'un excellent cœur, la trouve et lui dit :

« Je redoute pour toi quelque malheur.

Car tu sucés indistinctement toutes les fleurs, et cependant plusieurs renferment du poison.

— C'est vrai, répond l'abeille, mais je les suce avec adresse.

Je retire le miel et je laisse le poison. »

Du temps et de ses parties.

Le temps se divise en siècles, années, mois, semaines, jours, heures, minutes et secondes.

Un siècle est un espace de cent années.

Une année est un espace de douze mois.

Un mois a vingt-huit, vingt-neuf, trente ou trente et un jours.

Les noms des douze mois sont : Janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre.

Une semaine est un espace de sept jours.

Il y a cinquante-deux semaines dans une année.

Les noms des sept jours de la semaine sont : Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche.

Dans une année il y a trois cent soixante-cinq jours, plus six heures environ.

L'année qui a trois cent soixante-six jours s'appelle année bissextile.

L'année qui n'a que trois cent soixante-cinq jours s'appelle année commune.

Question d'un paresseux.

« Est-il vrai qu'en paradis

On n'aura plus rien à faire ?

Demandait Paul à sa mère.

— Très vrai ; mais nul n'est admis,

Mon enfant, en paradis,

S'il n'a travaillé sur terre. »

VALADES.

L'hirondelle et le rosier.

Une jeune hirondelle était en voyage.

Elle rencontre dans un désert un rosier tout fleuri.

Elle l'aborde d'un air familier, et lui dit :

« O mon ami, que ton sort est triste !

Quoi ! si jeune et si beau, vivre inconnu !

La fortune me semble bien cruelle envers toi.

—Pardon, répond l'arbrisseau. Je suis heureux et plus que toi peut-être.

—Heureux! et quel est donc le bonheur que tu goûtes en ce lieu désert?

—Le bonheur de fleurir sous le regard de Dieu.»

Du temps et de ses parties (suite).

Un jour est une durée de vingt-quatre heures.

Les quatre grandes divisions du jour sont: Le matin, l'après-midi, le soir et la nuit.

On appelle matin ou matinée l'intervalle qui s'écoule depuis le lever du soleil jusqu'à midi, qui est le milieu du jour.

L'après-midi est l'intervalle qui s'écoule depuis midi jusqu'au coucher du soleil.

On appelle soir ou soirée l'intervalle qui s'écoule depuis la fin du jour jusqu'au moment où l'on se couche.

La nuit est l'espace de temps pendant lequel le soleil est sous notre horizon.

L'heure se divise en soixante parties égales que l'on nomme minutes.

La minute se divise aussi en soixante parties égales que l'on nomme secondes.

Le passereau et le lièvre.

Un lièvre est pris par l'aigle aux serres si cruelles:

—Qu'as-tu fait de tes pieds? lui crie un passereau.
Un milan passe, entend et ravit mon oiseau.
L'autre, vengé, répond:—Qu'as-tu fait de tes ailes?

M^{ME} JOLIVEAU.

Le navire et les matelots.

Un grand navire était en mer.

Soudain la tempête éclate. Le tonnerre gronde et la foudre succède à l'éclair.

De grandes montagnes d'eau soulèvent le vaisseau qui gémit profondément.

Devant le danger, le pilote perd la tête.

A cette vue, un matelot se précipite vers le gouvernail et le saisit.

Mais un autre arrive aussitôt, en réclamant pour lui la barre.

Et les voilà se bousculant et s'injuriant au milieu de la tourmente.

Pendant ce temps-là, le navire sombrait avec tout l'équipage.

Des saisons.

L'année se divise en quatre parties que l'on nomme saisons.

Les quatre saisons s'appellent le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Le printemps est la saison où la nature semble renaître: la verdure et les fleurs com-

mentent à se montrer dans les jardins et dans les campagnes.

L'été est la saison des chaleurs: c'est aussi l'époque où se fait la moisson.

L'automne est la saison des fruits, des vendanges et de la plupart des autres récoltes.

L'hiver est la saison du froid: c'est le temps du repos pour la culture de la terre.

Chaque saison dure trois mois.

Le printemps commence vers le 21 mars; l'été commence vers le 21 juin; l'automne vers le 22 septembre, et l'hiver le 21 décembre.

Le rossignol.

Moi que vous contemplez sur le rameau d'un hêtre,
Je suis le rossignol: dans le concert champêtre
Ma voix a des accents aussi mélodieux
Que la cithare d'or des anges dans les cieux.

* * *

L'héliotrope.

Une petite fille demandait un soir à sa mère pourquoi cette jolie fleur regarde tantôt le levant, tantôt le sud et tantôt le couchant.

«C'est, mon enfant, répond la mère, afin de voir sans cesse le soleil.

—Et pourquoi cela?

—La sagesse de Dieu l'a disposé ainsi, pour te donner une leçon.

—Et laquelle?

—La voici: Pour que ton âme reste toujours belle, il est nécessaire de la tourner constamment vers Dieu, vrai soleil et lumière incorruptible, seul capable de l'échauffer de sa flamme et de lui conserver sa beauté.»

L'eau et les cours d'eau.

Notre globe est, en grande partie, recouvert par une immense étendue d'eau; c'est la mer ou l'Océan.

L'eau de la mer est salée; on ne peut la boire.

On rencontre aussi l'eau à la surface des terres.

Elle y forme des lacs, des étangs, des marais et des cours d'eau.

Cette expression, cours d'eau, désigne une masse d'eau courante renfermée dans une espèce de fossé.

Les cours d'eau les moins importants sont les ruisseaux.

Les cours d'eau plus considérables que les ruisseaux sont les rivières.

Enfin les fleuves sont les très grands cours d'eau qui finissent à la mer.

L'endroit où un cours d'eau commence se nomme source.

L'endroit où deux cours d'eau s'unissent se nomme confluent.

L'endroit où un fleuve se jette dans la mer se nomme embouchure.

La pâquerette.

Au printemps, dans les prés, charmante pâquerette,
Avec plaisir sur toi mon œil s'arrête.

J'admire ton éclat; mais quel est ton malheur!

Où seras-tu demain?—Et toi? répond la fleur.

VALADES.

L'enfant Jésus et le rossignol.

L'enfant Jésus se promenait un matin avec Joseph près de Nazareth.

Soudain il aperçoit sur un arbre un joli petit rossignol.

Le pauvre oiseau, voletant de branche en branche, descendait peu à peu vers le sol, fasciné par un énorme serpent.

L'enfant-Dieu s'avance, et le reptile se retire aussitôt dans une broussaille voisine.

Plein de reconnaissance, le rossignol suivit Jésus à la demeure de Marie et Joseph.

Et là, dans le jardin, perché sur un palmier, il célébrait à toute heure son Sauveur avec ses chants les plus mélodieux.

Les habitations.

La nourriture et le vêtement sont nécessaires à l'homme.

Il a aussi besoin de se loger.

Le logement lui procure un abri contre le froid, la pluie ou le vent.

C'est dans son habitation qu'il prend ses repas et qu'il se livre au repos et au sommeil.

C'est là encore qu'il goûte le bonheur, entouré de sa famille.

Les premiers hommes ignoraient l'art de construire les maisons.

Ils habitaient des grottes ou des cavernes.

Les peuples sauvages n'ont que de misérables huttes.

Les peuples nomades ou voyageurs n'ont pas de demeures fixes; ils couchent sous des tentes.

On voit encore, dans les campagnes, de petites maisons basses, couvertes de chaume ou paille de blé: c'est pourquoi on les appelle des chaumières.

Les plus belles et les plus riches habitations sont les châteaux et les palais.

La Providence.

L'hirondelle n'a point de palais sur la terre;

Elle trouve au sommet de la tour solitaire

Une tuile pour ses petits.

Le passereau n'a pas semé la graine amère;
Mais de tous ses enfants la Providence est mère:
L'une a le toit du riche, et l'autre ses épis.

LAMARTINE.

L'âne et la lyre.

Un âne cherchait sa nourriture dans une verte prairie.

Tout à coup, j'ignore comment, il rencontre une lyre.

Poussé par la curiosité, il frappe de sa patte sur l'instrument qui résonne aussitôt.

Le bruit enchante notre artiste, et il continue à frapper, à frapper encore, frappant plus fort à chaque coup.

Il frappa si bien que la pauvre lyre fut bientôt brisée en plusieurs morceaux, et adieu la mélodie!

Son triste sort, hélas! nous rappelle plus d'une âme, lyre immortelle, qui n'a pas eu un meilleur destin.

Les aliments et les boissons.

La nourriture est nécessaire au développement et à l'entretien du corps.

Le pain est notre principal aliment.

On achète le pain chez le boulanger.

Le boucher nous vend la viande de bœuf, de veau ou de mouton.

Le charcutier débite le lard, qui est la chair du porc.

La laitière nous apporte le lait de la vache.

On trouve chez l'épicier le sucre, le café, le riz, le poivre, le sel et bien d'autres denrées.

Les boissons les plus ordinaires sont: l'eau, le lait, le vin, la bière, le cidre.

La demoiselle ou libellule.

Quand la demoiselle dorée
S'envole au départ des hivers,
Souvent sa robe diaprée,
Souvent son aile est déchirée
Aux mille dards des buissons verts.
Ainsi, jeunesse vive et frêle
Qui, t'égarant de tous côtés,
Voles où ton instinct t'appelle,
Souvent tu déchires ton aile
Aux épines des voluptés.

VICTOR HUGO.

La fleur et le nuage.

L'ardente chaleur de l'été desséchait tout.
Une petite fleur, sur le point de mourir,
aperçut un nuage.

«Oh! viens à mon secours, lui cria-t-elle.

viens! une goutte d'eau seulement pour éteindre ma soif et me sauver la vie!

—Je serais heureuse, répondit la nuée, de pouvoir te prêter immédiatement ce service.

Mais je porte un message qui ne souffre pas de retard, et il m'est impossible de m'arrêter; à bientôt donc!»

Quelques heures après le nuage repassa et versa l'eau par torrents sur la fleur.

Mais, hélas! il était trop tard; la pauvrete était desséchée et elle avait péri de soif.

Le Corps humain: la Tête.

Examinez votre corps: vous y remarquez d'abord la tête, le tronc et les membres.

Le devant de la tête est le visage ou la face.

On distingue dans la face le front, les yeux, les joues, le nez, la bouche, le menton.

A droite et à gauche du front sont les tempes.

Les paupières protègent les yeux; elles sont fermées pendant le sommeil.

Les poils qui garnissent les paupières sont les cils.

Au-dessus des yeux sont les sourcils.

Les deux trous du nez sont les narines.

Les bords de la bouche sont les lèvres.

La lèvre supérieure est celle qui est au-dessus de la bouche.

La lèvre inférieure est celle qui est au-dessous de la bouche.

L'homme et la marmotte.

La marmotte venait de finir son long somme;
Sommeil de six mois seulement.

«N'as-tu pas honte, lui dit l'homme,
De dormir si profondément?

—Tu n'en parles que par envie,

Répondit la marmotte, et tu me fais pitié;
J'aimerais mieux dormir durant toute ma vie,
Que d'en perdre au plaisir, comme toi, la moitié.»

PESELIER.

L'obstacle.

Une source jaillit un jour des flancs d'une montagne élevée.

D'abord son flot se précipite en liberté à travers la campagne.

Mais bientôt des rochers, lui barrant le passage, l'obligent à s'arrêter.

Étonné, le voilà qui se gonfle avec fureur; mais tous ses efforts sont vains et l'obstacle demeure invincible.

Qu'arriva-t-il? Le flot, calmé peu à peu, s'accumula et forma d'abord un étang, puis un beau lac.

Plus d'un héros qui brille dans l'histoire
aurait ignoré sa force et végété dans l'obs-
curité, sans l'obstacle qui commença par
irriter et arrêter ses efforts.

La Bouche.

Dans la bouche on remarque la langue et
les dents.

Le palais forme la voûte de la bouche.

Les dents sont fixées aux mâchoires.

Nous avons trois sortes de dents.

Les dents tranchantes du devant sont les
incisives.

Les dents pointues placées sur le côté sont
les canines.

Les grosses dents placées au fond sont les
molaires.

L'homme a en tout trente-deux dents: huit
incisives, quatre canines, vingt molaires.

A la base des dents sont les gencives.

Les premières dents de l'enfant s'appellent
dents de lait.

Les dents de lait tombent et sont rempla-
cées par d'autres.

Les dents sont très utiles; elles servent à
broyer nos aliments.

Le mois de mars.

Ah! que mars est un joli mois!

C'est le mois des surprises;

Du matin au soir, dans les bois,
Tout change avec les brises.

Par-dessus la haie en éveil,
Fier de ses fleurs écloses,
On voit le pêcheur au soleil
Ouvrir ses bourgeons roses.

Gelée et vent, pluie et soleil,
Alors tout a des charmes;
Mars a le visage vermeil
Et sourit dans ses larmes.

CH. REYNAUD.

La rose.

Une rose orgueilleuse, penchée au bord
d'une fontaine, contemplait avec amour ses
couleurs.

«Que sont auprès de moi toutes les autres
fleurs de la terre?

Certes, l'homme a raison de m'appeler
leur reine.

Je brille depuis plusieurs jours et chaque
instant augmente ma beauté.

Le papillon, si volage en amours, se mon-
tre fidèle à moi seule.»

Elle achevait à peine de parler, quand la
faible haleine du zéphyr la secoue.

La malheureuse tremble et ses feuilles
s'envolent tristement dans la fontaine.

La Tête, le Cou, le Tronc.

Le haut et le derrière de la tête sont garnis de cheveux.

A droite et à gauche sont placées les oreilles.

La tête est rattachée au tronc par le cou.

Au-devant du tronc, il y a la poitrine en haut et le ventre en bas.

Derrière le tronc est le dos.

A droite et à gauche, sont les côtés, les flancs et les hanches.

Dans la poitrine sont renfermés le cœur et les poumons.

Dans le ventre sont renfermés l'estomac et les intestins.

Le cœur chasse le sang dans les artères.

Le sang retourne au cœur par les veines.

L'air que nous respirons entre dans nos poumons.

Nos aliments pénètrent dans l'estomac et dans les intestins.

L'insecte ailé.

Laisse-moi voler sur tes pas,

Retire ta main enfantine!

Charmant enfant, je ne suis pas

Ce que ta faiblesse imagine.

Je ressemble à ce papillon

Qui, sûr de ses métamorphoses,

Aime à jouer dans le vallon
Autour des enfants ou des roses.

Tu veux me saisir, mais en vain:
Tu saisisrais plutôt la flamme.
En jouant j'échappe à ta main:
Je viens du ciel, je suis une âme.

LAMARTINE.

L'orpheline d'Emmaüs.

La Sainte Famille revenait d'un long voyage.

Menacée par un orage, elle trouve une pauvre maison sur le bord du grand chemin.

Joseph frappe; une petite fille, blanche comme le lis des vallées, ouvre doucement la porte, regarde et invite nos saints voyageurs à entrer.

Puis elle leur apporte de quoi réparer leurs forces.

L'orage passa et la Sainte Famille se leva pour continuer sa route.

«Ma fille, dit Joseph à l'aimable créature qui les avait si bien accueillis, que faire pour payer ta bienfaisante hospitalité?

—Me permettre d'embrasser comme un frère votre délicieux enfant.»

Les Membres.

Nous avons deux membres supérieurs et deux membres inférieurs.

On distingue dans les membres supérieurs: le bras, le coude, l'avant-bras, le poignet et la main.

Le bras est rattaché au tronc par l'épaule.

La main se termine par les doigts.

Chaque doigt est garni d'un ongle.

Les cinq doigts de la main sont: le pouce, l'index, le majeur ou médius, l'annulaire et l'auriculaire.

Le doigt se compose de trois parties nommées phalanges.

Le pouce n'a que deux phalanges.

On distingue dans les membres inférieurs ou jambes: la cuisse, le genou, le jarret, le mollet, la cheville, le pied.

Le dessus du pied est le cou-de-pied, et le dessous est la plante du pied.

Le pied est terminé par les orteils ou doigts de pied.

Le printemps.

La première feuille est venue;

L'arbre verdit; la terre nue

De fleurs va bientôt se couvrir.

Entre le narcisse qui penche,

La primevère et la pervenche,

Les petits ruisseaux vont courir.

C'est le printemps qui vient d'éclorre:

La ruche va s'emplir encore;

Les blés vont couvrir les sillons;

Au souffle d'une douce haleine,
Toutes les roses de la plaine
Balanceront des papillons.

VIOLEAU.

Le vice et la vertu.

Le vice, dans une de ses courses à travers le monde, rencontra la vertu.

« Ma belle, lui demanda-t-il, pourquoi aller de ce pas de tortue ? »

Vraiment tu m'inspires de la peine.

Un escargot se traîne moins lentement que toi.

Regarde un peu comme je trotte sur la terre.

J'avance plus en un quart de seconde que toi en quinze jours.

Pourquoi cette lenteur ?

— Mon Dieu, répondit la vertu, la raison de la différence entre nous deux est bien claire.

Toi, tu descends sans cesse, et moi, je monte toujours. »

Les Sens.

L'homme a cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

On veut dire par là qu'il peut voir, entendre, sentir, goûter et toucher.

Les sens s'exercent par des organes.

Le mot organe signifie instrument.

Les yeux sont les organes ou instruments de la vue.

Les oreilles sont les organes de l'ouïe.

Le nez est l'organe de l'odorat.

La langue et le palais sont les organes du goût.

Les mains sont les principaux organes du toucher.

Les deux épis.

Dans les beaux jours où l'on s'apprête
A moissonner les blés qui dorent les sillons,
Au-dessus de ses compagnons
Un jeune épi dressait la tête.
C'était un pauvre sot, ridiculement vain
D'un avantage imaginaire;
Il ne parlait qu'avec dédain
Aux autres courbés vers la terre.
— Pourquoi cette hauteur dont tu t'enorgueillis?
Lui dit un vieil épi caché presque sous l'herbe;
Si ton front comme nous était chargé de fruits,
Tu descendrais plus bas et serais moins superbe.

SAINT-SURIN.

La neige et l'aquilon.

La neige brillait au sommet de la Sierra-Névada, et chacun admirait son éclat argenté.

Mais la pauvre se fatiguait de vivre solitaire dans son désert blanc comme un linceul.

Un jour elle se tourna vers l'aquilon et lui adressa cette prière :

« Place-moi sur ton aile et emporte-moi à Grenade, au pied de ces deux merveilles qui scintillent là-bas, l'Alhambra et le Généralif.

Je me lasse de mon obscurité, et je brûle d'être contemplée dans la belle ville mauresque. »

L'aquilon accepte, puis il l'emporte au-dessus de la cité.

La neige tombe, mais, ô malheur ! elle est bientôt changée en fange.

Noms de parenté.

Adam fut le premier homme. Ève fut la première femme.

Dieu les unit en mariage, et ils eurent de nombreux enfants.

Adam, avant de mourir, a pu voir ses petits-fils, ses petites-filles, ses arrière-petits-fils, ses arrière-petites-filles, et des générations plus reculées encore.

Honore ton père et ta mère, pour que Dieu te bénisse et prolonge tes jours.

Frères et sœurs, garçons et filles allèrent ensemble voir leurs parents.

La femme obéit à son mari.

L'époux protège l'épouse.

Nous n'avons pas tous le bonheur de posséder encore notre grand-père et notre grand'mère.

Le père de notre aïeul ou grand-père est notre bisaïeul.

Le père de notre bisaïeul est notre trisaïeul.

Inutile d'expliquer ce qu'on entend par une aïeule, une bisaïeule, une trisaïeule.

A un enfant.

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie.
Enfant, garde ta joie.
Lis, garde ta blancheur.

Sois humble. Que t'importe
Le riche et le puissant?
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent.

(Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le nid de mousse,
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours.

VICTOR HUGO.

Le bluet et le soleil.

Un pauvre bluet soupirait en ces termes :
« Que le jour est lent à paraître !

Et pourtant quand le soleil aura doré nos champs de son éclat vermeil, peut-être fleurirai-je à sa douce chaleur. »

Une taupe qui l'écoutait, en fouillant près du sol, lui parla ainsi :

« Tu n'es pas assez sot, j'espère, de penser que le soleil du haut de son char va abaisser son regard jusqu'à toi.

Qu'importe une chétive fleur au grand astre qui nous éclaire ! »

Soudain le soleil, versant à grands flots sa lumière, brille dans toute sa splendeur.

Il aperçoit la fleur, lui glisse dans un sourire un rayon bienfaisant et la pauvrette refleurit aussitôt.

Noms de parenté (suite).

De même qu'on a des grands-pères et des grand'mères, on peut avoir des grands-oncles et des grand'tantes.

Respectez les vieillards.

Les enfants de deux cousins germains sont appelés Issus de germains.

Le fils d'un neveu ou d'une nièce est un petit-neveu. La fille est une petite-nièce.

Un beau-père, une belle-mère, — un gendre,

une bru,—un beau-fils, une belle-fille,—un beau-frère, une belle-sœur,—sont des parents par alliance.

Évitons de dire Marâtre pour belle-mère. Marâtre est un terme blessant.

Le parrain et la marraine s'engagent à élever dans leur religion leur filleul ou filleule.

Le tuteur défend les intérêts de son pupille ou de sa pupille.

Une personne non mariée est dite Célibataire.

Le matin.

L'oiseau chante, l'agneau bêle,
L'enfant gazouille au berceau;
La voix de l'homme se mêle
Au bruit des vents et de l'eau;
L'air frémit, l'épi frissonne,
L'insecte au soleil bourdonne;
L'airain pieux, qui résonne,
Rappelle au Dieu qui le donne
Le premier soupir du jour;
Tout s'éveille, tout remue:
C'est l'aurore dans la nue;
C'est la terre qui salue
L'astre de vie et d'amour.

LAMARTINE.

La danse des diables.

Un jour Belzébuth entra en liesse au fond de son ténébreux royaume.

C'étaient des gambades, des cabrioles et des contorsions à se tordre de rire.

Tous les diables, à la vue de semblables transports, se regardaient les uns les autres, sans savoir vraiment que penser.

Un jeune diabolotin, plus audacieux que ses frères, s'adressa à Satan et lui demanda pourquoi cette joie et quel était ce mystère.

Pour toute réponse, Belzébuth montra notre planète à ses fils, et tous les diables à l'instant de danser comme lui.

Que se passait-il donc parmi nous?

Presque rien... Les honnêtes gens, remplis d'un saint courroux, se déclaraient la guerre pour la plus grande gloire de Dieu.

Les minéraux.

C'est du sein de la terre qu'on tire l'or, l'argent, le fer plus utile que l'or;

Le cuivre, l'étain, le plomb;

La pierre, le plâtre, la chaux, qui servent à bâtir les maisons;

Le soufre, le nitre, le charbon de terre, et tant d'autres choses dont on se sert chaque jour.

L'or qui est le plus précieux des métaux, est rare et difficile à trouver.

Les principales mines d'or sont en Californie.

L'Espagne est une des contrées de l'Europe les plus riches en minières.

On y trouve de bonnes mines de fer, de cuivre et de plomb.

Le souhait de la violette.

Quand Flore, la reine des fleurs,
Eut fait naître la violette
Avec de charmantes couleurs,
Les plus tendres de sa palette,
Avec le corps du papillon,
Et ce délicieux arôme
Qui la trahit dans le sillon:
« Enfant de mon chaste royaume,
Quel don puis-je encore attacher,
Dit Flore, à ta grâce céleste?
— Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher. »

RATISBONNE.

Un bon petit cœur.

La neige ne cessait de tomber.

Depuis huit jours déjà elle tapissait la terre et les petits oiseaux, n'ayant rien à manger, piaulaient de faim et de froid.

Le cœur de la petite Berthe n'avait pas résisté à leur cris douloureux.

Aussi, matin et soir, elle allait dans la cour balayer la terre de sa petite main blanche, et elle y déposait quelques miettes de pain.

Son père la trouve un jour livrée à cette occupation.

«Que fais-tu là, mignonne? lui dit-il. Sortir par ce froid rigoureux est une véritable imprudence.

—Je fais, répond l'enfant, ce que je vous vois faire tous les jours: je viens en aide aux malheureux.»

Les arbres.

Parmi les arbres des forêts, on distingue le chêne, l'ormeau, le frêne, le hêtre, le charme, le sapin, l'érable, le pin dont on tire la résine, la térébenthine, le goudron.

Parmi les arbres qui portent des fruits, on remarque le pommier, le poirier, le châtaignier, le cerisier, le noyer, le pêcher, l'amandier, l'abricotier, le figuier, l'olivier.

Il y a encore des arbres qui sont l'ornement des cours et des jardins: le tilleul, le laurier, l'if, l'acacia, le platane, le cyprès, le saule pleureur.

L'arbre qu'on appelle mûrier fait la richesse de certains pays.

La rose des Alpes.

Il est aux flancs du mont sauvage,

Missive du ciel, une fleur,
Dont la sereine et douce image
Parle surtout à notre cœur.

Écluse un jour, éblouissante,
Aux premiers baisers du soleil,
Elle a de l'aurore naissante
Le pur éclat, le teint vermeil.

Sur sa tige, au feuillage austère,
Elle se penche avec fierté,
Reflétant de l'Alpe sévère
L'auguste et sombre majesté.

XAVIER KœHLER.

La jeune plante et la fée.

Une petite plante avait poussé belle, mais languissante à l'ombre d'une tour, sous le souffle glacé du nord.

Souvent on la trouvait pleurant sa triste destinée.

Un jour à son réveil un faible rayon de soleil tomba sur elle à travers une fente.

«Que ta chaleur est douce, beau soleil! s'écria-t-elle.

Ah! s'il m'était possible de te voir souvent, je ressusciterais!

Mais, hélas! je suis fixée au sol, et sans doute nous voilà séparés pour toujours, car déjà tu m'abandonnes.»

Une fée, au cœur, sensible et compatissant, entendit ses soupirs.

A l'instant même elle la transporta et la transplanta en plein midi, bien à l'abri du vent.

Arrachée au souffle du nord et réchauffée sans cesse par un doux soleil, la jeune plante ne tarda pas à reverdir et à se couvrir de fleurs.

Les fleurs et les fruits.

Le printemps est la saison des fleurs.

La première fleur du printemps est la violette, qui se cache sous l'herbe.

La rose fleurit plus tard; elle a mérité d'être appelée la reine des fleurs par sa beauté et son parfum.

Les principales fleurs des jardins sont avec la rose et la violette la primevère, le réséda, la tulipe, la pensée, l'œillet, le lis, la marguerite, le dahlia.

Il y a aussi une très grande variété de fruits.

Les fruits les plus communs en Europe sont: la fraise, la groseille, la framboise, la cerise, la pêche, l'abricot, la prune, le raisin, la noix, la pomme et la poire.

Les pays chauds ont leurs fruits particuliers. On y trouve entre autres l'orange, le citron, la figue, le melon et la pastèque.

L'arc-en-ciel.

L'arc-en-ciel! l'arc-en-ciel! Regarde
Comme il s'arrondit pur dans l'air!
Quel trésor le Dieu bon nous garde
Après le tonnerre et l'éclair!
Que de fois, sphères éternelles,
Mon âme a demandé ses ailes,
Implorant quelque Ithuriel,
Hélas! pour savoir à quel monde
Mène cette courbe profonde,
Arche immense d'un pont du ciel!

VICTOR HUGO.

L'innocence et le repentir.

L'innocence, ayant fait une petite tache à sa robe, cherchait une eau qui possédât la vertu de l'enlever.

La pauvrete avait porté ses pas aux quatre coins de l'univers, mais sans rien trouver.

Elle cherchait encore, quand un jour se présenta à ses yeux au fond d'une forêt un vénérable ermite.

Elle lui raconta longuement son malheur, tout ce qu'elle avait fait pour rendre la blancheur à sa robe, et comment cette tache ennuyeuse restait, malgré tous ses efforts.

«Ma fille, lui dit le solitaire, il n'y a dans l'univers qu'une eau capable de blanchir votre robe, et de lui rendre son éclat primitif.

—Où trouverai-je cette eau, mon père? demanda aussitôt l'innocence.

—Dans les larmes du repentir, répliqua le bon vieillard.»

Origine des principales plantes.

La garance nous vient de l'Orient,—le céleri de l'Allemagne,—le châtaignier de l'Italie,—l'oignon de l'Égypte,—le tabac de la Virginie,—l'ortie de l'Europe.

Le froment a été apporté du Thibet,—le seigle de la Sibérie,—le persil de la Sardaigne,—le riz de l'Afrique Méridionale et des Indes,—l'avoine de l'Afrique Septentrionale.

Le navet et la betterave nous viennent des bords de la Méditerranée;—la rave, le houblon et la moutarde tirent leur origine de l'Allemagne.

Nous avons tiré les épinards de l'Arabie,—le concombre des Indes Orientales,—le radis de la Chine et du Japon,—les pois, le cresson et l'anis de l'Égypte.

On a trouvé le chanvre dans l'Inde et la Perse,—l'orge dans les montagnes de l'Himalaya,—la carotte dans l'Asie.

La pomme de terre est originaire du Pérou et du Mexique,—le sarrasin ou blé noir de la Sibérie et de la Tartarie,—le millet de l'Abysinie.

Le cheval et le taureau.

Un cheval vigoureux, monté par un enfant,
Semblait s'en amuser au milieu d'une plaine,
Tantôt effleurant l'herbe à peine,
Tantôt sautant, caracolant.
Quoi! lui dit un taureau mugissant de colère,
Un écuyer pareil te gouverne à son gré!
Comment n'en être pas outré!
Va, fais-lui mordre la poussière.
—Moi! répond le noble coursier;
Ce serait là vraiment un bel exploit de guerre!
Aurais-je à me glorifier
De jeter un enfant par terre?

LE BAILLY.

Le Malheur.

Quand le malheur se montra sur la terre,
tout le monde à sa vue décampa lestement.

Culs-de jatte, goutteux, boiteux, tous trot-
taient à l'envi, si bien que le malheur restait
seul, et se demandait comment et dans quel
lieu il trouverait un gîte.

Mais, en ce temps-là, parmi les humains
c'était déjà comme au siècle où nous sommes.

Par-dessus tout les uns désiraient jouir et
s'amuser, sans rien faire; les autres recher-
chaient la gloire et les honneurs. Enfin cha-
cun marchait à la conquête de sa chimère.

Le malheur imagina bien vite le parti à ti-
rer de la bêtise humaine.

Il se cacha derrière les vains fantômes, ob-

jet de la poursuite des hommes, et derrière eux il pénétra facilement en tout lieu, sans être remarqué.

Les oiseaux.

Les oiseaux sont faits pour voler dans les airs.

Ils se perchent sur les arbres et chantent parmi leurs branches.

Les oiseaux sont couverts de plumes de diverses couleurs.

Le serin est jaune; le perroquet vert, jaune et rouge; le merle noir.

Le chardonneret a le plumage gris, mélangé de jaune et d'une tache rouge sur la tête.

Le corbeau est tout noir; la pie est d'un noir bleu avec une tache blanche sur les ailes.

L'hirondelle a aussi le corps noir en dessus, mais sa poitrine est blanche.

C'est l'oiseau du printemps.

La fève.

Hier, j'étais roi! Cette petite fève,
Vrai talisman caché dans mon gâteau,
M'a proclamé. Mais ce n'était qu'un rêve.
Rêve enchanteur: je m'éveille trop tôt!

Hier, j'étais roi! Mais, hélas! sur la terre,
Aux plus beaux jours Dieu donne un lendemain:
Mon trône d'or, ma couronne éphémère,

J'ai tout cela dans le creux de ma main.

Hier, j'étais roi! roi d'un festin, qu'importe!

Mais j'étais roi: ce titre était le mien,

J'avais la joie et l'orgueil qu'il apporte;

Dans ce beau jour j'avais tout..... et puis rien.

A. COUTRIS.

L'âne corrigé de son orgueil.

Un âne se louait en ces termes: «J'ai sûrement beaucoup d'esprit, car quand j'essaie de dire la moindre parole, tout le monde à l'instant éclate de rire.

Cependant je n'ai jamais été au collège, et le talent que j'ai est tout naturel.

Le perroquet, dont on admire tant le caquet, est-il plus habile? Evidemment non, car il répète simplement ce qu'on lui a enseigné.»

Notre âne savant allait continuer son dithyrambe, quand un voisin charitable se chargea de le remettre à sa place en lui donnant la leçon qu'il méritait.

«Mon ami, lui dit-il, quelle erreur est la tienne!

Il est vrai que les gens rient, quand tu parles; mais ce n'est pas de ton esprit.

—Eh! de quoi donc?—De ta sottise.»

Les oiseaux (suite).

Le paon est le plus beau des oiseaux; quel-

quefois il étale sa queue comme un éventail.

Mais s'il a une magnifique parure, il a un chant désagréable.

Le rossignol est petit, son plumage est d'un brun roussâtre, mais il chante bien.

C'est pendant la nuit, dans les bois ou les bocages, qu'il fait entendre ses jolies chansons.

Le petit roitelet vole çà et là, le long des haies.

Il chante sur la branche d'aubépine en fleurs.

Pendant l'hiver si triste au temps des neiges, il semble aussi gai qu'au printemps.

La fenêtre de la maison paternelle.

Autour du toit qui nous vit naître
Un pampre étalait ses rameaux;
Les grains dorés vers la fenêtre
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et les enfants suçaient la branche
Qu'ils jetaient aux oiseaux du ciel!

L'oiseau n'est plus, la mère est morte.
Le vieux cep languit jaunissant;
L'herbe d'hiver est sur la porte...
Et moi, je pleure en y pensant.

LAMARTINE.

Le rossignol et les grenouilles.

Un rossignol, au retour du printemps, avait établi son domicile dans un bocage entouré de vastes étangs.

La fraîcheur, les doux zéphyr, l'épaisseur du feuillage, tout, selon lui, se réunissait pour faire du petit bois un véritable paradis.

Et puis les habitants du lieu seraient charmés d'entendre parfois son ramage.

Dans cette douce illusion, notre barde ailé entonne une mélodie.

Mais voilà que le peuple des grenouilles, abandonnant ses marécages, se présente et somme le musicien de déguerpir.

« Mesdames, dit l'oiseau, ces parages me semblaient délicieux.

Mais je me hâte de vous contenter en me retirant.

Un rossignol aurait bien tort de se fixer près d'une grenouillère. »

Les oiseaux (suite).

Quelques oiseaux nagent et volent, tels que le canard, l'oie, la sarcelle, le cygne.

Cet oiseau avec son long cou, qu'il courbe avec tant de grâce, et son plumage blanc comme la neige, fait l'ornement des réservoirs et des canaux.

Il y a des oiseaux très grands, comme l'aigle, le vautour, l'autruche.

L'aigle bâtit son nid dans les lieux les plus élevés.

Ses ailes sont très longues, et il vole aussi haut que les nuages.

Le plus doux des oiseaux, c'est la colombe.

Le Sauveur Jésus nous recommande d'être comme elle, c'est-à-dire simples et sans malice.

Un dialogue.

—Grand'mère, d'où vient que vos cheveux sont blancs?

—Mon enfant, c'est l'hiver, c'est la neige des ans.

—Grand'mère, d'où vient que vous avez des rides?

—Le chagrin a creusé tous ces sillons arides.

—Grand'mère, qui vous fait branler la tête ainsi?

—Enfant, un vent du ciel. Je ne tiens plus ici.

—Pourquoi vos yeux sont-ils cernés de noir,
(grand'mère?

—C'est pour avoir versé plus d'une larme amère.

—Pourquoi tenir si bas, si courbé votre front?

—C'est pour mieux voir la terre où mes os blanchi-
(ront.

—Et que murmurez-vous toujours, mère chérie,

—Même quand votre enfant vous embrasse?—Je prie.

L. RATISBONNE.

L'aubépine et la nuit de Noël.

Autrefois la nuit de Noël était toute remplie de prodiges.

L'enfant Jésus et la Vierge Marie semblaient abandonner le ciel pour venir habiter ici-bas.

Un des faits les plus beaux se passait dans un vieux monastère.

Une aubépine s'élevait sur les tombes du cimetière, et ses maigres rameaux, secoués par l'orage le reste de l'hiver, courbaient et relevaient la tête en gémissant.

Mais, la nuit de Noël, retrouvant leur vigueur avec la sève printanière, ils fleurissaient, et tous les religieux de venir prier autour et bénir le Seigneur jusqu'à l'aurore.

Ces beaux jours ne sont plus.

Mais les âmes continuent à se couvrir de fleurs.

Et c'est toujours Jésus qui les fait éclore et leur donne leur suave parfum.

Les cris des oiseaux.

Les oiseaux sont aussi différents par leurs cris que par leur plumage.

La poule, si admirable par l'amour qu'elle a pour ses petits, glousse;

Le merle siffle; le corbeau croasse; la pie babille.

Le pigeon et la tourterelle roucoulent; le moineau piaule; l'hirondelle gazouille; le coq chante.

Le coq annonce par son chant le point du jour.

C'est une horloge vivante qui dit le matin, à l'ouvrier, au laboureur, à tout le monde, qu'il est temps de se lever pour aller travailler.

L'Océan et la source.

La source tombait du rocher
Goutte à goutte à la mer affreuse.
L'Océan, fatal au nocher,
Lui dit: «Que me veux-tu, pleureuse?

Je suis la tempête et l'effroi;
Je finis où le ciel commence.
Est-ce que j'ai besoin de toi,
Petite, moi qui suis l'immense?»

La source dit au gouffre amer:
«Je te donne, sans bruit ni gloire,
Ce qui te manque, ô vaste mer:
Une goutte d'eau qu'on peut boire.»

VICTOR HUGO.

Le tableau de Zeuxis.

Zeuxis, célèbre peintre grec, avait représenté un enfant un bâton à la main et une corbeille de raisins sur la tête.

Il exposa son tableau dans le vestibule de sa maison où l'on allait le voir en foule.

Un jour il imagina de se cacher derrière, pour écouter les jugements du public.

Ce n'était parmi les visiteurs qu'un concert de louanges, et tout le monde proclamait que la toile était un vrai chef-d'œuvre.

A un certain moment, des oiseaux, trompés par l'apparence, s'élancèrent sur le tableau pour becqueter les raisins.

A cette vue, le peuple éclata en applaudissements, en s'écriant que l'œuvre était si vraie et si naturelle que même les oiseaux avaient été trompés.

«Quelle erreur! dit alors l'artiste, mécontent de son travail.

Ma peinture n'est point bonne, car le bâton de l'enfant aurait dû effrayer les oiseaux et les tenir à l'écart.

Les quadrupèdes.

Certains animaux semblent faits surtout pour nous servir.

Le chien est l'ami de l'homme; il garde sa maison, ses troupeaux;

C'est un parfait modèle d'amitié, de fidélité.

Le cheval, l'âne et le mulet sont aussi sous la main de l'homme pour le soulager dans son travail, pour le porter, pour traîner de lourds fardeaux.

Si l'on n'avait pas le cheval, l'âne le remplacerait.

L'âne rend presque autant de services que le cheval. Mais il est lent, indocile et têtu.

C'est pour cette raison que souvent on lui donne des coups de bâton.

Les cheveux blancs.

Les cheveux blancs, c'est la couronne
Que Dieu pose au front d'un vieillard;
C'est l'auréole qui rayonne
Et fait incliner tout regard.

Les cheveux blancs, c'est mon vieux père
Tombé jadis au champ d'honneur;
C'est le front si pur de ma mère,
Que la mort frappa sur mon cœur.

Ces souvenirs que je caresse
Sont les vrais trésors des enfants.
Tous les cheveux de la jeunesse
Ne valent pas des cheveux blancs.

GALOPPE D'ONQUAIRE.

Petite Violette.

Petite Violette s'ennuyait dans l'étroite vallée où le sort l'avait fait naître, et elle enviait le bonheur d'habiter le premier plateau de la montagne voisine.

Un jour, elle dégagea ses petits pieds du sol natal, et s'y achemina; mais elle n'y trouva pas le spectacle qu'elle espérait.

Elle forma alors le projet de s'élever jusqu'au second plateau.

La nouvelle ascension fut plus pénible que la première, sans donner plus de satisfaction à Petite Violette.

A peine installée, elle désira gravir le dernier sommet.

Au prix de longs et douloureux efforts, elle arriva sur un pic dénudé, glacé et couvert de brume.

Alors elle regretta son humble vallée; mais il était trop tard.

La tourmente qui grondait sur ces lieux désolés l'emporta, et elle fut jetée à terre et brisée.

L'histoire de Petite Violette n'est-elle pas celle d'un grand nombre d'hommes?

Les quadrupèdes (suite).

Le bœuf a la force et la patience en partage.

Il semble avoir été fait exprès pour la charrue.

La masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes,

Tout, jusqu'à sa tranquillité et sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs.

La vache donne du lait, ainsi que la chèvre, qui est la vache du pauvre.

La brebis donne aussi du lait et porte de la laine avec laquelle on fait des vêtements pour l'hiver.

Comme une mère tendre, elle allaite son petit agneau, si doux, si caressant.

L'homme qui maltraite les animaux domestiques, est un méchant et un ingrat.

Les nuages.

Savez-vous, ô blancs nuages,
Qui dans l'air toujours roulez,
Le vrai but de vos voyages?
Savez-vous, ô blancs nuages,
Savez-vous où vous allez?

Voyageurs des lieux sublimes,
Étrangers au monde humain,
Par les airs, ces grands abîmes,
Voyageurs des lieux sublimes,
Qui vous montre le chemin?

L'homme aussi n'est qu'un nuage.
Il ne brille qu'un matin.
Notre vie est un voyage;
L'homme aussi n'est qu'un nuage,
Dont Dieu sait le but lointain.

A. D'AVELINE.

L'aigle et l'escargot.

L'aigle royal, emporté par son vol, alla

un jour se percher sur le plus haut cèdre des Andes.

Sous lui des mers, des bois, des plaines sans fin... et au-dessus de lui l'immensité du ciel.

«Gloire, s'écria-t-il, gloire à toi, Maître sublime!

Lorsque tu créas le monde et répartis tes dons aux animaux, tu donnas tant de force à l'aigle, roi des airs, qu'il n'y a pour lui aucune cime inaccessible.

Et le premier je proclame ton nom sur ces hauteurs!»

«Quel orgueil et quelle fanfaronnade! lui dit tout à coup un jeune limaçon, en laissant tomber sa bave sur la tête de l'aigle.

Je suis ici, mon ami, plus haut que toi, et les grands airs de roi que tu te donnes devant moi me semblent ridicules.

—Eh! comment as-tu fait, ignoble bête, pour atteindre ce sommet?

Ce que j'ai fait?.... J'ai tout simplement rampé.»

De tout temps ce fut, mais aujourd'hui plus que jamais c'est un excellent moyen d'arriver aux honneurs.

Les quadrupèdes (suite).

Les animaux féroces habitent les forêts et les déserts.

L'homme les chasse et triomphe par la ruse de leur force.

Mais il périt quelquefois, victime de leur cruauté.

L'éléphant est le plus grand de tous les quadrupèdes.

Ses dents donnent cette substance fine, douce et blanche, qu'on appelle ivoire.

Le lion est le plus fort et le roi des animaux, comme l'aigle est le roi des oiseaux.

L'éléphant, le lion, le tigre, la panthère, ne se trouvent que dans l'Asie et l'Afrique.

La grand'mère.

Vous tous, petits enfants, aimez bien vos grand'mè-
Entourez-les; leur âge a des douleurs amères; (res;
Oh! formez devant l'âtre une riante cour,
Quand votre aïeule vient au cercle de famille
Chaufer ses membres froids au foyer qui pétille,
Son cœur à votre amour!

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle implore,
Est un rayon d'hiver qui la ranime encore;
Son frais et vert printemps lui semble refleurir,
Quand son petit enfant vient gazouiller près d'elle,
Comme un oiseau joyeux qui monte et bat de l'aile
Sur un arbre flétri.

ANAÏS SÉGALAS.

La clef des champs.

Un moineau apprivoisé se fatigua de sa prison dorée.

Oubliant les soins de son maître, il délogea un beau matin sans tambour ni trompette, et prit la clef des champs.

Ravi de conquérir la liberté, il alla se poser dans un jardin public, où il trouva nombreuse compagnie de moineaux et bon accueil.

Mais l'humeur sédentaire de ses nouveaux compagnons ne tarda pas à lui déplaire, et pensant s'instruire plus vite en voyageant, il gagna la campagne.

La journée s'y acheva en plaisirs délicieux.

Quand la nuit arriva, un gîte fut nécessaire, et le pierrot se réfugia sur un toit.

Mais qui peut prévoir les hasards de la vie et les caprices de la destinée?

Un chat, qui le guettait, l'attaqua au moment où il allait s'abandonner aux douceurs du sommeil.

Notre moineau était un brave; aussi lutta-t-il vaillamment.

Mais il n'en fut pas moins croqué.

Les cris des quadrupèdes.

Chaque animal a une manière particulière de se faire entendre.

Le chien aboie, le chat miaule, le cheval hennit, le bœuf mugit;

La brebis et la chèvre bêlent, le cochon grogne, l'âne brait;

Le loup hurle, le renard glapit, le cerf brame, le lion rugit.

On dit par conséquent l'aboïement du chien, le miaulement du chat, le hennissement du cheval;

Le bêlement de la brebis, le grognement du cochon, le braiment de l'âne;

Le hurlement du loup, le glapisement du renard, le brame du cerf et le rugissement du lion.

Le rugissement du lion dans le désert a une majesté qui impose, et une force qui glace de terreur le voyageur le plus intrépide.

Le nid.

Du nid charmant

Caché sous la feuillée,

Cruels petits lutins à la mine éveillée,

Hélas! pourquoi faire ainsi le tourment?

Ce nid, ce doux mystère,

Que vous guettez d'en bas,

C'est l'espoir du printemps, c'est l'amour d'une mère.

Enfants, n'y touchez pas!

Qui chantera

Dieu, la brise et les roses,

Méchants, si vous tuez ces jeunes voix écloses?

Autour de vous tout s'en attristera.

Laissons, laissons

Les bouquets à leur tige,

A l'air plein de parfums, l'insecte qui voltige,
Aux bois leur ombre, et les nids aux buissons!

GUÉRIN DE LITTEAU.

Le ruisseau.

Un ruisseau coulait avec un doux murmure à travers une prairie remplie d'herbe et émaillée de jolies fleurs qui se miraient dans ses eaux.

Il était alors modeste et ignoré, et jouissait en paix de l'existence la plus heureuse.

Mais un beau jour l'ambition s'empara de lui.

Il enfla ses eaux, quitta son lit tranquille, et dirigea sa course vers la route, afin de se faire admirer.

Un ingénieur qui passait par là le vit et forma sur-le-champ le projet de l'utiliser.

En effet quelques jours plus tard des ouvriers creusaient au ruisseau un lit nouveau, l'enchaînaient et le forçaient à faire tourner une grande roue pour mettre une grosse meule en mouvement.

Au calme et à la tranquillité avaient succédé le bruit et le tapage.

Et le pauvre ruisseau peinait durement, regrettant sa malheureuse ambition.

Soyons modestes, ou sinon adieu le repos!

Les insectes.—Le papillon.

Il y a une autre espèce d'êtres vivants qu'on nomme insectes.

Dieu, qui est si grand dans les grandes choses, est encore plus admirable dans les petites.

Le léger papillon, paré des plus belles couleurs, promène de fleur en fleur ses caprices et ses fantaisies.

On dirait une fleur qui vole.

Certains papillons ont des ailes semblables à un beau velours;

Les autres ont des ailes de gaze qui brillent aux rayons du soleil comme des perles et des diamants;

D'autres ont des couleurs comme celles de l'arc-en-ciel.

Ce papillon, qui voltige de fleur en fleur, est l'image des personnes frivoles qui n'aiment que les amusements et ne s'appliquent pas au travail.

La feuille.

De la tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu?—Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène

De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon;
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre, m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Et la feuille de la rose
Et la feuille du laurier.

ARNAUD.

L'âne procureur.

Une place importante était vacante depuis trois jours à Léontopolis.

Vous dire les concurrents qui en briguaient la possession serait difficile, ou mieux encore impossible.

Un penchant presque irrésistible nous entraîne tous à briller.

Chacun se persuade aisément qu'un ministère, une ambassade lui conviendrait à merveille, et bien peu résisteraient à l'honneur d'être roi.

Pour revenir à notre histoire, la place alors vacante était celle de procureur.

Un âne, grâce à des protections puissantes, eut la chance de l'attraper.

On sait que la faveur se glisse partout sur la terre, et certainement notre baudet n'est pas le seul procureur qu'elle ait fabriqué.

Mais comment administrer quand on ne sait que braire?

Aussi notre âne exerça-t-il médiocrement son nouvel emploi.

Sa gestion fut même si mauvaise, qu'un beau jour ordre lui fut donné de déguerpir et de rentrer au moulin.

Combien d'autres qui, sans être ânes, devraient prendre le même chemin!

Le ver à soie.

Le ver à soie, qui n'est autre chose qu'une chenille, est un insecte utile.

C'est lui qui nous donne la soie, avec laquelle on fait de si belles étoffes.

Il se nourrit des feuilles d'un arbre, le mûrier.

Quand il a son développement, il forme en deux ou trois jours un fil de soie, plus fin qu'un cheveu, de quinze cents mètres de longueur.

Si on ne le tue pas dans le cocon, il ne tarde pas à en sortir à l'état de papillon.

Cet insecte nous donne une salutaire leçon.

Il nous apprend à nous rendre utiles à la société par le travail.

Il nous fait voir aussi que bien souvent ce sont les gens les plus simples qui sont aptes à faire le plus de bien.

L'amitié.

Sur terre toute chose

A sa part du soleil;
Toute épine a sa rose,
Toute nuit son réveil.

Pour le pré Dieu fit l'herbe,
Pour le champ la moisson;
Pour l'air l'aigle superbe,
Pour le nid le buisson.

Tout arbre a sa verdure,
Toute abeille a son miel,
Toute onde a son murmure,
Et la tombe a son ciel.

Dans ce monde où tout penche
Vers un centre meilleur
La fleur est pour la branche
Et l'ami pour le cœur.

E. SOULARY.

Dieu et l'ange.

Dieu regardait un jour ses œuvres du haut de son trône.

Ithuriel, un de ces anges charmants qui peuplent le paradis, dit au Père céleste, en se tournant vers la terre:

« Seigneur, pardonnez ma curiosité.

Mais quelle est parmi ces créatures si belles, si fraîches, si pures, celle que vous aimez le mieux?

Quant à moi, je trouve les roses d'une in-

comparable beauté, quand elles s'épanouissent au souffle du matin.»

Dieu, souriant avec bonté, lui répondit :

« Sans doute, les roses sont belles, mais la Création nous présente des êtres bien supérieurs. »

Portant alors ses yeux sur l'océan qui baigne la riche Golconde, l'Ange découvre, roulé sous la vague, un magnifique diamant.

Il le montre à Dieu. — « Continue à chercher, » lui réplique le Seigneur.

Un lac superbe où le firmament bleu se mirait, tout empourpré des feux de l'aurore, frappe les yeux d'Ithuriel.

« Y a-t-il quelque part sur la terre rien de plus beau? », dit-il en l'indiquant du doigt.

« Oui. — Mais quoi donc, mon Dieu? »

— L'âme du jeune enfant, tant qu'elle conserve la première innocence. »

Les abeilles.

De toutes les merveilles que nous révèle l'étude des insectes, la plus étonnante est celle des abeilles.

Les abeilles vivent réunies par familles qu'on appelle essaims.

La ruche est l'habitation d'un essaim d'abeilles.

Les abeilles vivent engourdies dans les ruches pendant l'hiver.

Au printemps et dans l'été, elles vont puiser dans les fleurs la matière du miel et de la cire.

Elles arrangent dans leurs ruches, avec beaucoup d'ordre, les rayons où elles déposent les sucs de ces mêmes fleurs, qu'elles ont changés en miel.

Les abeilles amassent pendant la belle saison leur nourriture pour l'hiver.

L'abeille a deux qualités que nous devons tâcher d'acquérir: elle est courageuse, elle est prévoyante.

Le chant de la fauvette.

Avec meute nombreuse,
Une altesse pompeuse,
Chassant,
Me vit toute joyeuse,
Sur une branche ombreuse,
Jasant.

Elle me dit: Fauvette,
Fauvette gentillette,
Pourquoi
De ta chanson follette
Chanter les airs seulette,
Dis-moi?

Fauvette que j'admire,
Harmonieuse lyre,
Là-bas,

Viens me faire sourire.
Je répondis au sire:
Non pas!

Le zéphyr, l'ouragan et le navire.

«Regarde ce grand vaisseau qui vogue sur la mer!

Désires-tu que d'un coup d'aile je le culbute en passant dans l'abîme des eaux?

—Libre à toi d'essayer, répondit le zéphyr; mais je te défie de réussir, car le navire est en des mains habiles.

Tous tes efforts ne serviront qu'à l'entraîner au port.

—Nous allons voir», répliqua l'ouragan.

Soudain le vent se déchaîne; la mer mugit, et les flots emportent comme une paille cet immense vaisseau.

L'horreur d'une mort imminente glace d'effroi l'équipage.

Le capitaine, seul calme au sein de la tempête, commande la manœuvre d'un front serein.

Le vent redouble de fureur, mais peine inutile: sa rage est impuissante contre la sérénité et la vigilance du vieux marin.

Plus la tempête rugit, plus le navire avance.

Le zéphyr se tourne alors vers l'ouragan

et lui dit d'un ton moqueur: «Ne te l'avais-je pas annoncé?»

Le navire, c'est l'âme vigilante et forte qui lutte contre le mal.

Peines, tristesses et douleurs, rien ne l'arrête, et tout la pousse vers le port.

La fourmi et la cigale.

La fourmi qui n'est pas plus grosse qu'un grain de blé, a pourtant une activité vraiment admirable.

Elle va, vient, travaille sans cesse, amoncelant les provisions pour l'hiver.

Sa vie est une leçon constante pour le paresseux qui se croise les bras et se prépare un triste avenir, s'il ne se corrige pas.

La cigale fait le contraire de la fourmi; elle chante tout l'été, sans songer à faire des provisions pour l'avenir.

On compare à la cigale les gens qui, quand ils sont jeunes, ne pensent qu'au plaisir.

Quand passe pour eux la belle saison de la vie, le malheur et les privations arrivent, et ils finissent leurs jours dans la misère.

Question d'enfant.

«Père, qui passe le plus vite?

Est-ce le fleuve? est-ce le vent?

Est-ce l'étoile qui gravite,
Puis file en un sillon mouvant?

Est-ce la nue ou la fumée?
L'hirondelle sifflant dans l'air?
La fusée en gerbe allumée?
Est-ce la foudre? est-ce l'éclair?

Le torrent? l'ardente avalanche?
Le plomb rapide et meurtrier?
Le brick gonflant sa voile blanche?
L'homme penché sur l'étrier?

— Mon fils, que l'avenir t'évite
Ce savoir doux et douloureux!
Non, ce qui passe le plus vite,
Enfant, ce sont les jours heureux. »

J. DE GÈRES.

Le sapineau.

Un sapineau se désolait de ne pas croître assez vite, pour pouvoir suivre ses plus grands frères qui étaient enlevés de la montagne et transportés à d'autres parages.

Au printemps il interrogea une cigogne.

Celle-ci lui répondit qu'à son retour d'Égypte elle avait rencontré des navires flottant sur la mer avec de grands mâts.

« Sans aucun doute, ajouta-t-elle, ces mâts sont vos frères. »

« Comme il me serait doux de voyager comme eux! », pensa l'arbuste.

Les années se passent, et le sapineau est changé en sapin.

Mais on semblait toujours ne pas songer à lui.

Enfin un beau jour on l'enlève lui-même et l'on en fait un grand mât.

Le voilà dressé sur un beau navire, portant fièrement les voiles, et sa joie est sans bornes.

Mais la guerre est déclarée. Un corsaire se présente, et la bataille s'engage.

Un boulet frappe le mât qui tombe avec fracas.

Les matelots achèvent de le détacher à coups de hache, et il flotte, abandonné sur l'immensité des mers, regrettant la forêt où il était si heureux et si tranquille.

Il coûte souvent bien cher de vouloir briller dans le monde.

Points cardinaux.

Les expressions: nord, sud, est, ouest, indiquent des directions qu'on appelle les quatre points cardinaux.

Supposez qu'il soit midi: tournez le dos du côté du soleil, vous avez derrière vous le sud ou midi; et tous les endroits qui sont dans cette direction sont au sud de celui où vous vous trouvez.

Quand vous avez derrière vous le midi,

vous avez le nord devant vous. Tous les lieux situés dans cette direction sont au nord de celui où vous vous trouvez.

Si vous regardez du côté du nord, à votre droite sera le point nommé est, et à votre gauche sera le point nommé ouest.

L'est s'appelle encore levant, parce que c'est le point où le soleil se lève.

L'ouest s'appelle encore couchant, parce que c'est le point où le soleil se couche.

Ce que j'aime.

Oh! j'aime la brise légère
Se jouant à travers nos prés,
Parmi les gazons diaprés;

Je t'aime mieux encore, ô doux nom de ma mère!

J'aime le rayon de lumière,
L'étoile du bleu firmament,
Qui brille comme un diamant;

Je t'aime mieux encore, ô regard de ma mère!

J'aime le chant de la bergère,
Le frais murmure d'un ruisseau
Et la roulade de l'oiseau;

Je t'aime mieux encor, douce voix de ma mère!

J'aime la saison printanière:
Alors tout s'éveille et fleurit,
La nature se réjouit;

Je t'aime mieux encor, sourire de ma mère!

J'aime les parfums du parterre,
Les touffes de myosotis,
Les bouquets de roses, de lis;
Je t'aime mieux encore, ô baiser de ma mère!

J'aime à revoir la messagère
Qui voltige gaiement dans l'air,
En gazouillant: Adieu l'hiver!
J'aime mieux ton retour, ô fête de ma mère!

* * *

Le colibri.

Des colibris avaient fixé leur domicile dans un délicieux bocage.

Il y avait tout près de vastes marais où pullulait une légion de reptiles et d'animaux immondes.

L'un d'eux, trouvant un jour sur une fleur un de nos colibris, lui dit dans son langage:

« Viens donc nous voir, ami, viens goûter la fraîcheur de ces beaux lieux; regarde comme l'onde est pure!

— Mon cher, répond le colibri, ton invitation me touche; mais la nature ne m'a point fait pour hanter les marais.

J'ai besoin d'ombrages frais, de fleurs et de parfums, et seulement mettre les pieds dans une mare serait pour moi la mort.

Cela te semble bizarre sans doute; mais qu'y faire? C'est ainsi. »

Et à ces mots, notre colibri, prudent et sa-

ge, abandonne sa fleur, et reporte au riant bocage sa gaieté et l'éclat de ses couleurs.

Comme cet oiseau, évitons les marais fangeux du vice, et habitons les régions de la vertu où tout est pur et beau.

Le monde.—Races d'hommes.

Les trois quarts de la surface de la terre sont recouverts par l'eau de la mer.

Les terres ne forment donc qu'un quart de la surface du globe.

On remarque deux espaces de terre plus grands que les autres: ce sont les deux Continents.

L'un s'appelle l'Ancien Continent: c'est celui que nous habitons.

L'autre est le Nouveau Continent, découvert par Christophe Colomb.

Les espaces de terre de moindre étendue que les continents sont les îles.

Les continents et les îles constituent les cinq parties du monde.

Trois de ces parties sont formées par l'Ancien Continent et par un certain nombre d'îles: ce sont l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Le Nouveau Continent avec les îles voisines forme l'Amérique.

Une cinquième partie du monde est formée par un très grand nombre d'îles semées

dans l'Océan. Cette partie s'appelle, pour cette raison, l'Océanie.

Le genre humain est divisé en quatre races principales: la race blanche, la race nègre ou noire, la race jaune, et la race rouge ou cuivrée.

Le ver luisant et la pâquerette.

Vois-tu ces vers luisants, étincelles vivantes,
Toutes mouvantes?

Regarde, enfant, briller leurs petites lueurs,
Sur l'herbe en pleurs.

Ils parent les clochettes,
Les prés, les pâquerettes,
Et posent des paillettes
Sur les robes des fleurs.

Baisse les yeux, enfant, vois cette pâquerette
Frêle et coquette;
Comme le ver luisant, des prés c'est le trésor
Et l'astre encor.

L'une est la fleur qui penche,
L'autre, un feu sur la branche;
L'une est l'étoile blanche,
L'autre, l'étoile d'or.

ANAÏS SÉGALAS.

Le pot de miel.

Il y avait dans la ville sacrée de Bénarès

un mendiant hindou, sorte d'ermite chargé d'amulettes, et qui passait son temps accroupi à sa porte.

Il avait placé au-dessus de celle-ci un vase d'argile où il gardait soigneusement le miel qu'y déposaient les âmes pieuses et charitables du voisinage.

Hélas! les plus grands saints eux-mêmes ne sont pas exempts des tentations de ce monde.

Quand le pot fut plein, notre saint homme songea à l'argent qu'il lui serait possible d'en retirer.

La somme fournirait bien de quoi acheter une brebis.

Cette brebis lui donnerait sûrement tout un troupeau de jolis agneaux.

Avec l'argent du troupeau il se procurerait une maison et un esclave.

Si l'esclave cherchait à le tromper, il le châtierait d'importance.

Au milieu de ces réflexions, le mendiant gesticulait avec son bâton, comme pour menacer le serviteur infidèle.

Il heurta le vase. Le miel aussitôt inonda la terre, et adieu les beaux projets!

La chasse.

On chasse certains animaux sauvages, parce qu'ils sont nuisibles ou dangereux; tels

sont, dans nos pays, l'ours, le renard et le loup, et dans les pays chauds, le tigre, le lion, la panthère.

Il y a d'autres animaux sauvages que l'on chasse, parce que leur chair est bonne à manger; on désigne ces animaux sous le nom de gibier.

Le gros gibier comprend les plus gros animaux, comme le cerf, le chevreuil, le sanglier.

Le lièvre, le lapin, la perdrix, l'alouette, le faisan, la bécasse, le canard sauvage, la caille, sont ce qu'on nomme le petit gibier.

On fait une autre distinction dans le gibier: il y a le gibier à plumes et le gibier à poil. Ces expressions s'expliquent d'elles-mêmes.

Dans nos pays, on fait surtout la chasse au lièvre et à la perdrix.

Le petit roi.

Vous avez bien raison, ma foi!
L'enfant, tous les jours, à toute heure,
Est pour nous, dans chaque demeure,
Le vrai maître, le petit roi.

Or, il n'est pas de majesté
Plus charmante et plus despotique
Que celle de l'enfant gâté,
Lutin du foyer domestique.

Il a, dès l'aurore, grand soin
De s'assurer de son empire,

Et pour cette œuvre, il n'a besoin
Que d'un regard et d'un sourire.

Aux premiers rayons du soleil,
C'est lui qui, dans la chambre close,
Vient saluer votre réveil
En montrant son visage rose.

Et quand il prie à deux genoux,
Le soir, pour son père et sa mère,
Est-il un spectacle plus doux
Que ce petit ange en prière?

Enfin, lorsque dans son berceau
Sur l'oreiller sa tête blonde
Repose, est-il un seul tableau
Qui lui soit comparable au monde?

HENRI JOUSSELIN.

La scie.

Du temps de saint Joseph, la scie n'était pas encore en usage, et le couteau la remplaçait tant bien que mal.

Un jour le saint charpentier était absent.

Le diable, en quête de quelque mal à faire, entra dans son atelier, pour lui jouer un tour de sa façon.

Il ne trouva rien de mieux que de couvrir de brèches la lame de ses couteaux.

Joseph rentra, et il ne vit pas sans mécontentement l'ouvrage de l'esprit malin, qui,

caché dans un coin, riait sous cape en s'aplaudissant du bon tour qu'il avait joué.

Mais les saints se résignent vite, et, avec la grâce de Dieu, tirent toujours le bien du mal.

Tout à coup Joseph se frappe le front: une idée lumineuse vient de surgir dans son esprit.

Il saisit une des lames ébréchées, et la fait glisser sur un morceau de bois.

Le diable, qui ne riait déjà plus, observe l'opération d'abord avec surprise, ensuite avec inquiétude.

Joseph continue la besogne, et le morceau de bois est bientôt scié sans aucune difficulté.

L'emploi de la scie était trouvé.

Le saint patriarche rendit à l'instant grâces de sa découverte au Seigneur, auteur de tout bien, tandis que le diable, atrocement vexé, retournait tout penaud à son ténébreux empire.

La pêche.

La mer, les étangs, les cours d'eau ont de nombreux habitants. Nous citerons les poissons.

Les principaux poissons de mer sont: la morue, le hareng, la sole, la sardine, la raie.

Les poissons des rivières et des lacs sont les poissons d'eau douce.

Les principaux poissons d'eau douce sont:

la carpe, le brochet, la tanche, le goujon, l'anguille.

La pêche se fait de plusieurs manières.

Il y a la pêche à la ligne, qui est plutôt un passe-temps.

On pêche avec diverses sortes de filets.

Les pêcheurs de la morue quittent leurs familles pendant des mois entiers.

Ils se dirigent vers les mers lointaines où ce poisson abonde.

Leurs femmes et leurs enfants sont tristes à leur départ; ils sont inquiets de leur absence; mais quelle joie à leur retour!

Malheureusement tous les pêcheurs ne rentrent pas au port.

Trop souvent la mer engloutit un certain nombre de ces hommes courageux, et leur mort plonge dans la douleur et la misère des veuves et des orphelins.

La valse des feuilles.

Le vent d'automne passe
Emportant, à la fois,
Les oiseaux dans l'espace,
Les feuilles dans les bois.
Jours tièdes, brises molles,
Pour longtemps sont chassés:
Valsez comme des folles,
Pauvres feuilles, valsez.
Sur les marges des routes,



Au midi, comme au nord,
Les voilà valsant toutes
Cette valse de mort.
Le vent qui les invite
Jamais n'en trouve assez:
Tournez, tournez plus vite,
Pauvres feuilles, valsez.

Oui, toute feuille tombe,
Ormeau, chêne ou tilleul;
Tout homme est à la tombe,
L'enfant comme l'aïeul.
Les rêves de ce monde
Sont bientôt effacés:
Achevez votre ronde,
Pauvres feuilles, valsez.

PAUL JUILLERAT.

Le Bonheur.

Quand le bonheur se présenta sur la terre,
on le trouva si beau, que chacun désira le posséder dans sa maison.

Le vice fut le premier à le supplier d'établir chez lui sa résidence.

Le bonheur accepta, mais au bout d'un quart d'heure: «Délogeons, se dit-il, car ce séjour de pestilence ne nous est bon d'aucune façon.»

Comme il détaillait, la richesse l'arrêta en chemin.

« Viens avec moi, lui dit-elle; viens, j'ai des palais magnifiques, des parcs, des lacs et de frais ombrages; une demeure enchantée t'est réservée dans mes états. »

Le bonheur se laissa séduire et accompagna la richesse; mais au bout de quelques jours il fut pris d'un grand dégoût, et alla chercher fortune en d'autres lieux.

Or voilà que la gloire le rencontra. Se dirigeant à lui, elle le supplia de venir habiter chez elle.

Le bonheur acquiesça, mais, chose bien étonnante, il s'ennuya là comme ailleurs.

Comme il errait sans domicile, il vit au fond d'une vallée solitaire le toit d'une pauvre maison située au bord d'un lac aux eaux paisibles.

Il frappe; on ouvre; il est accueilli, et se fixe pour toujours dans ce modeste asile: c'était celui de la vertu.

La monnaie. — Monnaie française.

Pour faciliter le commerce, les hommes ont inventé la monnaie.

La monnaie est une marchandise que l'on donne quand on achète et que l'on reçoit quand on vend.

Les pièces de monnaie portent, d'un côté, une figure ou effigie, et, de l'autre, l'indication de leur valeur.

Le côté de la figure, c'est la face, et l'autre côté, c'est la pile.

Les principaux métaux employés dans la fabrication des monnaies sont l'argent, l'or et le cuivre.

Il y a trois sortes de monnaies: les monnaies d'argent, les monnaies d'or et les monnaies de cuivre.

Il y a cinq pièces d'argent; ce sont les pièces de un franc, de deux francs, de cinq francs, de vingt centimes et de cinquante centimes.

Il y a cinq pièces d'or; ce sont les pièces de cinq francs, de dix francs, de vingt francs, de cinquante francs et de cent francs.

Il y a quatre pièces de cuivre; ce sont les pièces de un centime, de deux centimes, de cinq centimes et de dix centimes.

Le franc est la principale pièce de monnaie, parce que la valeur des choses se compte par francs.

La pièce de un franc et celle de cinq centimes, ou un sou, ont le même poids, c'est-à-dire pèsent cinq grammes.

La pièce de un centime en cuivre pèse un gramme, comme la pièce de vingt centimes en argent.

L'enfant aveugle.

On dit que le soleil est beau,
Et que les fleurs vers le ruisseau

S'inclinent avec tant de grâce;
Que l'oiseau, qui chante si bien,
Et que l'insecte aérien
Volent éclatants dans l'espace;

On dit que, la nuit, dans les cieux
Brillent des feux mystérieux
Qu'on nomme du doux nom d'étoiles,
Et que sur la mer, dont les flots
Sont tristes comme des sanglots,
Glissent des nefs aux blanches voiles;

On dit que le parfum des fleurs
Est moins suave que les couleurs
Qui rayonnent sur leurs pétales;
Que les vallons et les coteaux,
Les montagnes, les prés, les eaux,
Les bois, les aubes virginales,

Ont des attraits si purs, si doux,
Que l'homme tombe à deux genoux
Devant tant de magnificences.

Mais moi, je ne regrette pas,
Ni la mer que j'entends là-bas,
Ni des fleurs les belles nuances,

Ni les cieux, ni le doux soleil,
Ni les bois, ni le fruit vermeil,
Ni les oiseaux, ni la lumière.....

Non, de tous les biens d'ici-bas,
O Dieu! je ne désire, hélas!

Que le bonheur de voir ma mère!

M^{LLE} SASSERNO.

DEUXIÈME PARTIE

Le haut et le bas de l'échelle.

Les degrés les plus élevés d'une échelle dirent un jour avec arrogance aux degrés inférieurs :

« Ne croyez pas que vous soyez nos égaux; vous êtes dans la boue, pendant que nous dominons librement dans l'espace; la hiérarchie des échelons a été introduite par la nature, elle est consacrée par le temps, elle est légitime. »

Un philosophe qui passait par là entendit ce noble langage; il sourit et retourna l'échelle.

Le monde.

Savez-vous bien ce que c'est que le monde? C'est tout ce que Dieu a créé pour l'utilité, le plaisir ou le bonheur de l'homme: la terre, que nous habitons; le soleil, qui nous éclaire pendant le jour; la lune et les étoiles, qui brillent pendant la nuit.

Le monde a été créé en six jours; c'est pour cela que nous travaillons six jours de la semaine; le septième jour nous nous reposons, nous bénissons Dieu en chantant ses louanges, et nous le remercions de ses bienfaits. Ce jour est appelé dimanche, qui veut dire: jour du Seigneur.

De toutes les créatures du monde, l'homme est la plus parfaite, parce qu'il a été créé à l'image de Dieu. L'homme seul est un être raisonnable, pouvant distinguer le bien et le mal. Lui seul a une âme immortelle, c'est-à-dire qui ne mourra jamais.

Il y a environ six mille ans que le monde a été créé.

Providence de Dieu.

Le Souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins;
Et la plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève
Et dans les humbles arbrisseaux;
Du cèdre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base au nid des oiseaux.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

L'ivrogne.

Le démon se présenta un jour à un homme sous sa forme la plus effrayante, et lui dit:

«Tu vas mourir; cependant je puis te faire grâce à l'une des trois conditions suivantes: Tue ton père, frappe ta sœur, ou bois du vin.»

Que faire? pensa cet homme. Donner la mort à qui m'a donné le jour? c'est impossible. Maltraiter ma sœur? c'est affreux. Je boirai du vin.

Et il but du vin; mais, s'étant enivré, il maltraita sa sœur et tua son père.

La terre.

Dieu a regardé la terre et l'a comblée de ses biens.

Cette terre, qui nous porte, tire de son sein fécond tout ce qu'il faut pour notre nourriture.

Tout en sort, tout y rentre; tout y renaît chaque année, elle ne s'épuise jamais.

Elle se couvre de verdure, elle nous nourrit ainsi que les animaux qui nous servent.

La terre renferme à sa surface des mers, des montagnes, des rivières, des forêts, des déserts, des champs, des prés, des jardins.

Elle nourrit des êtres en quantité innom-

brable et de toutes les grandeurs: depuis l'énorme baleine, le plus grand des animaux, jusqu'à la petite mouche, qui vit sur un brin d'herbe; depuis la petite fleur de la vallée, jusqu'au grand chêne de la forêt, dont la tête s'élève dans les nuages.

Mais c'est l'homme qui est le plus parfait de tous ces êtres.

L'amour d'une mère.

Oh! l'amour d'une mère!—Amour que nul n'oublie,
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie,
Table toujours servie au paternel foyer:
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier.

VICTOR HUGO.

Le hérisson.

Un hérisson était solitaire dans le bois, enveloppé de ses piquants comme d'une boule d'épines, et il s'ennuyait de sa solitude.

«Pourquoi ne voulez-vous pas jouer avec moi, mes amis? dit-il à des animaux de la forêt qui vinrent à passer.»

Mais tous, lièvres, lapins, lui répondirent: «Tu es un trop mauvais compagnon; si on avance un peu le nez de ton côté, on se pique; si on veut te toucher la patte, on se pique encore. Reste seul sous tes épines.»

Il en est des caractères épineux comme du hérisson: on les fuit.

Le soleil.

Pendant les grands froids de l'hiver, quand la neige couvre la terre, quel plaisir nous éprouvons à voir paraître le soleil, à nous chauffer à ses rayons! C'est que le soleil est le premier et le plus dévoué serviteur de Dieu!

C'est lui qui fait germer la graine que le cultivateur a placée en terre... C'est lui qui fait croître l'arbre de la forêt, les récoltes de nos champs, de nos jardins. C'est lui qui mûrit nos moissons.

Le soleil est si grand, que la terre ne serait qu'un grain de poussière à côté de lui.

Sa lumière est si brillante, qu'on ne peut le regarder en face sans en être ébloui; et sa chaleur est si forte dans plusieurs pays, que, pendant le jour, l'homme est obligé de rester à l'ombre dans sa maison, et ne peut travailler que le matin et le soir.

Le papillon.

«Ah! le joli papillon,
Rose, azur et vermillon!

Disait le jeune Arthur, il faut que je le happe.»
Il court après, le manque, et puis enfin l'attrape.

Il s'écriait déjà victoire! quand il voit
Le papillon mort sur son doigt.
Alors il pleure et se désole;
Et son père en vain le console.
Bonheur était le nom
Du joli papillon.
On court après: il vole;
On court encor plus fort...
On le touche... il est mort!

RATISBONNE.

Les liserons.

Une graine de liseron avait levé sous une haie touffue. La pauvre petite plante, privée d'air et de soleil, se traînait languissamment à terre. Trop faible pour se soulever, elle cherchait autour d'elle un appui.

«Hélas! disait-elle, si je pouvais m'élever un peu au-dessus de cette haie qui m'étouffe, je verrais le soleil, et je pourrais fleurir. Saule blanc aux branches élancées, veux-tu que je m'appuie sur toi?»

Le saule laisse pencher vers la terre un de ses rameaux flexibles. Le liseron s'y accroche; il y enroule sa petite tige frêle. Puis, du rameau, il s'élance aux grosses branches pour les enlacer.

Et, tout l'été, on vit le saule paré de mille clochettes azurées, gracieusement suspendues à son feuillage argenté. De loin, on eût dit que ces fleurs étaient siennes.

Au liseron il avait donné son appui, et le liseron lui avait donné sa beauté.

La lune.

Pendant la nuit, le ciel nous présente un spectacle admirable.

Un astre, qui s'appelle la lune, éclaire la terre de sa pâle lumière.

Elle se montre lorsque le soleil va éclairer l'autre partie de la terre, opposée à celle que nous habitons.

Sa lumière sombre répand sur les ténèbres de la nuit un calme qui semble suspendre les fatigues et adoucir les peines.

La lune tourne autour de la terre en vingt-neuf jours et demi, et autour du soleil en trois cent soixante-cinq jours, puisqu'elle suit la terre.

Elle n'a pas de lumière par elle-même; c'est la lumière du soleil qu'elle nous renvoie, comme un abat-jour renvoie la lumière d'une lampe. Elle n'a pas non plus de chaleur.

Lorsque la terre se trouve juste entre le soleil et la lune, la lune est cachée en tout ou en partie, et l'on dit alors qu'il y a éclipse de lune.

Le passant et la tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, se sera bien sûr ma douleur.

PELLISSON.

Papillon du soir.

«Papillon du soir, joli petit papillon aux ailes veloutées, plus frêle qu'un pétale de rose, voltige à la brune, bois aux gouttes de rosée sur les feuilles, rase l'eau des étangs, pose-toi sur les fleurs du jardin ou sur les grands murs blancs que la lune éclaire. Va, viens, libre comme l'oiseau; erre, danse, tournoie; mais méfie-toi de la chouette aux yeux brillants; méfie-toi surtout de ces flammes traîtresses qui nous éclairent le soir.»

Un soir, la fenêtre était ouverte, la chandelle allumée était posée sur la table. Le papillon, de dehors, l'aperçoit. Il vole vers la lumière, il entre dans la chambre.

Là, il voltige autour de la chandelle; il passe et repasse, s'éloigne et revient, effaré, puis ébloui, tournoyant de plus en plus près, attiré par la flamme, si près enfin qu'il y brûle le bout de son aile. Alors c'en est fait: un

tour, deux tours encore, et il se précipite au milieu de la flamme. Un petit éclat subit, un frémissement, un peu de fumée, et c'est fini.

Hélas! hélas! pauvre petit papillon!

Les étoiles.

Qui pourrait dire le nombre des étoiles qui brillent au ciel pendant les belles nuits d'hiver? Et cependant la plupart de ces corps, beaucoup plus grands que la terre, parcouraient leur route dans l'espace sans jamais s'égarer, sans jamais se heurter les uns les autres: c'est la main de Dieu qui les guide, qui les dirige.

Les étoiles sont très éloignées de la terre, et l'on a calculé qu'un boulet de canon, conservant toujours la même vitesse, serait plusieurs milliers d'années pour atteindre quelques-unes d'entre elles.

Qui ne connaît l'étoile du berger, que l'on voit avant le lever et après le coucher du soleil, et que l'on appelle pour cela: l'étoile du matin, l'étoile du soir?

Un nombre considérable de petites étoiles forment la voie lactée ou route laiteuse, route de lait, que l'on appelle vulgairement le chemin de Saint Jacques.

Luttes des arbres.

Le chêne, tout fier de sa force,
Disait: «Je ne crains pas le temps!»
Le bouleau vantait son écorce,
Le saule ses rameaux flottants.

Quand tous, jusqu'aux plus grêles branches,
Eurent plaidé pour leur orgueil,
Le sapin dit: «Avec mes planches
L'homme se construit un cercueil.»

MARTIN.

Le torrent desséché.

«Autrefois j'étais un petit ruisseau dont l'eau murmurait doucement sur les cailloux; j'arrosais des prés verdoyants; des peupliers et des saules, nourris par mon onde, m'ombrageaient de leurs rameaux entrelacés. J'étais heureux, car je sentais que tous m'aimaient, depuis la pervenche qui venait tremper dans mon eau le bout de ses branches, jusqu'aux bœufs vigoureux qui se mettaient à genoux pour boire à longs traits.

Un jour, le désir me vint de me changer en torrent impétueux; déjà je me gonfle en bouillonnant, je déborde à travers les champs, je déracine les arbres qui croissaient sur mes bords, je porte partout la ruine.

Hélas! l'été vint: plus de saules amis pour me garantir de la chaleur du soleil, plus de gazon pour rafraîchir mes bords. Me voilà

condamné à mourir lentement, et à me changer peu à peu en une vase infecte.»

Beauté des cieux.

Nous avons déjà contemplé le soleil, la lune et les étoiles qui brillent au firmament comme d'immenses lampes d'or ou d'argent que la main de Dieu y a suspendues.

Nous voyons encore dans le ciel des nuages de toutes les figures et des couleurs les plus variées.

Ces nuages, qui volent comme sur les ailes des vents, sont des mers suspendues au-dessus de nos têtes.

Ils se réduisent ensuite en pluie qui tombe goutte à goutte pour arroser la terre.

Quelquefois ces nuages portent dans leurs flancs des orages terribles qui s'annoncent par des éclairs et le tonnerre.

D'autres fois, on voit se dessiner sur le ciel un arc aux couleurs les plus vives et les plus brillantes.

C'est l'arc-en-ciel. Sa beauté, sa grandeur, ravissent celui qui le contemple.

Il est l'emblème de l'espérance. Il naît avec la pluie, mais il annonce sa fin.

La bûche et le charbon.

Au sein de l'âtre, en hiver,
Une bûche de bois vert

De pleurs inondait la cendre,
Poussait de longs soupirs, de longs gémissements.
Un charbon, lassé de l'entendre,
Lui dit: «Pourquoi ce bruit?—Vois quels sont mes
(tourments!
Répond-elle.—En voyant les pleurs dont tu t'abreu-
Répond le charbon, je conclus (ves,
Que tu subis ici tes premières épreuves:
Mais moi, j'ai tant souffert que je ne pleure plus.»

LACHAMBEAUDIE.

La tourterelle qui pleure.

Une mère dit un jour à ses deux filles, dont l'aînée n'avait pas plus de huit ans: «Mes chères enfants, votre tante a une tourterelle qui pleure quand elle voit une petite fille commettre quelque faute; je la prierai de me donner cet oiseau merveilleux; il pourrait être utile à votre éducation.

—Oh! répondit l'aînée, je n'ai pas besoin d'un oiseau dont les larmes m'avertissent de mes fautes; quand j'ai le malheur d'en commettre, ma conscience me les reproche, et je pleure moi-même.

—Cela ne fait rien, mère, dit la cadette, fais toujours venir la tourterelle, et donne-la-moi: je serai si gentille, qu'au lieu de pleurer, elle ne fera que rire et sautiller toute la journée.»

La mer.

La mer est un immense abîme; c'est là que le Créateur a placé les êtres les plus curieux de la nature; c'est là aussi qu'il a caché ses secrets les plus profonds et que l'homme ne découvrira jamais.

Les plus grands animaux vivent dans son sein et peuvent se mouvoir à l'aise dans ses vastes plaines.

C'est aussi du fond de la mer que l'on retire les objets les plus précieux, comme les perles, qui se vendent plusieurs milliers de francs.

La mer a ses montagnes, ses vallées, ses déserts, ses forêts et même ses fleuves, comme notre terre.

Autrefois la mer séparait les peuples; aujourd'hui, grâce à la navigation, on voyage à sa surface aussi sûrement que sur nos grandes routes et nos chemins de fer.

Dans cette mer si grande et d'une si vaste étendue, se trouve un nombre infini de poissons.

Il y en a de très grands, comme la baleine et le requin; de petits, comme la morue, la sardine et le hareng.

Image de la vie.

«Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau?

Dit un enfant à sa mère.
Sur cette rive si chère
D'où nous le voyons partir,
Le verrons-nous revenir?
—Non, mon fils; loin de sa source
Ce ruisseau fuit pour toujours,
Et cette onde, dans sa course,
Est l'image de nos jours.»

M^{ME} TASTU.

Le cèdre et le lierre.

«Que fais-tu? disait un jour au lierre le cèdre immense. On dirait que tu essaies, en t'attachant à mes rameaux, de t'élever jusqu'à mon faite. Renonce à ce projet, pauvre plante. Tu ne sais pas que je suis le roi des arbres. Je touche le ciel de ma tête. Au loin s'étend mon ombre éternelle, sous laquelle en été viennent se reposer les troupeaux; protégée par moi contre le soleil, une petite source jaillit à mes pieds; mes branches vigoureuses portent les nids des vautours... Et toi, pauvre herbe, c'est à peine si je te vois rampante à mes pieds! Résigne-toi, ô lierre, à rester dans la poussière où tu es né.»

Le lierre ne perd point de temps à répondre: il s'attache à l'écorce de l'arbre, il croît peu à peu, il monte, il arrive enfin jusqu'au sommet, et un de ses rameaux vainqueurs, lançant sa frêle tige plus haut encore, dé-

passé et domine le cèdre confondu. Alors d'une voix douce :

« Cèdre, dit le lierre, apprends en me voyant à ne dédaigner personne. »

Les montagnes.

Le montagnard aime sa montagne, comme le marin aime la mer, comme le soldat aime le drapeau de son régiment.

Avez-vous entendu parler de ces petits Savoyards qui parcourent les villages français aux approches de l'hiver, demandant à ramener les cheminées ?

Ce sont de pauvres enfants, que la misère a chassés de leurs montagnes, mais qui y retournent au printemps : car le montagnard aime sa montagne.

Et la montagne, ce sont les grands sapins, les torrents, les précipices, la neige, la chasse au chamois, à l'isard : la montagne, c'est le bonheur !

Et ne croyez pas que le montagnard soit méchant ; non, au contraire : il a l'air rude comme ses rochers ; mais il est bon, doux, complaisant, affable, comme l'homme qui vit seul avec la nature.

Le printemps.

C'est moi qui décoche à ta vitre
Ce rayon d'or leste et joyeux

Dont le feu, sur ton noir pupitre,
Tombe et rejaillit dans tes yeux.

Ferme, en chassant ton rêve sombre,
Ce livre jaune où tu t'endors;
Fuis gaîment la ville et son ombre,
Pour me suivre aux prés, d'où je sors.

Je suis le printemps! Dieu m'envoie,
Plein de musique et de couleurs,
Pour semer la vie et la joie
Dans les âmes et dans les fleurs.

DE LAPRADE.

L'oubli des injures.

Le favori d'un sultan jeta une pierre à un pauvre derviche qui lui demandait l'aumône. Le religieux outragé n'osa rien dire; mais il ramassa la pierre et la garda, se promettant bien de la rejeter, tôt ou tard, à cet homme superbe et cruel.

Quelque temps après, on vint lui dire que le favori était disgracié, et que, par ordre du sultan, on le promenait dans les rues, monté sur un chameau et exposé aux insultes de la populace.

A cette nouvelle, le derviche courut prendre sa pierre; mais, après un moment de réflexion, il la jeta dans un puits: «Je sens à présent, dit-il, qu'il ne faut jamais se venger. Quand notre ennemi est puissant, c'est folie; quand il est malheureux, c'est cruauté.»

Les forêts.

Venez, le temps est beau, nous allons nous promener à la forêt. Voyez comme la nature est admirable! Les arbres sont en fleurs; les oiseaux chantent dans les buissons; les insectes bourdonnent dans l'air.

Il fait chaud; couchons-nous sur l'herbe, à l'ombre de ce grand chêne. Voyez ce beau hêtre tout chargé de fâines, qui serviront à faire une huile précieuse! Et cet églantier, comme ses fleurs sont belles! Et cette petite violette cachée dans l'herbe, comme son parfum est agréable!

Où va cette petite fauvette qui sautille dans les branches des arbustes? Elle cherche des brins de bois, des brins d'herbe, pour construire son nid... ou peut-être des mouches, des chenilles, des fourmis, pour la nourriture de ses petits.

Où vole cette abeille si pressée? Elle va chercher le miel dans le calice des fleurs.

Où va encore ce beau papillon, aux ailes brillantes? Il cherche un endroit où déposer ses œufs, puis il mourra, car sa vie, qui est inutile, ne compte que quelques heures.

N'est-ce pas que les forêts sont belles?

L'enfant qui ouvre les fleurs.

Laure avait un rosier un peu lent à fleurir.

Le bouton verdissait; mais quand viendrait la rose?

«Rose, disait l'enfant, ne veux-tu pas t'ouvrir?
Voilà tout près d'un mois déjà que je t'arrose.»
Enfin la fleur, gonflant le bouton entr'ouvert,
Faisait craquer déjà son petit corset vert:

La floraison était certaine.

Mais Laure n'attend pas. D'une imprudente main
Elle sort la fleur de sa gaine:
La fleur mourait le lendemain.

Rien ne vient en un jour; laissez mûrir les choses;
Si vous voulez garder leur vie et leurs couleurs,
Laissez croître l'enfant, ne hâtez pas les roses!
Il ne faut pas ouvrir les fleurs.

RATISBONNE.

La harpe de bois et la harpe d'or.

Deux harpes reposaient l'une à côté de l'autre chez un musicien: l'une était d'un bois vulgaire, à peine façonné par la main de l'ouvrier; l'autre, étincelante de dorures et de sculptures, attirait tous les regards.

«O ma sœur, murmura la harpe de bois, comme on me délaisse et me méprise! Devant toi seule chacun s'extasie, et l'on a raison sans doute, car je suis humble et pauvre; mais toi, sous ton enveloppe d'or, tu brilles magnifique à tous les yeux.»

Le musicien entendit peut-être les paroles de la harpe de bois, car il s'en approcha, et, l'appuyant contre sa poitrine, il en toucha les cordes. Alors, de l'humble instrument vi-

brant sous ses doigts s'échappa soudain toute une suite de chants mélodieux. La foule, oubliant déjà l'autre harpe, muette dans son vêtement d'or, s'assembla autour de celle-ci avec admiration.

Le pauvre est comme la harpe de bois: ses vêtements sont humbles et misérables, mais le cœur qu'ils recouvrent peut être non moins noble que celui du riche et non moins prêt à vibrer au premier contact des idées généreuses.

Le désert.

Du sable, toujours du sable: voilà le désert.

J'ai soif, dit le voyageur altéré, fatigué d'une longue marche; j'ai soif... et ses yeux cherchent au loin une fontaine, une source, un ruisseau... mais rien: du sable partout.

Il se couche alors, pense à son père, à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, à ses amis, à son village; puis il prie Dieu de lui prêter secours...

Alors son courage renaît; il se relève, marche avec une nouvelle ardeur, et aperçoit dans le lointain une oasis, c'est-à-dire un bouquet d'arbres, qui lui procureront un peu d'ombre, un peu de fraîcheur.

Il se hâte plus encore, court, se précipite, arrive tout haletant. O bonheur! sous les arbres, il y a une source, presque tarie, il est vrai, mais qui donne encore un filet d'eau.

Le voyageur s'agenouille, remercie Dieu: il est sauvé.

Le désert est plus dangereux que la mer: des armées entières ont été ensevelies sous ses sables brûlants.

La fleur.

Fleur mourante et solitaire,
Qui fus l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aiglon;
La même faux nous moissonne,
Nous cédon au même dieu:
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.
L'homme, perdant sa chimère,
Se demande avec douleur
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur.

MILLEVOYE.

La brebis. *oreja*

La brebis avait beaucoup à souffrir de la part de tous les autres animaux; elle s'en plaignit à Dieu.

«Il est vrai, lui dit le Créateur, que je t'ai faite sans défense; si tu trouves que c'est une injustice, je suis prêt à la réparer. Veux-tu que j'arme tes pieds de griffes, ta bouche de dents terribles?

—Oh! non, dit la brebis: je ne veux rien avoir de commun avec les animaux carnassiers.

—Aimes-tu mieux que je place du venin sous tes dents?

—Ah! reprit la brebis, les bêtes venimeuses sont si détestées!

—Eh bien! que veux-tu donc? Je vais attacher des cornes à ton front, et donner de la force à ton cou.

—Point du tout, Père bienfaisant: je pourrais devenir aussi querelleuse que le bouc.

—Cependant, si tu veux que les autres n'osent te nuire, il faut que tu puisses nuire toi-même.

—Il faut cela? dit la brebis en gémissant. Oh! en ce cas, Père bienfaisant, laissez-moi telle que je suis: car le pouvoir de nuire excite, à ce que je crains, le désir, et il vaut mieux souffrir l'injustice que de la faire.

Dieu bénit la bonne brebis, et dès ce moment elle oublia de se plaindre.

Les prés.

Comme les prés sont beaux! Venez admirer les petites fleurs sauvages qui croissent comme des étrangères au milieu de l'herbe! Voyez les boutons d'or, les pâquerettes, les primevères, les coquelicots...

Comme elles sont fières, ces fleurs, de pouvoir s'épanouir au soleil!

Mais hâtez-vous,... car bientôt il ne sera plus temps. Déjà le faucheur prépare sa faux, parce que la fenaison approche.

Dans quelques jours ces jolies fleurs sauvages, si coquettes, seront coupées, jetées à terre, séchées, tournées et retournées dans tous les sens par les faneuses.

Puis elles seront entassées au grenier avec les herbes de la prairie, et serviront de nourriture aux animaux de la ferme.

Amis d'enfance.

Enfants de la même colline,
Abreuvés au même ruisseau,
Comme deux nids sur l'aubépine,
Près du mien Dieu mit ton berceau!

De nos toits voisins les fumées
Se perdaient dans le même ciel,
Et de tes herbes parfumées
Mes abeilles volaient le miel:

Souvent je vis ta douce mère,
De mes prés foulant le chemin,
Te mener comme un jeune frère
A moi, tout petit, par la main!

VICTOR HUGO.

Le rossignol.

Par une soirée délicieuse du printemps, un

jeune élève, accompagné de son maître, se promenait sur la lisière d'une forêt. «Quelle délicieuse harmonie! s'écria l'enfant, après avoir écouté longtemps en extase; je serais curieux d'entendre de plus près un chantre si mélodieux. Si nous avançons vers l'endroit où nous guide sa voix?

—Gardez-vous-en bien; le rossignol est si sauvage que notre approche suffirait pour l'effaroucher et le réduire au silence.

—Mais pourquoi donc? continua l'enfant, pourquoi cet oiseau, qui surpasse tous les autres, se plait-il dans la solitude? pourquoi fait-il entendre ses suaves accents loin de nos habitations, tandis que les moindres arbres de nos jardins sont remplis d'oisillons au ramage insipide et monotone?

—C'est, répondit le maître, pour nous apprendre que le véritable mérite est humble et timide.»

Les rivières.

—Où cours-tu donc si vite, petit ruisseau?

—Je cours porter mes eaux à la rivière.

—Et quand la rivière aura reçu tes eaux, qu'en fera-t-elle?

—La rivière les portera elle même au grand fleuve.

—Et que fera le fleuve de toutes ces eaux?

—Le fleuve les portera lui-même à la mer profonde.

—Et que fera la mer profonde de toutes ces eaux?

—La mer profonde les gardera quelque temps; puis le brûlant soleil les réchauffant, elles monteront dans l'air en vapeurs, en brouillards. Ces brouillards formeront de noirs nuages. Ces nuages tomberont en pluies, qui rafraîchiront la terre, feront croître les plantes... puis reviendront à moi petit ruisseau...

Le torrent et le ruisseau.

Avec un grand fracas, du sommet des montagnes

Tombait un torrent mugissant.

Un ruisseau près de là s'en allait doucement,

De ses tranquilles eaux fécondant les campagnes.

Et le torrent disait: «Pauvre ruisseau dormant,

Que je vous plains! tandis que bien loin à la ronde

On entend le bruit de mon onde,

Vous vous traînez languissamment,

Et vous passez inconnu dans le monde!»

L'humble ruisseau répondit au torrent:

«Oui, je passe inconnu; mais votre eau vagabonde

Détruit, et la mienne féconde.

Je coule en une paix profonde,

Et, tandis que, souillé par un limon impur,

Vous roulez votre eau jaunissante,

Le soleil d'or se mire en mon onde dormante,

Et du ciel en mon sein je reflète l'azur.»

A. DE SÉGUR.

Le bonhomme Misère.

Le bonhomme Misère ne possédait ici-bas qu'un pommier, mais un pommier vert et touffu, et qui produisait de belles pommes. Seulement le pauvre diable n'en avait jamais goûté une seule, à cause des maraudeurs qui lui épargnaient chaque année la peine de les cueillir. A force de prières, il obtint du ciel que quiconque grimperait désormais sur l'arbre n'en pourrait plus descendre sans sa permission expresse.

Un jour il vit arriver la Mort, appuyée sur une faux, qui venait le chercher pour le conduire à l'autre monde.

A cause de la chaleur et de la longue route elle avait soif: la vue des pommes excita sa convoitise. Encouragée par son hôte, elle monta sur le pommier, cueillit les plus beaux fruits et s'en gorgea. Mais elle fut incapable de descendre; efforts, menaces et pleurs, tout fut inutile, et elle n'obtint sa délivrance qu'en donnant sa parole de ne plus revenir.

Voilà pourquoi le bonhomme Misère, qui est aussi vieux que le monde, doit vivre autant que lui.

Les oiseaux.

Parmi les êtres de la création, il n'en est point d'aussi beaux, d'aussi gracieux, d'aussi aimables que les oiseaux.

Ni l'art, ni la science, ni le génie de l'homme n'arriveront jamais à produire des couleurs aussi brillantes que celles de l'oiseau-mouche, des formes aussi coquettes que celles de la bergeronnette, des chants aussi variés que ceux du rossignol, aussi doux que ceux du rouge-gorge.

Les oiseaux sont les vrais bijoux de la nature, qu'ils égaient de leur gaieté; qu'ils embellissent de leur beauté; qu'ils charment de leurs concerts harmonieux, inimitables, parce qu'ils sont l'œuvre de Dieu.

La vieillesse.

Quand le soleil de sa carrière
Atteint le terme radieux,
Il a fertilisé la terre
Et prêté sa splendeur aux cieux.

Quand l'arbre antique se couronne,
On se souvient qu'on a goûté
Ses fruits durant plus d'un automne,
Et son ombre plus d'un été.

Le vieillard que la vertu guide
Ainsi lève un front satisfait,
Où l'on croit lire à chaque ride
La trace du bien qu'il a fait.

M^{ME} TASTU.

Le noyau de pêche.

Un écolier, qui venait de manger une pêche, en jeta le noyau sur le chemin. Un vieillard prit la peine de le ramasser et de l'enfouir dans le champ voisin. L'enfant le regarda faire et se mit à rire.

Quelques années plus tard, notre écolier, devenu grand garçon, passait au même endroit. Il trouva, au lieu où le noyau avait été enfoui, un arbuste déjà feuillu et vigoureux. Le vieillard, encore à son poste, le taillait, l'échenillait, le soignait avec sollicitude. «Que de peine perdue!» pensa l'adolescent en levant les épaules; et il se remit en marche.

Quelques années plus tard, l'adolescent, devenu homme, longeait la route poussiéreuse qui jadis l'avait conduit à l'école. Il retrouva à la même place, non plus un arbuste, mais un arbre couvert de fruits. Le vieillard n'était plus là; mais son œuvre lui avait survécu. Le voyageur s'arrêta et cueillit quelques pêches. Et, tout en calmant sa soif ardente, il rendit grâce à la sagesse et à la prévoyance de celui qui d'un noyau avait fait un arbre.

Les nids des oiseaux.

Rien n'est plus curieux que la manière dont les oiseaux font leurs nids.

Le bec et les pattes sont les seuls instruments qu'ils emploient pour la construction de cet ouvrage.

Avec le bec ils ramassent les matériaux nécessaires pour bâtir le nid, comme des brins d'herbes, de la mousse, des plumes, des flocons de laine, du duvet.

Ils se servent de leurs pattes avec une habileté étonnante pour les arranger.

Les personnes qui détruisent les nids commettent une véritable cruauté.

«Si en allant par le chemin, a dit Dieu dans le livre de la Bible, vous venez à trouver sur un arbre ou à terre un nid d'oiseau, et que la mère se trouve sur ses petits ou sur ses œufs, vous ne la prendrez point avec ses petits, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps.»

L'oiseau-mouche.

Il est si petit qu'il se perd,
Quand du soir tombe la rosée;
Par une goutte il est couvert,
Par une goutte de rosée.

Du chasseur il brave le plomb,
Car où l'atteindre? il est si frêle
Et si léger, qu'un cheveu blond
Pèse plus à l'air que son aile.

Il s'endort au milieu des fleurs.
Quand il vole de tige en tige,

Avec son chant et ses couleurs,
Il semble une fleur qui voltige.

Il voit pâlir son vermillon,
Si la main d'un enfant le touche.
Il est moins grand qu'un papillon,
Un peu moins petit qu'une mouche.

GOZLAN.

Singulier remerciement.

Un riche et puissant Chinois s'en allait par les rues de Pékin et se pavanait tout fier de sa parure et des pierres précieuses qui étincelaient sur ses vêtements. Un vieux bonze, fort mal habillé, s'attacha à ses pas et, après l'avoir longtemps suivi, s'inclina devant lui jusqu'à terre et lui dit avec l'expression de la reconnaissance :

«—Oh! les beaux diamants, les beaux rubis, les beaux saphirs, les belles émeraudes! Merci, seigneur, merci!

—Je ne te comprends pas, lui dit l'important personnage; pourquoi me remercies-tu de ces pierreries, puisque je ne te les ai pas données?

—C'est vrai, répondit le bonze, mais vous m'avez donné l'occasion de les voir; vous n'en faites pas vous-même un autre usage. Il n'y a donc entre nous aucune différence à cet égard, si ce n'est que vous avez la peine de

les porter et de les garder, tandis que moi j'en suis exempt.»

Les animaux.

De grands malheurs avaient réduit à la dernière misère un homme très riche autrefois. Il vivait retiré du monde, dans une toute petite chambre sombre, humide, froide, et de l'aumône que des personnes charitables venaient lui apporter chaque jour.

Il n'avait pour compagnon de sa solitude, et pour consolateur de ses peines, qu'un pauvre vieux chien de chasse, qui avait été, à l'époque de sa fortune, le compagnon de ses plaisirs.

Il partageait avec lui l'aumône publique et se privait souvent du nécessaire pour le donner à son fidèle et vieux serviteur.

«Que faites-vous de ce chien qui vous est inutile? lui dit un jour un de ses voisins, témoin de ces faits; il faut le vendre ou le chasser!

— Et qui m'aimera sur la terre? » répondit le vieillard en versant des larmes.

Traitons les animaux avec douceur, et ne les maltraitons jamais.

Saint François appelle les animaux des «frères inférieurs», et le grand dompteur de bêtes féroces, Van Amburg, les appelait des «frères malheureux.»

La lune.

«Je veux qu'on me donne la lune!»
Criaient un bébé fort gâté.
Sa petite maman, pour tout l'or de la terre,
Aurait voulu le satisfaire;
La grand'mère faillit aller chez les marchands
Demander s'ils vendaient des lunes pour enfants. .
Le père, qui survint, était un peu plus sage:
«Viens avec moi, dit-il, je vais te la donner.»
Sans en demander davantage,
Le petit se laissa tout de suite emmener.
Une montagne était voisine:
«Viens, la lune est là-haut,» dit le père.—On monta.
Au bout de quelque temps, le marmot s'arrêta:
«Papa, c'est-il bien loin?— Oui, fort loin!»—On che-
«Je suis bien fatigué, papa, reprend l'enfant. (mine.
—Alors tu n'en veux plus?» Un silence éloquent
Fut la seule réponse. On revint à la brune.
Mais à l'astre des nuits Bébé garda rancune
Et jamais plus n'en parla.

STOP.

Le lièvre du pont du Gard.

Jadis les riverains du Gard¹ voulurent avoir un pont. Mais le maître maçon qui s'était chargé de le construire, n'en pouvait venir à bout; plusieurs fois déjà la rivière, par

1. Rivière de France.

ses crues subites, avait renversé les travaux commencés.

Le diable lui proposa de bâtir en une nuit un pont indestructible: pour tout salaire, il exigeait l'âme du premier qui passerait. Le marché fut conclu.

Cependant il fallait trouver un homme dévoué qui consentît à se damner dans l'intérêt de tous. Le maître maçon alla conter son embarras à sa femme. Celle-ci lui conseilla de lâcher à l'entrée du pont un vieux lièvre que le chien de la maison avait pris vivant la matin même.

Le lendemain, dès l'aube, son œuvre achevée, le diable attendait sur l'autre rive. Voux vous imaginez sa fureur quand le maître maçon laissa aller le lièvre. Il saisit le pauvre animal, le lança contre le pont, où on le voit encore fixé dans la pierre, et, comme l'angélus sonnait, disparut dans les flots.

Une basse-cour.

La fermière paraît sur le seuil de la maison, un bras à moitié caché dans son tablier que de l'autre bras elle tient relevé devant elle.

Elle s'avance jusqu'au milieu de la cour, puis se prend à répandre sur le sol des poignées de grain, en faisant entendre deux ou trois petit cris prolongés, qui ont bientôt

réuni autour d'elle toute la population emplumée, éparse aux environs.

Les poules accourent en s'aidant de l'aile, stimulées par la voix des coqs qui leur cèdent galamment le pas, et les canards en se déhanchant sur leurs jambes écartées. Les pigeons se précipitent du toit, et maint pierrot effronté se trémousse dans la foule.

Et tout cela se pressant, se bousculant, se chamaillant, lutte de prestesse et de gloutonnerie aux pieds de la fermière qui, procédant lentement, machinalement, à la distribution, semble accorder fort peu d'attention aux malheureux que font ses largesses.

Le nid et le berceau.

Oh! savez-vous pourquoi je l'aime,
Ce nid perché sur le rameau?
C'est qu'il est le touchant emblème
De mon berceau;

C'est qu'en le contemplant je rêve
A ma mère, à son cœur aimant,
A sa tâche sans paix ni trêve
De dévouement;

C'est qu'il est la charmante image
De ma vie à son frais matin,
C'est qu'il me parle le langage
Du temps lointain;

C'est qu'au début la vie enchante,

Au nid de mousse tout fleurit,
Comme auprès du berceau tout chante
Et tout sourit.

M^{ME} DUCROS.

L'Arabe affamé.

Un Arabe, qui s'était égaré dans le désert, avait passé deux jours sans boire ni manger. Il se trouvait en grand danger de mourir de faim et de soif, lorsqu'il découvrit une source où les caravanes avaient coutume d'abreuver leurs chameaux.

Près du bassin, on avait oublié un petit sac. «Dieu soit loué! s'écria l'Arabe en le ramassant, ce sont des dattes ou des noisettes qui vont me reconforter.» Dans ce doux espoir il ouvrit le sac.

Après avoir vu ce qu'il contenait, il le laissa retomber tout découragé en disant tristement: «Hélas! ce ne sont que des perles! A quoi me sert ce qu'on est convenu d'appeler un trésor, tandis que l'aliment le plus grossier me sauverait de la mort!»

Les insectes.

Arrêtons-nous par un beau jour d'été dans quelque coin solitaire de la campagne. Voici sur la scène du monde le spectacle le plus bizarre que puisse offrir la nature.

C'est d'abord le spectacle des oreilles: écoutez ces bruits lointains! Ce sont des insectes qui fêtent le retour de l'été.

Là, tous les instruments jouent en chœur: la sauterelle, ce sont les cymbales; le cousin, c'est la musette; la mouche, c'est le cor; la cigale, c'est la trompette; la guêpe, aux éclatantes couleurs d'or, c'est le chef d'orchestre, allant, venant, voyant tout; le bourdon, c'est, suivant le cas, le tambour ou la grosse caisse... C'est un concert infernal, exécuté par des diabolins.

Voici maintenant le spectacle des yeux: regardez au loin! Quel est ce nuage vivant? Quels sont ces êtres si petits, qui voltigent, se chassent, se pourchassent, et semblent danser une danse fantastique? Ce sont des éphémères, petits êtres, en effet, qui viennent de naître et qui n'ont que quelques heures à vivre.

Mais admirez donc cette fleur aux nuances si diverses! Voyez, elle est jaune, rouge, bleue; elle a des reflets de diamants... Dieu, qu'elle est belle! Eh! la voilà qui s'envole... C'est un papillon.

Et ces autres, insoucians encore, qui volent en haut, en bas, de droite, de gauche, qui se croisent, s'entre-croisent dans tous les sens... que sont-ils?... Ce sont aussi des insectes; car les insectes remplissent le monde.

Prière de l'indigent.

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau;

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain;

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs!

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

LAMARTINE.

Plainte d'un pinson aveugle.

Bonnes gens, faites silence; un instant écoutez-moi. Si je fais entendre ma voix, c'est pour me plaindre du traitement que j'ai subi, du mal que m'a fait un homme, être éclairé et sensible, placé au premier rang dans la Création, et qu'on dit même être l'image de Dieu.

Sans pitié, il m'a ôté la lumière, en touchant mes yeux d'un fer ardent. Malheureux que je suis ! Je chante encore, mais personne ne sent ma douleur.

L'aspect du ciel vous ravit ; vous êtes charmés par la prairie diaprée. Moi aussi je suivais avec plaisir la marche de l'insecte, et je chantais à plein gosier.

Maintenant, mes orbites creux cherchent en vain l'éclat du jour. Avidé d'un rayon de lumière, je suis plongé dans une éternelle nuit.

Si vous êtes sensibles à la plainte du chanteur prisonnier, pauvre et aveugle, allez recommander à vos frères de n'être pas durs et cruels à ce point.

Les fleurs.

Toutes les richesses de la peinture et tout le talent des plus grands artistes n'arriveront jamais à imiter la plus modeste fleur des champs, la petite marguerite qui croît partout, sans culture, sans soin, sur le gazon abandonné, sur la muraille démolie, sur la chaumière du pauvre, sur la tour du château.

Pour réjouir l'œil de l'homme, pour lui remettre l'espérance au cœur, la bonté de Dieu a semé des fleurs partout : dans les régions glaciales de la Sibérie et du Groënland,

comme dans les contrées brûlantes de l'Afrique et de l'Amérique; sur les pointes les plus élevées des montagnes, comme sur les rivages marécageux des étangs; dans les sables du désert de l'Arabie, comme dans les plaines les mieux cultivées de l'Europe.

Comme elles sont belles, les fleurs! Non, Salomon lui-même, dans toute sa magnificence, n'a jamais été vêtu comme le lis de la vallée!

Le merle et le ver luisant.

Pendant une nuit assez sombre,
Tout fier de son étoile, un jeune ver luisant
Se pavanait dans l'épaisseur de l'ombre,
Et s'enivrait d'orgueil en se considérant:
«Sur ce globe, où chacun m'admire avec justice,
Je ne vois rien, dit-il, de comparable à moi;

Des insectes je suis le roi:

Eh! qui d'entre eux pourrait entrer en lice,
Quand mon empire est si bien affermi!
Est-ce la noire abeille ou la sèche fourmi?
Ces orbes éclatants qui versent la lumière

Pour briller empruntent mes feux;

Et l'astre qu'adore la terre

N'est que le ver luisant des cieux.»

Comme il parlait, d'une branche voisine,
Un merle fond soudain, et gobe l'orgueilleux:

«Ton éclat cause ta ruine,

Pauvre insecte! Moins lumineux,

Tu pouvais vivre enseveli sous l'herbe:
Que je te plains d'être né si superbe!
L'obscurité t'eût rendu plus heureux!»

DORAT.

La chemise.

Un souverain d'Orient, descendant du grand Haroun-al-Raschid, était riche et puissant comme son aïeul; mais il n'était pas heureux. Il alla consulter un vieux derviche. Celui-ci lui répondit que le bonheur était chose rare en ce monde; mais que cependant il connaissait un moyen de le trouver. «Quel est ce moyen? demanda le prince.—C'est, dit le derviche, de mettre sur ses épaules la chemise d'un homme heureux.» Là-dessus, le prince embrassa le vieillard, et s'en alla à la recherche de son talisman.

Il visite toutes les capitales de la terre. Il essaie des chemises de courtisans, des chemises de rois, des chemises d'empereurs. Il n'en est pas plus heureux.

Alors il endosse des chemises de marchands, des chemises de soldats, des chemises d'artistes. Peine inutile! il courait après le bonheur, et le bonheur était insaisissable.

Désespéré, il reprenait un jour la route de ses Etats, lorsqu'il aperçut dans la campagne un pauvre laboureur qui poussait sa charrue

en riant et en chantant. « Ou je me trompe fort, dit-il, ou voilà celui que je cherche. » Il s'approche du villageois: « Bonhomme, dit-il, es-tu heureux?—Oui, répond l'autre.—Tu ne te plains de rien, tu ne désires rien?—Non.—Tu ne changerais pas ton sort contre celui d'un roi?—Jamais.—Eh bien, vends-moi ta chemise.—Ma chemise? je n'en ai point. »

Le parfum des fleurs.

Le parfum des fleurs est le langage muet qu'elles nous adressent pour se faire aimer.

C'est comme une prière qu'elles envoient vers le ciel pour nous inviter à prier à notre tour.

Sait-on d'où vient le parfum de la rose? Non! C'est son secret. La rose ne l'a dit à personne; l'œillet aux couleurs si tendres et si délicates, non plus; la modeste violette et le lis si éclatant défient qu'on découvre jamais le leur.

Il leur suffit de faire leur devoir sous la pluie, sous la rosée, sous le soleil que leur envoie la bonté de Dieu, pour pouvoir sentir bon et embaumer.

Mais, dit Salomon, une bonne conduite exhale une odeur plus suave que le plus doux parfum.

Heureux petits enfants.

Écoutez-les chanter, regardez-les sourire...
Ils ne sont pas encor dans le vallon des pleurs;
Ils n'ont pas entendu l'orage au loin bruire;
Ils ne connaissent que les fleurs.

Heureux petits enfants!... Leur vie est comme un rêve,
Tout plein de visions et d'avant-goûts du ciel.
Chaque matin pour eux un beau soleil se lève,
Qu'on nomme l'amour maternel.

Et puis, nous les voyons sourire à toute chose,
Et, sans cesse entraînés par de nouveaux désirs,
Comme le papillon qui va de rose en rose,
Ils vont de plaisirs en plaisirs!

Souvenir de l'Éden, douce réminiscence
Du bonheur fait pour l'homme en ces jours triom-
(phants!

O mon Dieu, que c'est beau la joyeuse innocence!
Que c'est beau les petits enfants!

BENOÎT QUINET.

Le rossignol et le ver luisant.

Un rossignol qui, tout le long du jour,
avait réjoui le village de son chant, et n'a-
vait suspendu ses notes, ni au crépuscule,
ni même lorsque la soirée fut finie, commen-
ça à ressentir, autant qu'il le pouvait, les
appels aigus de la faim, lorsque, regardant
avidement à l'entour, il avisa tout à coup

au loin sur la terre quelque chose qui brillait dans l'ombre, et reconnut le ver luisant à son étincelle. Aussitôt, s'abattant du sommet de l'aubépine, il pensa à le mettre dans son gosier.

Le ver, ayant pris garde à son intention, le harangua ainsi très éloquemment: «Si vous admiriez ma lampe, lui dit-il, autant que moi votre art, ô ménestrel, vous auriez horreur de me faire du mal, autant que moi d'attenter à votre chanson; car c'est la même puissance divine qui nous a appris, vous à chanter, et moi à briller, afin que vous avec votre musique, moi avec ma lumière, nous puissions embellir et réjouir la nuit.»

Le chanteur entendit cette courte harangue, et, gazouillant son approbation, il le laissa, comme le dit mon histoire, et il alla trouver un souper quelque part ailleurs.

La pluie.

Depuis le déluge, jamais la terre n'a été entièrement inondée, quoiqu'il y ait eu de grandes pluies; mais leurs eaux, qui ont pourtant débordé dans les campagnes, ont bientôt été entraînées à la mer par les rivières et les fleuves.

La pluie nous vient des nuages, qui sont formés des vapeurs que le soleil élève de la mer; c'est pour cela que la pluie tombe pres-

que toujours quand souffle le vent qui vient de l'Océan.

Il y a des pays où il ne pleut jamais, et d'autres où il pleut pendant six mois de l'année.

La pluie rafraîchit la terre, donne de la nourriture aux plantes, nous sert de boisson et sert aussi à la préparation de nos aliments.

L'eau de pluie est presque pure; l'eau de source ne l'est pas, parce que, dans ses courses souterraines, elle s'est mêlée à des matières étrangères qui l'ont corrompue.

N'admirez-vous pas la bonté de Dieu, qui envoie à la mer les eaux de la terre, des ruisseaux, des fleuves, pour les faire retomber en pluies bienfaisantes?

La rose et la tombe.

La tombe dit à la rose:

—Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours?

La rose dit à la tombe:

—Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?

La rose dit:—Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais, dans l'ombre,
Un parfum d'ambre et de miel.

La tombe dit:—Fleur plaintive,
Moi, de l'âme qui m'arrive
Je fais un ange au ciel!

VICTOR HUGO.

La Providence.

Une veuve, indigente et malade, se désolait en songeant à ses enfants: «Si je viens à leur manquer, disait-elle, comment pourront-ils subsister?» Son voisin, homme pieux et sage, entendit ces plaintes, et voici ce qu'il lui raconta:

«Un jour, je vis dans un buisson une fauvette posée sur ses petits, qui n'avaient pas encore de plumes. Un milan s'abattit sur le nid, et emporta la malheureuse mère. «Pauvres oiseaux! me disais-je, ils vont mourir de froid et de faim.» Le lendemain, je revins pour m'assurer de leur sort. Une autre fauvette était là, volant de son nid au leur et leur portant la becquée. Vous le voyez, chère voisine, Dieu a enseigné aux animaux à s'aimer et à s'entr'aider: il ne voudra pas que vos enfants restent à l'abandon.»

La pauvre veuve comprit, et le courage lui revint avec l'espérance.

La neige.

Que vont devenir les plantes des champs? Elles sont couvertes d'une neige froide, qui va les engourdir, les geler; et, l'année prochaine, les récoltes seront perdues... Non, au contraire, la neige est comme un grand manteau blanc, qui préserve les plantes du froid et de la gelée.

Dans les pays de montagnes, lorsque le temps est calme, la neige se détache quelquefois lentement des hauts sapins, tombe à terre et descend en petites boules qui suivent la pente du terrain et grossissent peu à peu. Ces boules, entraînées par leur poids, roulent, se précipitent avec une vitesse effrayante et détruisent tout ce qui s'oppose à leur chute: ce sont des avalanches.

Malheur alors au voyageur qui se trouve sur le passage de l'avalanche: la voilà qui descend; il ne peut l'éviter, il est perdu.

Malheur aux imprudents qui habitent ce village adossé au flanc de la montagne: l'avalanche arrive, le village est détruit.

Car l'avalanche, c'est la force brutale, la force sans limites: aucune barrière ne peut résister à sa puissance.

La vigne et l'ormeau.

«Laissez-moi m'attacher à votre tronc robuste!
Disait un jour la vigne à l'ormeau son voisin.

Je ne suis qu'un fragile arbuste
Que les bœufs fouleront sous leurs sabots pesants,
Et que viendra brouter quelque animal vorace.
Sans vous, adieu ma tige, adieu mon doux raisin!
Ormeau, pour que je vive, accueillez-moi, de grâce!

Et vous me verrez tous les ans,
De mes pampres fleuris vous faire une couronne,
Et puis le vent de chaque automne
Faisant sur vos rameaux flotter mes fruits vermeils,

Vous serez l'ormeau sans pareil.»
L'arbre plein de bonté reçut la jeune plante,
Qui longtemps vit éclore une moisson brillante,
Et grandit, vigoureuse, autour de son appui.
Quand de nombreux hivers eurent fondu sur lui,
Les aquilons, riant de sa faiblesse,
Contre son front ridé vinrent en menaçant:
Mais l'arbuste reconnaissant
Fut pour l'ormeau débile un bâton de vieillesse.

LACHAMBEAUDIE.

La terre et le soleil.

La terre autrefois se brouilla avec le soleil, ce bel astre qui l'échauffe et l'éclaire. Décidée à ne plus voir son bienfaiteur, elle se mit à fuir bien loin dans l'immensité; quant au soleil, immobile à sa place, il la regardait s'éloigner, sans rien dire, mais pénétré de compassion.

Elle, fuyant toujours plus loin, se retournait de temps en temps pour s'assurer si le soleil pouvait toujours l'apercevoir.

Enfin une nuit profonde se fit, une nuit sans aurore; lumière, chaleur et vie, tout avait disparu. Et déjà la terre, toute glacée, a perdu ses plus beaux ornements; plus de moissons dans les champs, plus de gazon dans les prés. Adieu le printemps avec ses fleurs et ses tièdes haleines!

Grelottant de froid, soupçonnant sa lai-

deur nouvelle, la terre comprit son erreur. Alors confuse et contrite, elle se hâte de revenir sur ses pas, en répétant d'une voix tremblotante qu'elle ne recommencerait plus.

Bientôt elle voit reparaître à l'horizon le beau soleil qui lui sourit joyeusement; à cette vue, elle se sent revivre, refleurit et s'épanouit, belle comme autrefois.

Jeunes gens, qui avez abandonné le sentier de la vertu, revenez à Dieu, vrai soleil qui fait fleurir les âmes en les réchauffant de ses feux: en lui seul est le bonheur.

Le tonnerre.

Les plus grands criminels, qui n'ont pas craint, dans leur fureur, de verser le sang de leurs frères et que rien n'a pu arrêter, tremblent cependant au roulement saccadé du tonnerre! C'est que le tonnerre, c'est la voix de Dieu, qui annonce sa puissance et sa colère.

Vous l'avez entendue quelquefois cette voix terrible, et vous avez été effrayés.

Les animaux eux-mêmes la redoutent et frissonnent à ses roulades précipitées et assourdissantes.

Il n'est point d'être vivant enfin qui ne frémissé de peur, à la pensée du tonnerre grondant, furieux et tombant tout à coup comme une colonne de feu, sur des maisons qu'il dé-

truit, sur des récoltes qu'il brûle, et ne laissant sur son passage que des débris fumants, que des cendres, que des ruines!

Car si l'avalanche est terrible, le tonnerre l'est bien davantage: l'avalanche ne renverse que ce qui s'oppose à sa marche furibonde; mais le tonnerre foudroie, incendie, et par là porte au loin la dévastation.

Le tombeau d'un enfant.

Au milieu du grand cimetière
Dont le sol a bu bien des pleurs,
On rencontre une blanche pierre,
Étroite et couverte de fleurs.

La croix en est simple et petite;
Elle fait rêver le passant,
Et l'œil y reconnaît bien vite
Le tombeau d'un petit enfant.

Chaque jour, une pauvre mère,
Au regard de larmes voilé,
Vient, auprès de la froide pierre,
Rêver à son ange envolé.

Le soir, il souriait encore
A sa mère, dans le berceau;
Mais, hélas! lorsque vint l'aurore,
Il était froid pour le tombeau.

Je vais souvent au cimetière,
Pour me délasser du chemin,

M'asseoir un moment sur la pierre
Où dort le petit chérubin.

Car cette tombe solitaire
Annonce toujours à mes yeux
Un enfant de moins sur la terre,
Un ange de plus dans les cieux

BESSE.

Le Derviche toujours content.

Un savant Derviche raconte de lui-même ce qui suit: «Je n'ai jamais murmuré contre la Providence, quelles que fussent les contrariétés qu'elle m'ait envoyées.

L'adversité et la misère m'ont trouvé toujours un front serein. Je ne me rappelle avoir été mécontent qu'une seule fois, où, faute d'argent pour acheter des chaussures, je fus obligé d'aller nu-pieds par un froid assez vif.

Comme je me retirais fort triste dans une mosquée pour y faire ma prière, j'y rencontrai un malheureux auquel on avait amputé les deux jambes.

Sa vue me fit faire bien des réflexions. Il vaut encore mieux, me dis-je à moi-même, avoir les pieds nus que de ne pas en avoir du tout!»

La tempête.

Quelle est donc la puissance infinie qui di-

rige la tempête?... Les monuments les plus solidement édifiés, les arbres séculaires, qui ont survécu à l'avalanche peut-être, qui les a mutilés; qui ont survécu, par quelques rameaux, à la foudre peut-être, qui les a frappés et incendiés... ces arbres, ces édifices vont être brisés par la tempête, et leurs débris emportés, jetés au loin.

Ces superbes vaisseaux, que l'art de l'homme a su construire avec tant de solidité... Ces immenses machines que sa science a inventées et opposées avec tant de succès au calme et aux redoutables courants de la mer... Ces génies, gros de vapeur et de fumée, et qui, comme les dragons de la fable; soufflent le feu et la flamme... Toutes ces inventions de l'intelligence humaine vont être brisées, et leurs débris emportés, jetés au loin: le vent souffle, la tempête approche! N'entendez-vous pas ses sourds et longs mugissements?... La voilà... tout est brisé!

Mais souvent aussi le génie de l'homme brave et maîtrise les efforts de la tempête... Roi déchu de la création, il lui reste encore une parcelle du pouvoir merveilleux qu'il avait sur elle aux jours heureux de l'Eden.

Tableau rustique.

On aperçoit sur la route
La ferme au pied du coteau;

La vache se penche—et broute
L'herbe haute au bord de l'eau.

Sous un noyer centenaire,
Au front richement peuplé,
Dans la cour on voit une aire,
Une aire à battre le blé.

L'avoine, le seigle et l'orge
Sont entassés à foison,
Le grenier crève et dégorge
Les trésors de la moisson.

Les canards fouillent la vase;
L'étable beugle et mugit.
Le raisin foulé s'écrase
Sous le pressoir qu'il rougit.

Aux environs de l'étable,
Le coq, de son bec pointu,
Sondant et triant le sable,
Pique un grain sous un fétu.

Comme une verte corbeille,
Tout autour de la maison,
Montent les bras d'une treille;
C'est un nid dans un buisson.

A. SCHOLL.

Le méchant petit coq.

Coquerico, jeune coq de chétive apparence,
mais plein de vanité et de présomption, quitta
la basse-cour natale pour aller à Rome faire

un pèlerinage. Sa mère, qui avait vainement tenté de le retenir, lui recommanda, au moment du départ, de ne jamais passer devant l'église de Saint-Pierre (ce saint, comme on le sait, n'aime pas les coqs, et pour cause).

En chemin, le voyageur rencontra successivement un ruisseau que le soleil avait presque mis à sec, le vent que la canicule avait abattu sur le sol, un feu d'herbes et de broussailles qui allait s'éteindre faute d'aliment. Coquerico refusa avec insolence de débarrasser le ruisseau de quelques feuilles qui l'obstruaient, de soulever le vent avec son bec et avec ses ailes, et enfin d'apporter à la flamme quelques brindilles pour la ranimer.

Arrivé à Rome, il va, par bravade, lancer son «coquerico!» le plus retentissant devant l'église de Saint-Pierre. Un suisse sort, l'emporte chez lui et se met en devoir de le plumer et de le faire rôtir. C'est en vain que Coquerico supplie l'eau et le feu de l'épargner: ces deux éléments se souviennent de la réponse qu'il leur a faite un jour. Il n'est bientôt plus qu'un morceau de charbon, que le suisse jette par la fenêtre.

Cependant il respire encore, et prie le vent de l'emporter sur le fumier paternel: le vent furieux le lance sur un clocher, où saint Pierre, qui l'attendait, le cloue de sa propre main en guise de girouette. Il y est encore.

La nuit.

Le soleil majestueux est descendu à l'occident; la rosée de la nuit tombe, et l'air, qui était brûlant, s'est rafraîchi.

Les fleurs replient leurs feuilles colorées; elles se referment et penchent leur tête sur une tige légère.

Les poussins sont rassemblés sous l'aile de la poule, et sont en repos; la poule elle-même se repose.

Les petits oiseaux ont cessé leur ramage; ils dorment sur les branches et chacun d'eux a caché sa tête sous son aile.

Les abeilles ne bourdonnent plus autour de la ruche, ni parmi les fleurs parfumées du chèvrefeuille; elles ont fini leur ouvrage, et reposent renfermées dans leurs cellules de cire.

Les moutons sont couchés sur leur douce toison, et leurs longs bêlements ne retentissent plus sur les collines.

Le marteau du forgeron ne résonne plus sur l'enclume; la scie du charpentier ne crie plus entre ses mains.

Tous les hommes sont étendus dans leurs lits paisibles, et le petit enfant dort sur le sein de sa mère.

L'obscurité est répandue dans les cieux, et l'obscurité couvre la terre.

Le silence de la nature n'est interrompu

que par le cri du hibou, l'aboïement des chiens et le bruit des eaux. C'est la nuit.

L'Innocence et le Repentir.

On dit que le Vertu dans son palais, un jour,
Voulut réunir sa famille.
Dès le matin paraît l'Innocence, sa fille,
Qu'accompagnent de loin le Respect et l'Amour.
De ses simples grâces ornée,
De roses blanches couronnée,
Et tenant un lis à la main,
Elle entre... Quel œil pur! quel front calme et serein!
En la voyant aussi parfaite,
La Vertu tendrement sourit,
Et tout le palais retentit
De chants de triomphe et de fête.
Le soir arrive un inconnu,
Pâle, qui lève au ciel une paupière humide,
Et s'avance d'un pas incertain et timide,
Comme s'il redoutait de n'être pas reçu.
Sur ses traits est empreinte une douleur amère.
« Ah! c'est le Repentir si longtemps attendu, »
Dit avec douceur la Vertu;
« Ne le rebutez pas: je suis aussi sa mère. »

DE JUSSIEU.

Ballade.

Un jour, l'homme voulut faire un présent
à sa compagne.

Il pensa aux fleurs, parce que comme elles
sa compagne avait la beauté et la grâce en
partage,

Et il alla demander à Dieu de lui laisser
cueillir un bouquet dans ses jardins,

Et le Seigneur le lui permit.

Alors il se mit à couper toutes les plantes
qu'il trouva sur son chemin,

Parce que toutes lui semblaient égales en
parfum et en fraîcheur.

Mais, quand il en eut fait un monceau, il
commença de les trier,

Ne les trouvant pas assez belles pour être
offertes à sa compagne;

Et peu à peu il les rejeta toutes,

Et il se mit à en cueillir de nouvelles.

Mais, comme il était devenu difficile,

Il ne voulut prendre que les plus tendres
boutons,

Que les fleurs aux couleurs les plus fraîches,
Aux parfums les plus exquis.

Alors, il mit tant de temps à courir de
l'une à l'autre,

Que la saison des fleurs passa,

Et qu'il ne resta plus dans les parterres du
Seigneur que des fleurs flétries,

Que l'automne avait effeuillées....

Et depuis, l'homme a toujours fait ainsi
pour ses plaisirs;

Il recherche ceux qui lui semblent les plus
chers et les plus rares,

Il néglige les joies pures et faciles,

Et quand il s'aperçoit de son erreur,
Quand il veut revenir sur ses pas,
Il se trouve que sa jeunesse est flétrie,
Et que le temps des plaisirs, comme celui
des roses, est passé.

Le réveil de la nature.

Au matin, la plante qui dormait comme l'oiseau, sort de son sommeil et renaît doucement à la vie.

La fleur s'ouvre aux rayons du soleil, et rend au ciel ces perles de rosée que la nuit y a laissé tomber.

Chaque brin d'herbe se courbe sous le poids de ces perles qui, en montant dans l'air, forment les vapeurs roses du matin.

Le moineau pépie, et s'en va par nos rues, dans nos cours à la recherche de son repas.

Le rouge-gorge, ce charmant chanteur, sautille de ci, de là, sur les branches les plus rapprochées du sol, où il a placé son nid.

Il gagne bientôt la cime des grands arbres, où il fait entendre ses plus jolies chansons.

Et la grive et le linot, le bouvreuil et le merle, tous ont abandonné leurs nids, et tous sautent, volent, et remplissent l'air de leurs concerts les plus doux.

Tous semblent dire à l'homme :

« Allons ! Debout, debout, c'est l'heure du travail !

Le Créateur t'appelle au noble accomplis-

sement de la tache quotidienne. Travailleur,
lève-toi!»

L'ange perdu.

Un petit ange, à face ronde,
Là-haut, d'un vol peu sûr encor,
Loin des rangs de la troupe blonde
Avait pris son premier essor;

Mais, en sa fuite solitaire,
Dépassant les confins du ciel,
Il était tombé sur la terre,
L'imprudent petit Gabriel!

Par ce triste monde où l'on doute,
Où règnent les vices maudits,
Il cherchait vainement la route
Qui reconduit au paradis.

Fatigué, l'aile presque morte,
Il se désespérait déjà,
Quand d'un chaume il ouvrit la porte,
Et, furtivement, s'y logea.

Il y vit une jeune fille
Qui, mains jointes, avec ferveur,
Priaît pour toute sa famille
Devant l'image du Sauveur.

Et ce fut un trait de lumière!
L'ange, heureux comme à l'*Hosanna*,
Suivit la candide prière
Qui droit au ciel le ramena!

DELAMARE.

Le rouge-gorge.

«Toc, toc, toc, faisait un petit rouge-gorge à la vitre d'un bon laboureur; ouvrez-moi, je vous prie, la neige tombe, la bise souffle, et je meurs de faim!»

Le laboureur, touché de pitié, ouvrit la fenêtre. Le gentil oiseau entra, et se mit à ramasser les miettes de pain qui étaient tombées de la table. Bientôt même il devint assez familier avec les enfants de la maison pour venir becqueter le grain dans la main qu'on lui tendait.

Mais lorsque la neige fut fondue, le printemps reparut et les haies se couvrirent de feuilles.

Le laboureur ouvrit la fenêtre, et son petit hôte s'envola dans le bois voisin où il bâtit son nid, au grand contentement de la famille qui prit plaisir à entendre ses joyeuses chansons.

L'hiver revint, et le rouge-gorge revint aussi amenant sa compagne avec lui. Les deux petits oiseaux entrèrent avec confiance dans la chaumière, et ils regardaient tout autour d'eux sans s'effaroucher. Le laboureur et ses enfants se réjouirent beaucoup de les voir et les enfants disaient:

«Ces petits oiseaux voltigent devant nous comme s'ils avaient quelque chose à nous dire.

—S'ils pouvaient parler, répondit le père,

ils vous diraient: Bienveillance fait naître confiance.»

La vie dans la nature.

La pluie, le soleil, la douce chaleur du printemps et, surtout, la bonté de Dieu, ont fait germer le grain.

Un tout petit brin d'herbe en est sorti; il a percé la terre et bravé le froid.

D'autres brins font comme lui, et c'est ainsi qu'un seul grain enfante plusieurs tiges, et chaque tige possède son épi, et chaque épi produit un grand nombre de grains.

Et il en est de même pour le seigle, l'orge, le trèfle, pour toutes les plantes dont se nourrit l'homme ou qu'on distribue aux bestiaux.

Et tout cela a poussé, a grandi. Les blés, les seigles, l'orge sont tout jaunes et semblent dorer la plaine; le trèfle est en fleur; les foin aussi ont grandi dans les prés; ils sont tout pleins de ces parfums qui embaument la nature.

La source.

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin;
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure: «Oh! quelle joie!

Sous la terre il faisait si noir!
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent: Ne m'oubliez pas!
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

A ma coupe l'oiseau s'abreuve;
Qui sait? Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

Je broderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
A l'Océan où tout finit.»

Ainsi la jeune source jase
Formant cent projets d'avenir;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir.

Mais le berceau touche à la tombe;
Le géant futur meurt petit:
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit!

TH. GAUTIER.

Les trois amis.

Un homme avait trois amis; il chérissait les deux premiers, mais il négligeait souvent le

troisième, qui pourtant lui était le plus sincèrement attaché.

Un jour, il fut appelé devant la justice; on l'accusait d'un grand crime, quoiqu'il fût innocent. Qui de vous, dit-il, veut m'accompagner et porter de moi un témoignage favorable? car je suis accusé sévèrement, et le roi est irrité.

Le premier de ses amis s'excusa sur-le-champ, disant qu'il ne pouvait pas l'accompagner à cause de ses nombreuses affaires. Le second le suivit jusqu'à la porte du tribunal; là, il s'arrêta et revint sur ses pas par crainte du juge irrité. Le troisième, sur lequel il avait le moins compté, entra, plaida pour lui et témoigna de son innocence avec tant de chaleur que le juge l'acquitta et le combla de présents.

L'homme a trois amis dans ce monde; comment se comportent-ils à l'heure de la mort, quand Dieu l'appelle devant son tribunal? L'argent, ami de prédilection, l'abandonne aussitôt; ses parents vont avec lui jusqu'à la porte du tombeau, et puis ils retournent dans leurs demeures.

Ses bonnes œuvres sont le troisième ami, celui qu'il avait le plus oublié dans la vie. Elles seules l'accompagnent jusqu'au trône de l'Eternel; elles marchent devant lui, parlent pour lui, elles trouvent grâce et miséricorde.

Le travailleur des champs.

Laboureur, le soleil dore déjà tes sillons de sa lumière matinale: debout!

Voici que l'alouette, quittant son nid caché sous les blés d'or, s'envole en chantant: va, laboureur, et que tes chants joyeux montent droit dans le ciel avec ceux de l'alouette.

Rude est le labeur de la terre; mais fort est le bras de l'homme, et courageux est son cœur.

En plein vent et en plein soleil, les bras nus, la poitrine dilatée par le grand air, le paysan s'est mis à son travail: «A faible champ, fier laboureur!»

Il est penché sur le sol, ce sol nourricier que sa main féconde et d'où sortira, avec l'aide de Dieu, la moisson de demain. Puis, quand il redresse son front courbé par le travail, il aperçoit tout autour de lui le grand ciel bleu qui s'abaisse vers la terre et l'embrasse de toutes parts.

O toi que l'air vif frappe au visage, toi qui as sur ta tête le ciel, et sous tes pieds la terre verdoyante, toi qui ne connais point les noirs ateliers des villes, toi dont l'oreille n'est point accoutumée au bruit étourdissant des machines, et dont le libre regard peut errer au loin sur la campagne: courage, paysan, laisse l'ouvrier des villes façonner le fer ou la pierre inertes; toi, c'est la terre que tu travailles, la

terre vivante et féconde! Vois naître et grandir entre tes mains les gerbes élancées qui donneront le blé, ou les rouges grappes d'où coulera le vin; tire des inépuisables flancs de la terre notre pain de chaque jour.

C'est toi qui répands la vie dans l'humanité, c'est ton labeur qui soutient le labeur universel: travaille, et ne te lasse point de nourrir le genre humain.

Monsieur Printemps.

Monsieur Printemps est un vieil homme
Toujours pimpant, frais et dispos,
Qui porte un bel habit vert-pomme
Et qui n'est jamais en repos.
Il met le nez à la fenêtre,
Lorsque revient le mois d'avril,
Et dit tout haut: «Quel temps fait-il?
Voilà le moment de paraître.»
Monsieur Printemps, monsieur Printemps,
Revenez-nous et pour longtemps!

Voici que la rosée en perles
Brille partout sur les gazons;
Dans les bois où sifflent les merles,
Les feuilles ouvrent leurs prisons;
Les oisillons font des aubades
Et disent bonjour au soleil
En criant: «Voilà le réveil!
Rions, chantons, mes camarades!»
Monsieur Printemps, monsieur Printemps,
Revenez-nous et pour longtemps!

Voici monsieur Printemps qui bouge:
Qu'il est gai, qu'il a l'air ouvert!
Que son gilet de velours rouge
Va bien avec son habit vert!
Ses mains sont pleines de fleurettes
Qu'il accroche à tous les halliers;
Au lieu de clous à ses souliers,
Il a de blanches pâquerettes.
Monsieur Printemps, monsieur Printemps,
Revenez-nous et pour longtemps!

BLANCHEMAIN.

Le vase cassé.

Un empereur du Japon avait rassemblé dans son palais vingt vases de porcelaine, les plus beaux qui fussent alors dans son empire.

Or il arriva qu'un de ses officiers en brisa un par mégarde. Le prince entra dans une violente colère et ordonna que le coupable fût mis à mort.

Le lendemain, au moment où la sentence allait être exécutée, un vieux brahmane, qui marchait péniblement à l'aide d'un bâton, se présenta dans le palais: «Seigneur, dit-il, je possède un secret pour réparer le vase brisé. Faites-moi conduire dans la salle où se trouve votre riche collection.»

Sa demande est exaucée. Mais, à peine est-il en présence des dix-neuf vases qui restaient, que, d'un coup violent de son bâton,

il les renverse tous sur le sol où ils se brisent en mille pièces.

« Misérable, qu'as-tu fait ? s'écrie l'empereur, saisi d'indignation. — J'ai fait mon devoir, répond tranquillement le brahmane. Chacun de ces vases aurait pu coûter la vie à un de vos sujets. Qu'il vous suffise de prendre la mienne. »

Le prince fut frappé de la sagesse de ces paroles et de la fermeté avec laquelle elles avaient été prononcées : « Vieillard, dit-il, tu as raison ; tous les vases dorés sont moins précieux que la vie d'une créature humaine. » Et il fit grâce tout à la fois au maladroit officier et au courageux brahmane.

Les dix petits ouvriers de la mère de famille.

Je suis la mère de famille, l'active ménagère sur laquelle repose le soin des enfants, le soin de la maison. Le travail du logis est si grand, que j'ai peine à y suffire. Ne craignez rien cependant : mes enfants grandiront, mon mari sera heureux, nos affaires seront prospères.

Car j'ai reçu en naissant, comme le raconte la légende bretonne, dix petits serviteurs qui sont toujours à mes ordres.

Ce sont dix nains de grandeur inégale. Les deux premiers sont très courts, mais larges et

robustes: s'ils n'ont pas beaucoup d'adresse, ils ont de la force. Les deux suivants sont plus grands et plus adroits: ils savent traire, filer. Leurs frères, qui ont la plus haute taille, sont surtout habiles à manier l'aiguille, comme l'indique le petit dé d'acier dont ils sont coiffés. En voici deux autres, moins savants, qui ont une bague pour ceinture; ils aident au travail général. Les derniers sont tout petits, et ils ont plus de bonne volonté que de force ou d'adresse.

Tous les dix vont et viennent, se lèvent, se baissent, travaillent ensemble et s'entr'aident: ils habillent et déshabillent mes petits enfants; ils préparent leur nourriture, et la mienne, et celle de toute la maison; ils nettoient, plient, ramassent le linge; ils font tout le service; je n'ai qu'à les commander.

En avant, mes dix petits ouvriers! nous n'avons pas une minute à perdre. Venez au secours de la ménagère diligente, de la mère de famille en qui le mari et les enfants ont mis toute leur confiance.

Ces petits ouvriers merveilleux, ce sont mes dix doigts que ma tête dirige et que mon cœur soutient.

L'enfant dans les prés.

Vois là-bas, sur cette gerbe,
Nu dans l'herbe,
Ce lutin blond et vermeil;

L'enfant, déjà si folâtre
Près de l'âtre,
Qu'il est gai sous le soleil!
Vois briller sa grosse joue;
Comme il joue!
De foin le voilà couvert.
On dirait un pavot rouge,
Quand il bouge,
Un pavot dans le blé vert.
Son jeune chien, fou de joie,
Court, aboie,
Lèche ses mains, son cou blanc;
Dans l'herbe qu'ils éparpillent,
Ils sautillent,
Et roulent flanc contre flanc.
Le marmot est tout en nage;
Son visage
Au grand air s'est empourpré.
Qu'il est heureux sans mélange,
Le bel ange,
Quand on fauche dans le pré!

DE LAPRADE.

L'ours.

Un ours énorme avait établi son repaire dans une épaisse forêt, d'où il répandait la consternation dans tous les villages, à plusieurs lieues à la ronde.

Deux jeunes chasseurs, Etienne et Hubert,

en ouïrent parler et se dirent: «Voilà un ours dont le compte est réglé.»

Ils allèrent donc s'établir dans l'auberge la plus proche de la forêt, et poussèrent plusieurs reconnaissances dans les environs sans jamais rencontrer l'animal.

Leur entretien était très coûteux, mais ils répondirent à l'aubergiste qui leur en faisait l'observation: «La peau de l'ours nous dédommagera amplement de nos frais et au delà.»

Un jour qu'ils parcouraient bravement la forêt, le fusil sur l'épaule, l'ours vint à eux en grondant d'une manière effroyable. Nos chasseurs l'ajustent; mais le fusil d'Etienne rate, et, dans sa précipitation, Hubert manque son coup et se hâte de grimper sur le premier arbre qu'il trouve à sa portée.

Etienne, en présence d'un si rude adversaire, sentit son assurance l'abandonner; il se coucha la face contre terre et contrefit le mort. L'ours s'approcha de lui, le flaira, le retourna en tous sens et finit par s'en aller, car les ours ne touchent point à un cadavre.

Quand le terrible animal se fut éloigné, Hubert descendit de l'arbre et demanda, en plaisantant, à son camarade:

«Que t'a dit l'ours lorsqu'il te parlait à l'oreille?

—Il m'a dit, répondit Etienne, qu'il ne fallait jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.»

Le père et la mère.

Votre père vous enseigne surtout le courage, votre mère vous enseigne surtout la tendresse.

Mais votre père, dans sa force d'âme, a aussi sa tendresse et sa douceur; car, s'il travaille, c'est pour vous. Aussi, quand il vous serre entre ses bras en vous appelant ses enfants, ses chers enfants, ne sentez-vous pas son cœur attendri qui bat dans sa poitrine?

Et votre mère, dans sa douceur, a aussi la force de l'âme. Faut-il endurer pour vous les privations et les veilles, faut-il travailler et souffrir, votre mère est toujours prête: calme et douce, elle se dévoue sans se plaindre, et, s'il fallait donner sa vie pour vous, elle la donnerait. Aussi, quand vous vous appuyez sur son cœur, vous vous sentez en sûreté, protégés comme par une force invisible.

—O mon père, ô ma mère, soyez tous les deux pour moi l'image de la divine bonté. Je veux vous aimer, je veux vous imiter, je veux être doux et fort comme vous: vous revivrez tous les deux dans votre enfant.

L'aigle et le soleil.

L'aigle de la montagne un jour dit au soleil:

«Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?

A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,

De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
La mousse imperceptible est indigne de toi!
—Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi!»
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue;
Et quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
«Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
Si, pour moi, la montagne est plus haute que l'herbe!
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants:
La goutte d'eau me peint comme les océans.
De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie,
Comme le cèdre altier, l'herbe me glorifie;
J'y chauffe la fourmi; des nuits j'y bois les pleurs;
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs!»
—Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
D'un œil pour tous égal voit toute la nature!

LAMARTINE.

L'intrépide plongeur.

Un roi donnait à sa cour des fêtes brillantes qu'il voulut terminer au bord de la mer. Le trône royal fut dressé sur un rocher qui dominait un gouffre, célèbre par les victimes qu'il avait englouties, et où la vague toujours furieuse ne cessait de gronder sourdement. Le roi vint y prendre place au milieu des grands du royaume. Puis, se levant tout à coup, il prend une coupe d'or et la jette dans l'abîme en disant: «Honneur au vaillant chevalier qui la rapportera à son prince!»

Un frissonnement traverse l'assemblée, suivi d'un profond silence. On se regarde; mais personne n'ose se présenter, quand un jeune page, fléchissant le genou devant le roi: «Beau sire, dit-il, j'irai et, avec le secours de mon patron, je rapporterai la coupe.»

La foule applaudit, et l'adolescent se précipite dans les flots. Tous les yeux le suivent dans son entreprise téméraire, et plus d'une dame aux beaux atours sent son cœur palpiter en faisant des vœux pour son retour. Enfin, au bout de quelque temps long comme un siècle, l'intrépide plongeur apparaît tenant dans ses mains la coupe, et il va la déposer aux pieds du roi au milieu des acclamations enthousiastes de l'assemblée.

Le monarque l'embrasse et le proclame le plus vaillant de tous. Puis, montrant sa fille qui était à son côté, une belle enfant, blonde comme les épis de juin: «Ma fille est à toi, dit-il au généreux page, si tu retournes chercher la coupe.» Et il lance de nouveau celle-ci dans la mer qui retentit avec un bruit lugubre.

Le jeune héros n'hésite pas, et, après avoir dirigé à la vierge émue un de ces regards où passe l'âme tout entière dans un rayonnement d'amour, il plonge de nouveau pour tenter l'épreuve. Mais, hélas! ses forces avaient trahi son courage, et l'abîme ne rendit pas sa proie. Le roi et les grands attendirent en vain, et la voix seule de la vague plaintive vint mur-

murer à la fille du roi l'adieu du page mort pour la conquérir.

Les amis.

Les amis, ce sont des frères que Dieu nous envoie; c'est une nouvelle famille qui remplace celle que nous avons perdue. Mais les vrais amis sont bien rares!

Le sage Socrate se faisait bâtir une maison. Les habitants de la ville, les curieux allaient chaque jour visiter cette nouvelle demeure du philosophe.

«Elle est trop haute, disaient les uns.—Elle est trop basse, disaient les autres.—Elle est trop large, ajoutaient d'autres encore.—Elle est trop petite,» répétaient enfin les derniers. Tous avaient des avis différents; mais tous cependant étaient d'accord sur un point: ils trouvaient que la maison était trop petite pour un si grand homme.

Et le sage Socrate souriait et disait: «Elle est bien petite, c'est vrai; mais je prie Dieu de m'accorder assez d'amis pour la remplir.»

Pour trouver de bons amis, il faut être soi-même un ami dévoué et fidèle.

La jument de l'Arabe.

Tourmenté d'une faim pressante,
Un pauvre Arabe vint un jour
Vendre sa jument bondissante,

Sa belle jument, son amour.
Certes, grande était sa détresse,
Pour qu'il vînt du désert mouvant
Vendre celle dont la vitesse
Devançait les ailes du vent.
Quand dans la plaine vaste et brune,
Blanche elle paraissait aux yeux,
Elle ressemblait à la lune
Dans les solitudes des cieux;
Et l'Arabe, qui, comme une ombre,
Sur son dos allait voyageant,
Ressemblait à la tache sombre
Qui ternit son disque d'argent.
Combien de fois parmi les sables
Sa jument souffrit avec lui
Dans les déserts infranchissables!
Pourtant il la vend aujourd'hui!
Il le faut bien: dans sa misère
Il n'a plus de quoi la nourrir;
Elle si vive et si légère,
Il ne peut la laisser mourir!
Déjà d'une main dédaigneuse
L'Européen a compté l'or,
Et bientôt la belle coureuse
Va partir pour un autre bord.
L'Arabe sous un air farouche
Jusqu'alors cacha ses douleurs;
Mais enfin ces mots de sa bouche
Sortent accompagnés de pleurs:
«Toi, ma gazelle, ma mignonne,
Toi, plus douce que l'eau du ciel,
Faut-il donc que je t'abandonne

Aux mains de cet homme cruel?
Non, reste dans ton Arabie:
Les Européens sont méchants;
Dans nos déserts passe ta vie;
Sois libre encore dans nos champs.
Bientôt tu périras peut-être,
Victime de ma pauvreté;
Mais tu verras aussi ton maître
Mourir de faim à ton côté.»
Il dit, lui caressa la hanche,
Et, repoussant le prix offert,
L'Arabe sur sa jument blanche
Reprit le chemin du désert.

CH. DELACOUR.

TROISIÈME PARTIE

FRAGMENTS LITTÉRAIRES

Un nid de bouvreuils.

Je me rappelle avoir trouvé une fois un nid de bouvreuils dans un rosier; il ressemblait à une coque de nacre contenant quatre perles bleues; une rose pendait au-dessus, tout humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang, avec l'ombrage d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna dans ce petit tableau une idée des grâces dont il a paré la nature.

CHATEAUBRIAND.

L'infini.

J'ai roulé des milliers de fois la pensée de l'infini dans mes yeux et dans mon esprit, en

regardant du haut d'un promontoire ou du pont d'un vaisseau le soleil se coucher sur la mer, et plus encore en voyant l'*armée des étoiles* commencer, sous un beau firmament, sa revue et ses évolutions devant Dieu. Quand on pense que le télescope d'Herschell a compté déjà plus de cinq millions d'étoiles, que chacune de ces étoiles est un monde plus grand et plus important que ce globe de la terre; que ces cinq millions de mondes ne sont que les bords de cette création; que, si nous parvenions sur le plus éloigné, nous apercevriions de là d'autres abîmes d'espace infini comblés d'autres mondes incalculables, et que ce voyage durerait des myriades de siècles, sans que nous pussions atteindre jamais les limites entre le néant et Dieu, on ne compte plus, on ne chante plus; on reste frappé de vertige et de silence, on adore, et l'on se tait.

LAMARTINE.

Minuit.

J'entends sonner la douzième heure,
Et dans ma paisible demeure
Le doux sommeil entre sans bruit:
Il est minuit.....

Avant de clore la paupière
La tendresse attire une mère
Vers l'enfant que berce la nuit;
Il est minuit.

Du troubadour la voix sonore
Eveille un luth plus doux encore;
Phœbé se voile et le conduit;
Il est minuit.

M^{ME} VIEN.

Voyage d'une fée.

Je rencontrai l'autre jour une bonne fée, qui courait comme une folle, malgré son grand âge.

«Êtes-vous donc si pressée de nous quitter, madame la fée?

—Ah! ne m'en parlez pas, répondit-elle. Il y a quelques centaines d'années que je n'avais vu votre petit monde, et je n'y comprends plus rien. J'offre la beauté aux jeunes filles, le courage aux jeunes gens, la sagesse aux vieux, la santé aux malades, enfin tout ce qu'une honnête fée peut offrir de bon aux humains, et tous me refusent. «Avez-vous de l'or et de l'argent?disent-ils: nous ne souhaitons pas autre chose.» Or je me sauve: car j'ai peur que les roses des buissons ne me demandent des parures de diamants et que les papillons n'aient la prétention de rouler carrosse dans la prairie.

—Non, non, ma bonne dame, s'écrient en riant les petites roses, qui avaient entendu grogner la fée; nous avons des gouttes de rosée sur nos feuilles.

—Et nous, disent en folâtrant les papillons,

nous avons de l'or et de l'argent sur nos ailes.

—Voilà, dit la fée en s'en allant, les seules gens raisonnables que je laisse sur la terre.

G. SAND.

Les primevères.

J'ai visité nos primevères; chacune portait son petit fardeau de neige et pliait la tête sous le poids. Ces jolies fleurs, si richement colorées, faisaient un effet charmant sous leurs chaperons blancs. J'en ai vu des touffes entières recouvertes d'un seul bloc de neige; toutes ces fleurs riantes, ainsi voilées et se penchant les unes sur les autres, semblaient un groupe de jeunes filles surprises par une ondée et se mettant à l'abri sous un tablier blanc.

MAURICE DE GUÉRIN.

La Vie.

Il est deux routes dans la vie:
L'une solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie,
Sans se plaindre et sans soupirer;
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.

L'autre, comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue,

Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion¹.
L'une est bornée, et l'autre immense;
L'une meurt où l'autre commence;
La première est la Patience,
La seconde est l'Ambition.

ALFRED DE MUSSET.

Le soleil.

Lorsque des collines de l'orient le dieu du jour lance ses premiers feux, la nature attendrie le salue. Les oiseaux gazouillent agréablement dans les bocages. Ils contemplent à travers les rameaux des arbres le riche spectacle qu'offre l'horizon. Les fleurs sortent de leur sommeil, entr'ouvrent leur calice à la clarté vivifiante de l'astre naissant. Le berger matinal, du haut des montagnes teintes de pourpre, fixe ses regards sur le globe radieux qui vient ranimer la création. L'œil peut alors, sans crainte, jouir de son tendre éclat; sa lumière est encore tremblante et bleuâtre. Mais lorsque, avancé dans sa course, il a laissé loin de lui les nuages légers qui le couvraient à son lever, et qu'il déploie dans les cieux la majesté de son orbe éblouissant, quel mortel oserait lancer sur lui un regard téméraire?

JAUFFRET.

1. D'après la Fable, Ixion, roi des Lapithes, fut précipité dans le Tartare par Jupiter et attaché sur une roue qui tournait sans cesse.

Les hirondelles.

Lorsque le temps est venu pour elles d'aller chercher en d'autres climats la pâture que le Père céleste leur y a préparée, les hirondelles s'assemblent; puis, sans se séparer jamais, elles voguent, nautonniers aériens, vers les rivages où elles se reposeront dans la paix et dans l'abondance. Seule, que deviendrait chacune d'elles? pas une n'échapperait aux périls de la route; réunies, elles résistent aux vents; l'aile débile ou fatiguée s'appuie sur une aile moins frêle. Pauvres douces petites créatures que le dernier printemps vit éclore, les plus jeunes, abritées par leurs aînées, atteignent sous leur garde le terme du voyage, et, sur la terre lointaine où la Providence les a conduites par-dessus les mers, rêvent le nid natal et ses premières joies, ces joies mystérieuses, ineffables, que Dieu a mises pour tous les êtres à l'entrée de la vie.

LAMENNAIS.

Le village.

Le village s'étend au fond de la vallée;
Il est posé gaiement le long d'un frais ruisseau.
De pigeons on dirait une blanche volée,
Qui dorment au soleil ou se mirent dans l'eau.

Tandis que des vieillards la paisible assemblée
Devise gravement des choses du hameau,



Les femmes au lavoir battent l'onde troublée,
Le pâtre dans les champs souffle en son chalumeau.

Tout est simple et tranquille. Aucun toit ne s'élève
Plus haut que ses voisins; le jour naît et s'achève
Aimable, pur et doux comme un rayon de miel.

Bénissant le hameau que sa flèche domine,
Seul, le clocher s'élève au haut de la colline,
Et semble un doigt levé pour indiquer le ciel.

A. DE SÉGUR.

La mort de l'orpheline.

Dis-moi, te souvient-il de cette enfant qui avait dans ses cheveux blonds du myrte frais, qui avait comme une rose virginale sur la bouche, qui avait des yeux limpides comme la couleur du ciel? Sur le soir, elle se promenait seule; elle avait près d'elle un agneau qui l'accompagnait. Nous la trouvions assise sur le rivage, chantant tristement les beautés du printemps. Ah! elle suivait son chant, regardant les flots avec tant de tristesse qu'on eût dit qu'elle regardait un tombeau. La pauvrete! je l'ai rencontrée à l'aube sur le sentier; mais quatre hommes la portaient sur leurs épaules. Sur tout son corps étaient répandus des œillets, des narcisses, des roses; ses yeux étaient éteints, qui naguère brillaient comme des étoiles, et des rubans rouges lui liaient les mains. Ah! elle descendait

la colline, portée par quatre hommes, et personne ne l'accompagnait que son agneau; il portait toutes flétries les guirlandes de fleurs que chaque jour elle cueillait et tressait elle-même.

L'agneau seul la suivait, bêlant et appelant la jeune fille. Sa clochette au cou, il marchait à travers les pierres, et la faisait sonner tout près de la dernière couche de sa maîtresse.

C'était la jolie enfant qui avait du myrte frais dans sa chevelure blonde!

SOLOMOS.

(Traduit du grec moderne.)

Ce que c'est qu'une mère.

Savez-vous ce que c'est d'avoir une mère? En avez-vous une, vous? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant? pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme...—Non, on ne sait pas encore que c'est une femme,—un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à lire, qui vous apprend à aimer! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans

son cœur! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours! à qui vous dites: «Ma mère!» et qui vous dit: «Mon enfant!» d'une manière si douce, que ces deux mots-là réjouissent Dieu!

VICTOR HUGO.

La pervenche.

Pâle fleur, timide pervenche,
Je sais la place où tu fleuris,
Le gazon où ton front se penche
Pour humecter tes yeux flétris.

O'est dans un sentier qui se cache
Sous ses deux bords de noisetiers,
Où pleut sur l'ombre qu'elle tache
La neige des blancs églantiers.

L'ombre t'y voile, l'herbe égoutte
Les perles de nos nuits d'été;
Le rayon les boit goutte à goutte
Sur ton calice velouté.

Une source tout près palpite,
Où s'abreuve le merle noir;
Il y chante, et moi, j'y médite
Souvent de l'aube jusqu'au soir.

LAMARTINE.

L'Espérance.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir. Quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse. Rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire. Plus elle s'avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés. La Foi et la Charité lui disent: «Ma sœur,» et elle se nomme l'Espérance.

CHATEAUBRIAND.

Le ruisseau.

Le ruisseau qui traverse mon jardin sort des flancs d'une colline couverte d'ajoncs; c'était un heureux ruisseau; il traversait des prairies où toutes sortes de charmantes fleurs sauvages se baignaient ou se miraient dans ses ondes; puis il entra dans mon jardin. Là, je l'attendais; je lui avais préparé des rives vertes; j'avais planté sur ses bords et dans ses eaux toutes les plantes qui fleurissent

dans le monde entier, au sein et sur la rive des eaux pures; il traversait mon jardin en chantant sa mélancolique chanson; puis, tout parfumé de mes fleurs, il sortait de mon jardin, traversait encore une prairie, et allait se précipiter dans la mer à travers les flancs abrupts de la falaise qu'il couvre d'écume. C'était un heureux ruisseau; il n'avait absolument rien à faire que ce que je vous ai dit: couler, rouler, être limpide, murmurer entre des fleurs et des parfums.

ALPHONSE KARR.

L'oiseau mort.

Dans la forêt, de fleurs semée,
Un oiseau faisait, au soleil,
En gazouillant sous la ramée,
Luire son plumage vermeil.

A sa chanson plaintive et douce
L'écho du vallon s'éveillait.
Il couvait, sur son nid de mousse,
Un œuf qui déjà palpait.

Un vieux chasseur, d'un pas alerte;
Passait sur le bord du chemin;
Il glissa sous la feuille verte,
Une carabine à la main.

Et bientôt, sur la branche humide
Qu'il baigne et qu'il rougit de sang,
Renversé par un plomb rapide,
L'oiseau se débat, frémissant.

Tournant ses paupières mi-closes
Vers le nid qu'il a tant aimé,
Au milieu d'un buisson de roses,
Il tombe, hélas! inanimé.

Car la mort, qu'en vain l'on repousse,
Choisit souvent pour le tombeau
Les oiseaux sur leur nid de mousse
Et les enfants dans leur berceau.

BESSE.

Le maréchal Lefebvre.

Le maréchal Lefebvre, un des plus braves officiers de Napoléon, avait un camarade de régiment qui vint le voir un jour et qui admirait, non sans un sentiment d'envie, son bel hôtel, ses belles voitures, sa nombreuse livrée, ses magnifiques appartements, tout le train enfin d'un grand dignitaire de l'empire: «Parbleu, lui dit-il, il faut avouer que tu es bien heureux, et que le ciel t'a bien traité!—Veux-tu, lui répondit le maréchal, avoir tout cela?—Oui, certainement.—La chose est très simple: tu vas descendre dans la cour de mon hôtel; je mettrai à chaque fenêtre deux soldats qui tireront sur toi. Si tu échappes aux balles, je te donnerai tout ce que tu m'envies; c'est comme cela que je l'ai gagné.»

SAINT-MARC-GIRARDIN.

Le château féodal.

Le château féodal, situé d'ordinaire sur le sommet de rochers presque inaccessibles, ressemble à l'aire de l'aigle; son aspect sombre, ses tours massives percées d'ouvertures étroites, ses créneaux pareils à d'énormes dents éveillent le sentiment d'un pouvoir redoutable, d'une domination farouche, et mêlée toutefois de je ne sais quelle fierté rude et noble. En le voyant, on a sous les yeux le spectacle d'une société divisée en elle-même, où les armes remplacent le droit et la loi. Symbole de la puissance solitaire et indépendante, de la force et de la grandeur personnelle, il représente merveilleusement ces temps d'anarchie où les liens de l'humanité n'existant plus dans l'ordre politique, l'homme individuel, sans souci d'autrui, se faisait lui-même toute sa destinée.

LAMENNAIS.

Noël.

Le ciel est noir, la terre est blanche;
Cloches, carillonnez gaîment.
Jésus est né; la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid;

Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche
Ce cher petit enfant Jésus,
Et, pour l'échauffer dans sa crèche,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges;
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers: «Noël! Noël!»

TH. GAUTIER.

Le champ de notre âme.

Mon âme, élève-toi, chante le Seigneur au plus haut des cieux!

Il donne aux vents l'aile légère qui porte la sève dans toute sa création. C'est lui qui désarme l'hiver et commande au printemps de ranimer la nature et de rouvrir les sources de la vie. Il abaisse ses regards, et la nature tressaille; il sourit, et la terre se revêt de sa parure verte; il ouvre sa main, et tout ce qui respire est rassasié.

Il dit au bon travailleur: «Retourne la terre que je t'ai donnée, jette le grain dans le sillon. C'est bien; alors je viendrai, je ferai germer le grain et mûrir la plante; et, quand il sera temps, je t'appellerai et je te dirai: Recueille.»

Seigneur, regardez aussi le champ de notre âme; faites plus pour elle que pour le champ de blé. Soyez vous-même celui qui laboure et qui sème. Que je sente en moi votre main bénie, que mon cœur s'élance au-devant du soc, qu'avec joie il reçoive le grain de la grâce céleste, qu'il ne résiste pas à vos soins, et que plus tard, ô Père, il chante son hymne quand vous viendrez le moissonner!

A. MAZURE.

La belle coureuse.

La haute partie du Limousin, ancienne province française, tire son nom de la Corrèze, rivière bien nommée: *Corrèze*, coureuse. Elle court, elle prend son élan, bondit et se remet à courir. On pourrait aussi l'appeler la chanteuse; elle ne court pas sans chanter. Quel chant vivant, aimable, parfois éclatant! Lorsqu'elle s'élance pour franchir un obstacle, ou lorsqu'un rocher du bord veut l'arrêter, sa robe verte s'entr'ouvre, il en jaillit des perles: la coureuse les laisse, et elle court. Elle s'enfonce sous les berceaux de châtaigniers, elle tourne au flanc des hautes collines, elle caresse les grandes herbes, chantant, dansant; et les grands bestiaux la regardent courir. Oh! la belle coureuse! On voit sur la route l'eau s'échapper des rochers en filets d'argent, et courir et se précipiter et la re-

joindre. Et elle va toujours, preste et contente; et nous ne pouvons nous retenir de lui jeter des genêts fleuris, des bruyères, des mauves, pour qu'elle les emporte. A quelle tête vas-tu si joyeuse? Prends du moins ces parures!

LOUIS VEUILLOT.

Midi.

L'air pèse et brûle; il n'est dans l'herbe et les épis
Bruit d'ailes ni murmures;
Même les froids lézards se cachent assoupis
Au fond des gerbes mûres.

La feuille au loin se tait dans l'immobilité,
Pas un oiseau ne vole;
La terre a vu tarir dans les bras de l'Été
Sa sève et sa parole.

De la plaine embrasée où sont les habitants?
La vie est-elle encore?...
Oui, la nature veille, et joyeux je t'entends,
O cigale sonore!

Ton cri sort des sillons brûlants et crevassés
De l'orme aux branches sèches,
Parmi les chauds rayons qu'un ciel rouge a lancés
Aigus comme des flèches.

V. DE LAPRADE.

Bel exemple de patriotisme.

A la bataille de Jemmapes¹, au moment où une colonne, abordant une des redoutes, défilait devant le général Dampierre, comme soulevée par un enthousiasme qui rendait le sol élastique sous les pieds des soldats, celui-ci aperçut au milieu des volontaires un vieillard à cheveux blancs qui versait des pleurs en se frappant le sein. « Qu'as-tu, mon ami? lui dit Dampierre; est-ce le moment de s'attrister pour un soldat que celui qui le mène à la victoire ou à la mort?—O mon fils! ô mon fils! se répondit à lui-même le vieux combattant, faut-il que la pensée de la honte empoisonne pour moi un si glorieux moment!... »

Et il raconta au général que son fils, enrôlé dans le premier bataillon de Paris, avait déserté son drapeau, et que lui-même il était parti à l'instant pour le remplacer et pour donner sa vie, en échange du bras que la lâcheté de son fils avait enlevé à la nation.

Ce trait de Romain fut consigné dans les proclamations de Dumouriez à son armée. Les jeunes soldats voulaient voir ce vétéran qui rachetait de son sang la faute de son fils, et pensaient à leurs pères en le voyant.

LAMARTINE.

1. Village de Belgique où le général français Dumouriez battit les Autrichiens en 1792.

Un brouillard.

Une pluie fine et froide, qui était tombée sans interruption pendant toute la nuit, venait enfin de cesser au moment où le jour naissant s'annonçait dans le ciel par une lumière blafarde, du côté de l'orient. Elle perçait avec peine un brouillard lourd et rasant la terre, que le vent déplaçait çà et là en y faisant comme de larges trouées; mais ces flocons grisâtres se réunissaient bientôt, comme les vagues séparées par un navire retombent, et remplissent le sillage qu'il vient de tracer. Couverte de cette vapeur épaisse que perçaient les cimes de quelques arbres, la campagne ressemblait à une vaste inondation.

MÉRIMÉE.

Le vase brisé.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine:
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;

Personne encore ne s'en doute;
N'y touchez pas: il est brisé.

Souvent ainsi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde;
Il est brisé: n'y touchez pas.

SULLY-PRUDHOMME.

Le maréchal Ney à Waterloo¹.

Ney², éperdu, s'offrait à tous les coups. Il eut là son cinquième cheval tué sous lui. En sueur, la flamme aux yeux, l'écume aux lèvres, l'uniforme déboutonné, une de ses épaulettes à demi coupée par le coup de sabre d'un horse-guard³, sa plaque de grand-aigle⁴ bosselée par une balle, sanglant, fangeux, magnifique, une épée cassée à la main, il di-

1. Ville de Belgique, célèbre par la défaite de Napoléon, 18 juin 1815.

2. Général de la République et de l'Empire, fusillé à Paris le 7 décembre 1815 par ordre du gouvernement de la Restauration.—On l'appelait dans l'armée le Brave des braves, et il fut incontestablement un des meilleurs officiers de Napoléon.

3. Horse-guards ou cavaliers-gardes, régiment de la garde royale d'Angleterre.

4. Plaque de grand-aigle de la Légion d'honneur. On dit aujourd'hui grand-croix.

sait: «Venez voir comment meurt un maréchal de France sur le champ de bataille!» Mais en vain; il ne mourut pas. Il était hagard et indigné. Il jetait au général Drouet d'Erlon cette question: «Est-ce que tu ne te fais pas tuer, toi?» Il criait au milieu de toute cette artillerie écrasant une poignée d'hommes: «Il n'y a donc rien pour moi! Oh! je voudrais que tous ces boulets anglais m'entrassent dans le ventre!» — Tu étais réservé à des balles françaises, infortuné!

VICTOR HUGO.

La lyre de la création.

L'univers est une lyre qui chante la gloire de l'Eternel. Chaque grain de poussière d'or qui se balance dans le rayon solaire chante la gloire et la beauté de l'Eternel; chaque goutte de rosée qui brille sur chaque brin d'herbe chante la gloire et la beauté de l'Eternel; chaque flot du rivage, chaque roche, chaque brin de mousse, chaque insecte chante la gloire et la beauté de l'Eternel!

Et le soleil de la terre, et la lune pâle, et les vastes planètes, et tous les soleils de l'infini, avec les mondes innombrables qu'ils éclairent, entendent la voix du grain de sable qui roule sur la pente de la montagne, la voix que l'insecte produit en dépliant son aile diaprée, la voix de la fleur qui sèche et éclate

en laissant tomber sa graine, la voix de la mousse qui fleurit, la voix de la feuille qui se dilate en buvant la goutte de rosée, et l'Eternel entend toutes les voix de la lyre universelle. Il entend notre voix aussi bien que celle des constellations; car rien n'est petit pour Celui devant lequel rien n'est grand, et rien n'est inépuisable pour Celui qui a tout créé.

G. SAND.

L'orage.

L'éclat du jour pâlit: une lourde vapeur
S'élève à l'horizon, et s'étend menaçante;
Tous les bruits ont cessé; la plaine est dans l'attente:
Sur sa face immobile on sent planer la peur.

Tout à coup l'air frémit. Une longue rumeur
Sort des bois frissonnants: elle monte, elle augmente;
Le firmament s'abaisse, il s'ouvre, et la tourmente
Sur le monde éperdu s'abat avec fureur.

Les vents portent la mort dans les champs qu'ils
(moissonnent;
Les épis arrachés dans les airs tourbillonnent;
La foudre éclate, tombe, et le ciel est en feu.

Le Seigneur irrité fait parler son tonnerre;
L'homme, au bruit de sa voix, s'épouvante, et la
Écoute avec stupeur et se tait devant Dieu. (terre

A. DE SÉGUR.

La mort et le chrétien.

Un jour, un homme vertueux rencontra la Mort. Je te salue, messagère de l'immortalité, je te salue! Ainsi l'aborda l'homme vertueux.

—Comment, dit-elle, fils du péché, tu ne trembles pas devant moi?

—Non, celui qui n'a pas à trembler devant lui-même, n'a pas à trembler devant toi.

—Ne frémis-tu pas à l'aspect des Maladies dont le gémissant cortège me précède, et de la sueur froide qui dégoutte de mes ailes?

Non, repartit l'homme vertueux.

—Et pourquoi ne frémis-tu pas?

—Parce que les maladies et la sueur m'annoncent ta présence.

—Et qui es-tu donc, mortel, pour ne pas me craindre?

—Je suis chrétien, répondit celui-ci en souriant.

Soudain la Mort le toucha de son souffle, et la Mort et le mortel avaient disparu. Il s'était ouvert sous leurs pieds une tombe, au fond de laquelle on apercevait quelque chose... Je pleurais... Mais tout à coup des voix divines attirèrent mes regards vers les nuages; dans ces nuages, je vis le chrétien: il souriait encore comme il avait souri à la Mort, et ses mains étaient jointes. Des esprits resplendissants l'accueillaient avec des cris d'allégresse, et il était resplendissant comme

eux... Je pleurais... En ce moment, mes regards s'abaissèrent vers la tombe, et je reconnus ce qui était au fond: ce n'était que la dépouille usée du chrétien.

LAVATER.

Bivouac nocturne d'Arabes.

Pendant la nuit que nous venions de passer sur la grève de la mer Morte, nos Bethléemites étaient assis autour de leur bûcher, leurs fusils couchés à terre à leurs côtés; les chevaux, attachés à des piquets, formaient un second cercle au dehors. Après avoir bu le café et parlé beaucoup ensemble, ces Arabes tombèrent dans le silence, à l'exception du Scheik. Je voyais à la lueur du feu ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement en continuant son récit. Ses compagnons l'écoutaient dans une attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt répétant avec emphase les gestes du conteur; quelques têtes de chevaux qui s'avançaient au-dessus de la troupe et qui se dessinaient dans l'ombre, achevaient de donner à ce tableau le caractère le plus pittoresque, surtout lorsqu'on y joignait un coin du paysage de la mer Morte et des montagnes de Judée.

CHATEAUBRIAND.

La Bible.

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants.
Ma mère nous disait: «Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs, et qu'on monte aux
(échelles...)»

Nous montions pour jouer au grenier du couvent ¹;
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes, ravis, dans un coin nous asseoir;
Des estampes partout! quel bonheur! quel délire!

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et, dès le premier mot, il nous parut si doux,
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi, tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain,
Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant, et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leurs mains la douceur de ses plumes.

VICTOR HUGO.

1. Un ancien couvent où Victor Hugo et ses frères passèrent leur enfance.

Chant de l'exilé.

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais: Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens! L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont ni les fleurs ni les arbres de mon pays: ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance; il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé: Pourquoi pleurez-vous? Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants,

comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre, comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

LAMENNAIS.

La danse des moucheron.

Je me suis arrêté quelquefois avec plaisir à voir des moucheron, après la pluie, danser en rond des espèces de ballets. Ils se divisent en quadrilles, qui s'élèvent, s'abaissent, circulent et s'entrelacent sans se confondre. Il semble que ces enfants de l'air soient nés pour danser; ils font aussi entendre au milieu de leurs bals des espèces de chants. Leurs gosiers ne sont pas résonnants comme ceux des oiseaux; mais leurs ailes, ainsi que des archets,

frappent l'air et en tirent des murmures agréables. Mais souvent une sombre hirondelle traverse tout à coup leur troupe légère et avale à la fois des groupes entiers de danseurs. Cependant leur fête n'en est pas interrompue. Tous continuent à danser et à chanter. Leur vie, après tout, est une image de la nôtre. Les hommes se bercent de vaines illusions, tandis que la mort, comme un oiseau de proie, passe au milieu d'eux, les engloutit tour à tour sans interrompre la foule qui cherche le plaisir.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Paysage.

Tout là-bas, là-bas, près d'un fouillis d'aulnes,
Est un ruisseau clair, au rire argentin,
Où les merles vont lustrer leurs becs jaunes,
Lorsque à l'horizon rougit le matin.

Les grillons bavards courent dans les mousses,
Mille insectes d'or aux reflets changeants
Répandent dans l'air leurs musiques douces;
La cigale sonne au milieu des champs.

Au loin, le soleil fait flamber la paille
Des grands seigles mûrs, par le vent troublés;
La grive est aux ceps; on entend la caille
Qui chante son chant dans le fond des blés.

Et ce grand concert des voix de la terre
Se trouve parfois percé tout à coup

Par le cri rêveur, et plein de mystère,
Du coucou qui pleure on ne sait pas où.

Nous allons là-bas, là-bas, sous les aulnes,
Près du ruisseau clair, au rire argenté,
Où les merles vont lustrer leurs becs jaunes,
Lorsque à l'horizon rougit le matin.

A. ROLLAND.

L'esclave antique.

Quand il y avait eu au Colysée de Rome grande fête, grand carnage, quand le sable avait bu le sang, que les lions se couchaient repus, soûls de chair humaine, alors pour divertir le peuple, lui faire un peu oublier, on lui donnait une farce. On mettait un œuf dans la main d'un misérable esclave condamné aux bêtes, et on le jetait dans l'arène. S'il arrivait jusqu'au bout, si par bonheur il parvenait à porter son œuf jusque sur l'autel, il était sauvé... La distance n'était pas longue, mais qu'elle lui semblait longue!... Ces bêtes, rassasiées, dormantes ou voulant bientôt dormir, ne laissaient pas de soulever, au petit bruit du léger pas, leurs paupières appesanties; elles bâillaient effroyablement, et semblaient se demander s'il fallait quitter leur repos pour cette ridicule proie... Lui, moitié mort de frayeur, se faisant petit, courbé, tout affaissé sur lui-même, comme pour rentrer dans la terre, il eût dit (s'il eût pu dire):

«Hélas! hélas! je suis si maigre! lions, seigneurs lions, de grâce, laissez passer ce squelette; le repas n'est pas digne de vous...» Jamais bouffon, jamais mime n'eut tel effet sur le peuple; les contorsions bizarres, les convulsions de la peur jetaient tous les assistants dans les convulsions du rire; on se tordait sur les bancs; c'était une tempête effroyable de gaieté, un rugissement de joie.

MICHELET.

Les petits oiseaux.

Ma prédilection pour les petits oiseaux n'est pas chez moi une faiblesse, non plus qu'une fantaisie ou un caprice. Je les aime parce qu'ils sont aimables, et je les protège parce qu'ils sont utiles.

Mais ils m'attachent à bien d'autres titres. Leurs ailes, rapides au butin contre les insectes nos ennemis, me rappellent les anges du ciel, ces aimables sentinelles, qui volent à notre défense au milieu des périls de la vie.

Leur pose calme et naïve, ou leurs allures de va-et-vient de branche en branche, me semblent une attachante image de la simplicité et de l'innocence des petits enfants que le divin Maître m'a appris à caresser.

Leurs chants, enfin, m'arrachent aux rêveries trop sérieuses et font arriver à mon oreille une musique incomparable.

Evidemment, Dieu les a faits pour nous, et nous refuserions de leur payer un tribut de reconnaissance et d'amour!

L'apôtre de la charité, saint Jean, qui avait reposé sur le cœur du bon Maître, se délassait en jouant avec eux; saint François d'Assise, si austère dans sa vie, aimait les petits oiseaux; il les appelait de sa voix la plus douce, et, quand ils étaient réunis, formant autour de lui un auditoire merveilleusement attentif, il les engageait à chanter les louanges de Dieu, puis les congédiait par de suaves paroles, dont les amis les plus intimes se montraient presque jaloux.

CARDINAL DONNET.

Le premier regret.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente

Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété;
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit: «Elle avait seize ans, c'est bien tôt pour mourir!»

LAMARTINE.

Le moineau.

Je revenais de la chasse et je marchais le long d'une allée de mon jardin. Mon chien courait devant moi. Tout à coup il raccourcit son pas et se mit à avancer avec précaution, comme s'il flairait du gibier devant lui.

Je regardai le long de l'allée, et je vis un jeune moineau, le jaune au bec, le duvet sur la tête. Il était tombé de son nid (le vent balançait avec force les bouleaux de l'allée) et se tenait tout coi, écartant piteusement ses petites ailes à peine emplumées.

Trésor s'approchait de lui, tous les muscles tendus, quand tout à coup, s'arrachant d'un arbre voisin, un vieux moineau à poitrine noire tomba comme une pierre juste devant la gueule du chien; et, tout hérissé, éperdu, pantelant, avec un piaillage plaintif, désespéré, il sauta par deux fois dans la direction de cette gueule ouverte et armée de dents crochues.

Il s'était précipité pour sauver son enfant, il voulait lui servir de rempart. Mais tout son petit corps frémissait de terreur, son cri était rauque et sauvage; il se mourait, il sacrifiait sa vie.

Quel énorme monstre le chien devait paraître à ses yeux! Et pourtant il n'avait pas pu rester sur sa branche, si haute et si sûre; une force plus puissante que sa volonté l'en avait précipité.

Trésor s'arrêta, recula. On eût dit même qu'il avait reconnu cette force. Je me hâtai d'appeler mon chien tout confus, et je m'éloignai plein d'une sorte de saint respect.

Oui, ne riez pas, c'était bien du respect que j'éprouvais devant ce petit oiseau héroïque, devant l'élan de son amour.

IVAN TOURGUENEF.

Les Alpes.

Les Alpes, semblables à un nœud robuste et proéminent des muscles de granit de la terre, sont une chaîne de montagnes qui s'étend sur un espace de trois cents lieues, depuis l'embouchure du Rhône vers Marseille jusqu'aux plaines de la Hongrie. Les anneaux de cette chaîne s'abaissent aux deux extrémités pour se confondre insensiblement avec la plaine; au milieu de leur membrure, elles s'élèvent à des hauteurs inaccessibles aux pas et presque aux regards de l'homme. Leurs sommets, dentelés comme des créneaux d'une forteresse naturelle, se dessinent en blancheur éblouissante le matin, rose à midi, violette le soir, sur l'azur foncé du ciel. Ce sont les reflets plus ou moins chauds du soleil sur les nappes de neige éternelle dont leurs croupes sont revêtues. Quand on les aperçoit de 60 ou 80 lieues de distance, du fond des plaines de l'Italie ou de la France, elles inspirent le

sentiment de l'infini comme la mer ou comme le firmament. C'est un spectacle qui écrase le spectateur, et qui, de terreur en terreur, d'admiration en admiration, porte la pensée de l'homme jusqu'à Dieu, pour qui rien n'est haut, rien n'est vaste.

LAMARTINE.

L'amour maternel.

«Ta pauvre mère est bien, malade.
Ne fais pas de bruit, mon enfant!
Pas de cris, et pas de gambade!
C'est le docteur qui le défend.»
L'enfant se tait. Dans sa demeure
La Mort entre pendant la nuit;
Et, quand il se réveille, on pleure:
«Puis-je à présent faire du bruit?»
De lui se détourne son père;
Puis on l'habille tout de noir:
«Ah! me voilà bien beau, j'espère?
Je veux voir maman.—Viens la voir.»
Et, sanglotant, le père emporte
L'enfant étonné, dans ses bras,
Jusqu'en la chambre de la morte:
«Maman!... elle ne bouge pas.
Porte-moi donc sur son lit, père!»
Et lui, dans ses pleurs étouffant,
Sur le cœur glacé de la mère
Souleva le petit enfant:

«Voilà celle dont la tendresse
T'a nourri! regarde-la bien.
Tu n'auras plus une caresse!
Hélas! elle n'entend plus rien!»

Il se trompait. Le cœur sans vie,
Dès que l'enfant chéri fut là,
Se remit à battre; et, ravie,
Cette mère se réveilla!...

RATISBONNE.

L'heure des enfants.

A l'heure où finit le jour, où la nuit va commencer à descendre, il y a une pause dans les travaux de la journée: cette pause, qui ne le sait? c'est l'heure des enfants.

Dans la chambre au-dessus de ma tête, j'entends des petits pieds qui s'impatientent, le bruit d'une porte que l'on ouvre, et de douces voix, des voix bien chères. De mon cabinet j'aperçois, à la clarté de ma lampe, descendant tout doucement l'escalier, Alice la sérieuse, la rieuse Allégra, Edith aux cheveux d'or.

On chuchote, puis on se tait; mais je comprends bien, rien qu'à voir leurs yeux espiègles, que l'on complotte, que l'on tient conseil pour me surprendre.

Tout à coup, on s'élance de la dernière marche; d'un bond on a franchi l'antichambre; trois portes, pas de sentinelles! Par ces

trois portes, on fait invasion dans ma forteresse.

On escalade ma tour, on prend d'assaut les deux bras et le dossier de mon fauteuil. Où fuir? Je suis cerné; les assaillants sont partout à la fois.

Mes chéries me dévorent de baisers, je suis enlacé de leurs bras, je suis si bien prisonnier que je songe à cet évêque de Bingen pris d'assaut par les rats dans sa tour, au milieu du Rhin.

Croyez-vous donc, bandits aux yeux bleus, qu'il suffise d'avoir escaladé la muraille, et qu'une vieille moustache comme moi ne soit pas de taille à vous tenir tête à tous? Je vous tiens ferme dans ma forteresse; je ne vous laisserai plus sortir, je vous mettrai dans ma prison: ma prison, c'est mon cœur.

Et là je vous garderai toujours, oui, oui, toujours, jusqu'à ce que les murs de la prison s'écroulent, jusqu'à ce que la prison tombe en poussière.

J. GIRARDIN.

Le parvenu vaniteux.

Autour de lui tout respirait le faste de la vie seigneuriale. Ses gens allaient, venaient, se croisaient en tout sens. Conduite en laisse par deux piqueurs, sa meute aboyait dans l'air sonore et frais du matin. Ses chevaux, couverts de housses, revenaient de la promenade.

Ses jardiniers ratissaient les allées du parc, arrosaient le gazon des pelouses. Des paons en liberté traînaient les splendeurs de leur queue sur les marches du perron; des cygnes nageaient sur un petit lac bordé de saules et de trembles.

A tous ces aspects, qui étaient pour lui les écriteaux de sa richesse, M. Levrault se prit à sourire et sentit son cœur se gonfler d'orgueil et de joie.

Il lui sembla que tous les bruits, toutes les rumeurs, toutes les harmonies du vallon, le chant des oiseaux, le murmure du vent, le fracas des écluses, le cri des paons, le roucoulement des pigeons sur le toit du colombier, le gloussement des poules dans la basse-cour, jusqu'aux hennissements de ses chevaux, jusqu'aux aboiements de ses chiens, se confondaient dans une seule voix, immense comme celle de l'Océan, et cette voix disait:

«M. Levrault a trois millions!»

J. SANDEAU.

La fleur et le papillon.

La pauvre fleur disait au papillon céleste:

«Ne fuis pas!

Vois comme nos destins sont différents. Je reste,

Tu t'en vas!

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les

Et loin d'eux, (hommes,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux!

Mais, hélas! l'air t'emporte, et la terre m'enchaîne.
Sort cruel!

Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine,
Dans le ciel!

Mais non, tu vas trop loin! Parmi des fleurs sans
Vous fuyez, (nombre
Et moi, je reste seul à voir tourner mon ombre¹
A mes pieds!

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.

Aussi me trouves-tu toujours, à chaque aurore,
Toute en pleurs²!

Oh! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,

Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi!»

VICTOR HUGO.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

I. Ils ont passé sur cette terre; ils ont descendu le fleuve du Temps; on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont ils? Qui nous le dira?

1. L'ombre tourne avec la terre qui fait sa révolution autour du soleil.

2. Ces *pleurs* sont les perles de la rosée matinale.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

*
* *

II. Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards; le monde leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés; ils le virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils? Qui nous le dira?

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

*
* *

III. Semblable à un rayon d'en haut, une croix, dans le lointain, apparaissait pour guider leur course: mais tous ne la regardaient pas. Où sont-ils? Qui nous le dira?

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

*
* *

IV. Il y en avait qui disaient: «Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide? Nous ne le savons pas. Nul ne le sait.» Et comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils? Qui nous le dira?

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

*
* *

V. Il y en avait aussi qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète; et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils? Qui nous le dira?

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

*
* *

VI. Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparaissaient tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils? Qui nous le dira?

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

*
* *

VII. Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur: l'angoisse soulevait leur poitrine, et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils? Qui nous le dira?

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

LAMENNAIS.

Les crustacés.

Si l'on visite d'abord une collection des armures du moyen âge, et qu'après avoir contemplé ces pesantes masses de fer dont s'affublaient les chevaliers, on aille immédiatement à un musée d'histoire naturelle voir les armures des crustacés, on a pitié des arts de l'homme. Les premières sont un carnaval de déguisements ridicules, encombrants et assommants, bons pour étouffer les guerriers et les rendre inoffensifs. Les autres, surtout les armes des terribles décapodes, sont tellement effrayantes que, si elles étaient grossies seulement à la taille de l'homme, personne n'en soutiendrait la vue; les plus braves en seraient troublés, magnétisés de terreur. Ils sont là, tous en arrêt, dans leurs allures de combat, sous ce redoutable arsenal, offensif et défensif, qu'ils portaient si légèrement, fortes pinces, lances acérées, mandibules à trancher le fer, cuirasses hérissées de dards qui n'ont qu'à vous embrasser pour vous poignarder mille fois. On rend grâce à la nature qui les fit de cette grosseur. Car qui aurait pu les combattre? Nulle arme à feu n'y eût mordu. L'éléphant se fût caché; le tigre eût monté aux arbres; la peau du rhinocéros ne l'eût pas mis en sûreté.

MICHELET.

La chanson de l'alouette.

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés à leur réveil;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

Je pars des chaumes blancs de brume,
A mes pieds flotte un fil d'argent,
La rosée emperle ma plume,
Et je la sème en voltigeant.

Je plane et chante la première
Dans l'azur frais où l'aube éclôt;
Je me baigne dans la lumière,
Et vais me mirer dans un flot.

Ma voix est sans note plaintive,
Je ne dis rien au triste soir;
Je suis la chanson folle et vive
De la jeunesse et de l'espoir.

Je dis au malade qui veille:
Bénis Dieu, la nuit va finir!
Au laboureur que je réveille:
Fais ton sillon pour l'avenir!

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés à leur réveil;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

V. DE LAPRADE.

Le voleur bienfaisant.

Certain pauvre colporteur des environs de Campillo conduisait à la ville une charge de vinaigre. Ce vinaigre était contenu dans des outres, suivant l'usage du pays, et porté par un âne maigre, tout pelé, à moitié mort de faim. Dans un étroit sentier, un étranger, qu'à son costume on aurait pris pour un chasseur, rencontre le vinaigrier; et d'abord qu'il voit l'âne, il éclate de rire: «Quelle haridelle as-tu là, camarade? s'écrie-t-il. Sommes-nous en carnaval pour la promener de la sorte?» Et les rires ne cessaient pas.

«Monsieur, répondit brusquement l'ânier piqué au vif, cette bête, toute laide qu'elle est, me gagne encore mon pain. Je suis un malheureux, moi, et je n'ai pas d'argent pour en acheter une autre.

—Comment! s'écria le rieur, c'est cette hideuse bourrique qui t'empêche de mourir de faim? Mais elle sera crevée avant une semaine... Tiens, continua-t-il, en lui présentant un sac assez lourd, il y a chez le vieux Herrera un beau mulet à vendre; il en veut 1,500 réaux; les voici. Achète ce mulet dès aujourd'hui, pas plus tard, et ne marchandé pas. Si demain je te trouve par les chemins avec cette effroyable bourrique, aussi vrai qu'on me nomme José Maria, je vous jetterai tous les deux dans un précipice.»

L'ânier, resté seul, le sac à la main, croyait rêver. Les 1,500 réaux étaient bien comptés. Il savait ce que valait un serment de José María, et se rendit aussitôt chez Herrera, où il se hâta d'échanger ses réaux contre un beau mulet.

La nuit suivante Herrera est éveillé en sursaut. Deux hommes lui présentaient un poignard et une lanterne sourde à la figure. «Allons, vite ton argent!—Hélas! mes bons seigneurs, je n'ai pas un quarto chez moi.—Tu mens; tu as vendu hier un mulet 1,500 réaux que t'a payés un tel de Campillo.»—Ils avaient des arguments tellement irrésistibles, que les 1,500 réaux furent bientôt donnés, ou, si l'on veut, rendus.

MÉRIMÉE.

Le chantre du soir.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées; lorsque les forêts se taisent par degré, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Eternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir; le désordre est dans ses chants; il saute du grave à l'aigu, du doux

au fort; il fait des pauses; il est lent, il est vif: c'est un cœur que la joie enivre. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence. Que ses accents sont changés! quelle tendre mélodie! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie: l'oiseau, qui a perdu ses petits, chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

CHATEAUBRIAND.

Enfantine.

La grand'mère, s'étant assise, avait tiré
Le saint livre du vieil étui tout déchiré,
Avait pris dans saint Paul, à la première épître,
Dite «aux Corinthiens» le treizième chapitre,
Avait placé le livre ouvert sur ses genoux,
Puis appelé près d'elle avec un ton très doux
Son petit-fils. L'enfant de ses lèvres pourprées
Épelait lentement les syllabes sacrées;
Il apprenait à lire et soupirait souvent
De prendre tant de peine à devenir savant,

Au lieu de s'amuser à faire du tapage,
Et de tant s'appliquer sur cette grande page,
Où tous les mots semblaient de la moitié plus longs,
Au lieu d'aller courir après les papillons;
Mais, tout en soupirant, il en était à lire
Le septième verset, lorsque, avec un sourire,
Détachant ses regards du livre de la foi:
«O grand'mère, dit-il, la charité, c'est toi!»

LOUISE SIEFERT.

Les roses de sainte Élisabeth de Hongrie.

Élisabeth aimait à porter elle-même aux pauvres, à la dérobee, non-seulement l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait, ainsi chargée, par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines. Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses suivantes favorites, par un chemin très rude que l'on montre encore, portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari qui revenait de la chasse. Etonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit: «Voyons ce que vous portez!» et en même temps ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine; mais il n'y avait

plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie: cela le surprit d'autant plus que ce n'était plus la saison des fleurs. S'apercevant du trouble d'Elisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et emportant avec lui une de ses roses merveilleuses qu'il garda toute sa vie. A l'endroit même où cette rencontre eut lieu, à côté d'un vieil arbre qui fut bientôt abattu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue planer sur la tête de sa femme.

MONTALEMBERT.

L'éducation de l'hirondelle.

Voulez-vous voir deux choses étonnamment analogues? Regardez d'une part la femme au premier pas de l'enfant, et, d'autre part, l'hirondelle au premier vol du petit.

C'est la même inquiétude, les mêmes encouragements, les exemples et les avis, la sécurité affectée, au fond la peur, le tremblement... «Rassure-toi... rien n'est plus facile.»

En réalité, les deux mères frémissent intérieurement.

Les leçons sont curieuses. La mère se lève sur ses ailes; le petit regarde attentivement, et se soulève un peu aussi. Puis, vous la voyez voleter; il regarde, agite ses ailes... Tout cela va bien encore, cela se fait dans le nid... La difficulté commence pour se hasarder d'en sortir. Elle l'appelle et lui montre quelque petit gibier tentant; elle lui promet récompense, elle essaie de l'attirer par l'appât d'un moucheron.

Le petit hésite encore. Mettez-vous à sa place. Il ne s'agit point ici de faire un pas dans une chambre, entre la mère et la nourrice, pour tomber sur des coussins. Cette hirondelle d'église, qui professe au haut de sa tour sa première leçon de vol, a peine à enhardir son fils, à s'enhardir peut-être elle-même à ce moment décisif. Tous deux, j'en suis sûr, du regard plus d'une fois mesurent l'abîme et regardent le pavé. Pour moi, je le déclare, le spectacle est grand, émouvant. Il faut qu'il croie sa mère, il faut qu'elle se fie à l'aile du petit si novice encore... Des deux côtés, Dieu exige un acte de foi, de courage. Noble et sublime point de départ! Mais il a cru, il est lancé, et il ne retombera pas. Tremblant, il nage soutenu du paternel souffle du ciel, des cris rassurants de sa mère: tout est fini... Désormais, il volera indifférent par les vents et les orages, fort de

cette première épreuve où il a volé dans la foi.

MICHELET.

La vie de la nature.

La nature avec pompe étale ses merveilles,
Le jeune agneau bondit sur les monts empourprés;
Des soleils chauds et doux ont remplacé les veilles,
L'émeraude scintille à chaque herbe des prés.

Les roseaux caressants baisent l'eau murmurante,
Aux sillons encor verts sautille la perdrix;
Les chemins sont jonchés d'une neige odorante
Que le vent fait tomber des cerisiers fleuris.

De précoces bourgeons palpitent sur la branche,
Le souple chèvrefeuille aux arbustes s'unit;
La violette arrivé et l'aubépine blanche
Couvre de ses rameaux les oiseaux dans leur nid.

Le ruisseau qui serpente aux flancs de la montagne
Sur ses cailloux d'argent roule tranquille et clair;
Une douce harmonie en ces lieux l'accompagne;
Tout est musique au cœur, tout est parfum dans l'air.

C'est l'espoir des beaux jours, c'est la saison première.
L'aurore a salué son enfant adoré;
L'étoile a ravivé sa céleste lumière;
D'or, de pourpre et d'azur le ciel s'est coloré

GILLAND.

La fileuse du Folgoat.

Dans la paroisse du Folgoat, village de la Basse-Bretagne en France, vivait, il y a environ quinze ans, une pauvre veuve. Elle n'avait pour tout bien que son fils, enfant de sept à huit ans, sa pauvre chaumière et une chèvre. Chaque jour l'enfant menait la chèvre au pâturage, tandis que la mère filait sa quenouille en chantant ces airs du pays si monotones et pourtant si doux. Il arriva qu'un soir d'été la chèvre revint seule. Que d'inquiétudes! quelle anxiété alors!... Tous les dangers apparaissent à la fois: les loups, les fondrières et ces mille accidents qui se présentent à l'esprit, quand celui qu'on attend ne vient pas. La fileuse bretonne court par les chemins où son fils avait coutume d'aller; elle redit cent fois le nom chéri. La nuit était déjà venue, lorsque enfin un faible gémissement se fit entendre. La mère se laisse diriger par la petite voix qui lui répond; elle arrive au bord d'un précipice: son fils est là, mais elle ne le voit point. En voulant cueillir une fleur, l'enfant était tombé dans l'abîme, et une branche d'arbre l'avait arrêté dans sa chute à dix ou douze pieds du sol. Maintenant il était couché sur cette branche, exposé à chaque instant à périr. Que fera la pauvre mère? Elle n'a aucun moyen de sauver elle-même son fils. Chercher du secours? Les

habitations sont éloignées, et pendant son absence l'enfant, si jeune encore, peut s'endormir et par quelque mouvement brusque tomber de la branche où il assure qu'il se soutient aisément. La tendresse maternelle est ingénieuse. La Bretonne se dit qu'il faut d'abord écarter le sommeil, et que, si l'enfant y résiste toute la nuit, les moissonneurs, qui se répandront dans les champs vers la quatrième heure du matin, viendront à son aide. La veuve s'agenouilla donc au bord de l'abîme, et, recommandant à son fils de chanter avec elle, elle se mit à répéter l'un après l'autre les cantiques de la veillée. Sa voix tremblante de frayeur exaltait la bonté de Dieu, l'appui toujours sûr de Notre-Dame, et les mêmes louanges s'élevaient aussi de l'arbre où le petit pâtre était couché. Souvent celui-ci, près de s'endormir, murmurait à peine les paroles saintes, ou se taisait tout à fait; alors la paysanne priait, suppliait: « Mon fils, mon enfant, ne dors pas!... chante! chante encore! » Et l'enfant recommençait. La nuit se passa; les moissonneurs arrivèrent, et la mère put enfin embrasser son fils.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

La famille.

Heureux celui que Dieu a fait naître d'une bonne et sainte famille! C'est la pre-

mière des bénédictions de la destinée; et quand je dis une bonne famille, je n'entends pas une famille noble de cette noblesse que les hommes honorent et qu'ils enregistrent sur du parchemin. J'ai connu des familles de laboureurs où cette pureté de sentiments, où cette chevalerie de probité, où cette fleur de délicatesse, où cette légitimité des traditions qu'on appelle la noblesse, étaient aussi visibles dans les actes, dans les traits, dans le langage, dans les manières, qu'elles le furent jamais dans les plus hautes races de la monarchie. Il y a la noblesse de la nature comme celle de la société, et c'est la meilleure. Peu importe à quel étage de la rue ou de quelle grandeur dans les champs soit le foyer domestique, pourvu qu'il soit le refuge de la piété, de l'intégrité et des tendresses de la famille qui s'y perpétue! La prédestination de l'enfant, c'est la maison où il est né; son âme se compose surtout des impressions qu'il y a reçues. Le regard des yeux d'une mère est une partie de notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux. Quel est celui qui, en revoyant ce regard seulement en songe ou en idée, ne sent pas descendre dans sa pensée quelque chose qui en apaise le trouble et qui en éclaire la sérénité?

LAMARTINE.

Le nid de fauvette.

«Je le tiens, ce nid de fauvette:
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette!
Pauvres petits, vous voilà pris!

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh! c'est en vain.
Vous n'avez pas encore d'ailes;
Comment vous sauver de ma main?

Mais quoi! n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui, l'été, dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants!
Non, non, que rien ne vous sépare:
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous:

Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons.»

BERQUIN.

Le vent dans les arbres.

Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les trèfles empourprés et les vertes graminées former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches; l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions: l'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur, l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tous sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère,

semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que le jeu des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent; il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes; ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

L'idéal de la vie humaine.

L'idéal de ma vie n'est pas cet idéal vulgaire rêvé par les chercheurs d'or et les faméliques de la jouissance: travailler pour jouir, faire sa fortune en dix ans par un opiniâtre travail, pour se reposer trente ans dans une oisiveté stérile. Riche ou pauvre, qu'importe! je travaillerai, parce que travailler est mon devoir de demain comme mon devoir d'aujourd'hui; je travaillerai, parce que l'hom-

me est né pour travailler comme l'oiseau pour voler, selon le beau mot de l'Écriture. Si je me suis créé, à force de labeur, le nécessaire de la vie et un rempart contre la faim, ce n'est pas pour ensevelir toutes mes énergies dans un stérile repos et une molle opulence; c'est pour les retourner vers des sphères plus élevées et de plus nobles fonctions; pour moi, le travail succédera au travail, comme le jour au jour et le devoir au devoir. Adorateurs de la jouissance, travaillez pour jouir; travaillez pour vous repaître, si ce n'est pas pour vous dégrader et vous avilir: moi, je travaillerai pour ajouter, si je le puis, au progrès de l'humanité le progrès de ma propre vie.

LE PÈRE FÉLIX.

Le baiser d'une mère.

J'aime, après un beau jour, une nuit vaporeuse,
Et le ciel parsemé de mille étoiles d'or,
Et la lune d'argent, qui vient mystérieuse,
Épandre sa pâleur sur le monde qui dort.

J'aime aussi du matin la senteur embaumée,
La rosée émaillant l'arbuste de ses pleurs;
J'aime du doux zéphyr l'haleine parfumée,
Et l'oiseau s'éveillant dans les bosquets en fleurs.

Lorsque tombe le soir avec mélancolie,
Que frissonne dans l'air un souffle harmonieux,

J'aime du rossignol la fraîche mélodie,
Voix pure qu'on prendrait pour une voix des cieux.

J'aime un bel enfant blond, et sa mine éveillée,
Et son regard parfois si mutin et si fou,
Et ses propos naïfs, charmes de la veillée,
Et ses cheveux flottants tout bouclés sur son cou.

Mais j'aime mieux encor les baisers d'une mère,
Son sourire divin, son amour consolant;
J'aime mieux les accents de la douce prière
Qu'elle fait bégayer à son plus jeune enfant.

H. BRAMTOT.

Mort de saint Louis, roi de France.

Le lundi matin, 25 août¹, sentant que son heure approchait, il se fit coucher sur un lit de cendres, où il demeura étendu les bras croisés sur la poitrine, et les yeux levés vers le ciel.

On n'a vu qu'une fois, et l'on ne reverra jamais un pareil spectacle: la flotte du roi de Sicile² se montrait à l'horizon; la campagne et les collines étaient couvertes de l'armée des Maures. Au milieu des débris de Carthage, le camp des chrétiens offrait l'image de la plus affreuse douleur: aucun bruit ne s'y faisait entendre; les soldats moribonds sor-

1. Saint Louis mourut en 1270 de la peste devant Tunis en Afrique, dans sa seconde croisade contre les Sarrasins.

2. Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, frère de saint Louis.

taient des hôpitaux, et se traînaient à travers les ruines pour s'approcher de leur roi expirant. Louis était entouré de sa famille en larmes, des princes consternés, des princesses expirantes... Enfin vers les trois heures de l'après-midi, le roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces paroles: «Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je vous adorerai dans votre saint Temple;» et son âme s'envola dans le saint Temple qu'elle était digne d'habiter.

On entend alors retentir la trompette des Croisés de Sicile: leur flotte arrive pleine de joie et chargée d'inutiles secours. On ne répond point à leur signal. Charles d'Anjou s'étonne et commence à craindre quelque malheur. Il aborde au rivage; il voit des sentinelles, la pique renversée, exprimant encore moins leur douleur par ce deuil militaire que par l'abattement de leur visage. Il vole à la tente du roi son frère: il le trouve étendu mort sur la cendre.

CHATEAUBRIAND.

La recherche de la science.

Heureusement pour l'humanité, il naîtra toujours des âmes avides de connaître, tourmentées du génie des découvertes, indifférentes à toutes les autres jouissances, ne comptant pour rien la fortune, insensibles à

la misère, après au travail, insatiables de science, sans cesse tournées vers la vérité, comme l'aimant vers l'étoile polaire, la cherchant à travers les fatigues et les périls, sans trêve ni repos, sans défaillance; gardant en elles-mêmes le feu sacré, malgré les découragements du dehors; pleines de cet ardent enthousiasme qu'on respire en travaillant pour les siècles, et en voyant s'ouvrir enfin devant son esprit des horizons qu'aucun œil humain n'a entrevus. C'est pour elles, c'est pour ces âmes d'élite qu'ont été créés les trésors de la pensée; elles se répondent à travers les siècles; chacune d'elles reçoit comme un héritage tous les travaux, toutes les découvertes accumulées par les génies qui l'ont précédée; elle accroît à son tour ce dépôt sacré, elle trouve un anneau de plus de la chaîne divine qui rattache la création à la pensée créatrice. Le même Dieu qui nous a créés pour regarder les astres a allumé dans nos cœurs cette soif ardente de la vérité, comme s'il voulait, dès ce monde, nous associer aux secrets de son œuvre et aux merveilles de son intelligence.

J. SIMON.

Le pain sec.

Jeanne ¹ était au pain sec, dans le cabinet noir,

1. Petite-fille de Victor Hugo.

Pour un crime quelconque; et, manquant au devoir,
J'allai voir la coupable en pleine forfaiture¹,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce:
«Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce;
Je ne me ferai plus griffer par le minet.»
Mais on s'est récrié: «Cette enfant vous connaît;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche:
Pas de gouvernement possible. A chaque instant,
L'ordre est troublé par vous; le pouvoir se détend,
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout.» Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit: «Je n'ai rien à répondre à cela.
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec.—Vous le méritez certe,
On vous y mettra.» Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures:
«Eh bien! moi, je t'irai porter des confitures.»

VICTOR HUGO.

1. *Forfaiture* se dit de la prévarication d'un magistrat.—Le poète, agrandissant la scène, emploie ce mot à l'occasion d'une simple faute, comme il emploiera plus bas celui de *cité* pour désigner sa famille.

TABLE DES MATIÈRES¹

AL LECTOR.	5
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

La fourmilière surprise.	7
Mouvements de la terre.	8
* La renoncule et l'œillet. BÉRENGER	8
L'abeille et le jardinier.	9
Du temps et de ses parties.	9
* Question d'un paresseux. VALADES.	10
L'hirondelle et le rosier.	10
Du temps et de ses parties (suite).	11
* Le passereau et le lièvre. M ^{ME} JOLIVEAU.	11
Le navire et les matelots.	12
Des saisons	12
* Le rossignol.***	13
L'héliotrope.	13
L'eau et les cours d'eau.	14

1. Les morceaux de poésie sont indiqués par un astérisque ou petite étoile.

* La pâquerette. VALADES.	15
L'enfant Jésus et le rossignol.	15
Les habitations.	16
* La Providence. LAMARTINE.	16
L'âne et la lyre.	17
Les aliments et les boissons.	17
* La demoiselle. VICTOR HUGO.	18
La fleur et le nuage.	18
Le corps humain: La tête.	19
* L'homme et la marmotte. PESSÉLIER.	20
L'obstacle.	20
Le corps humain: La bouche.	21
* Le mois de mars. CH. REYNAUD.	21
La rose.	22
Le corps humain: La tête, le cou, le tronc.	23
* L'insecte ailé. LAMARTINE.	23
L'orpheline d'Emmaüs.	24
Le corps humain: Les membres.	24
* Le printemps. VIOLEAU.	25
Le vice et la vertu.	26
Le corps humain: Les sens.	26
* Les deux épis. SAINT-SURIN.	27
La neige et l'aquilon.	27
Noms de parenté.	28
* A un enfant. VICTOR HUGO.	29
Le bluet et le soleil.	30
Noms de parenté (suite).	30
* Le matin. LAMARTINE.	31
La danse des diables.	32
Les minéraux.	32
* Le souhait de la violette. RATISBONNE.	33
Un bon petit cœur.	33

Les arbres.	34
* La rose des Alpes. XAVIER Kœlher.	34
La jeune plante et la fée.	35
Les fleurs et les fruits.	36
* L'arc-en-ciel. VICTOR HUGO.	37
L'innocence et le repentir.	37
Origine des principales plantes.	38
* Le cheval et le taureau. LE BAILLY.	39
Le Malheur.	39
Les oiseaux.	40
* La fève. A. COUTRIS.	40
L'âne corrigé de son orgueil.	41
Les oiseaux (suite).	41
* La fenêtre de la maison paternelle. LAMARTINE.	42
Le rossignol et les grenouilles.	43
Les oiseaux (suite).	43
* Un dialogue. RATISBONNE.	44
L'aubépine et la nuit de Noël.	44
Les cris des oiseaux.	45
* L'Océan et la source. VICTOR HUGO.	46
Le tableau de Zeuxis.	46
Les quadrupèdes.	47
* Les cheveux blancs. GALOPPE D'ONQUAIRE.	48
Petite Violette.	48
Les quadrupèdes (suite).	49
* Les nuages. A. D'AVELINE.	50
L'aigle et l'escargot.	50
Les quadrupèdes (suite).	51
* La grand'mère. ANAÏS SÉGALAS.	52
La clef des champs.	52
Les cris des quadrupèdes.	53
* Le nid. GUÉRIN DE LITTEAU.	54

Le ruisseau.	55
Les insectes.—Le papillon.	56
* La feuille. ARNAUD.	56
L'âne procureur.	57
Le ver à soie.	58
* L'amitié. EUGÈNE SOULARY.	58
Dieu et l'ange.	59
Les abeilles.	60
* Le chant de la fauvette.***	61
Le zéphyr, l'ouragan et le navire.	62
La fourmi et la cigale.	63
* Question d'enfant. J. DE GÈRES.	63
Le sapineau.	64
Points cardinaux	65
* Ce que j'aime.***	66
Le colibri.	67
Le monde.—Races d'hommes.	68
* Le ver luisant et la pâquerette. ANAÏS SÉGALAS.	69
Le pot de miel.	69
La chasse.	70
* Le petit roi. HENRI JOUSSELIN	71
La scie.	72
La pêche.	73
* La valse des feuilles. PAUL JUILLERAT.	74
Le Bonheur.	75
La monnaie.—Monnaie française.	76
* L'enfant aveugle. M ^{LLE} SASSERNO.	77

DEUXIÈME PARTIE

Le haut et le bas de l'échelle.	79
Le monde.	79
* Providence de Dieu. LEFRANC DE POMPIGNAN.	80
L'ivrogne.	81
La terre.	81
* L'amour d'une mère. VICTOR HUGO.	82
Le hérisson.	82
Le soleil.	83
* Le papillon. RATISBONNE	83
Les liserons.	84
La lune.	85
* Le passant et la tourterelle. PELLISSON.	85
Papillon du soir.	86
Les étoiles.	87
* Lutttes des arbres. MARTIN.	88
Le torrent desséché.	88
Beauté des cieux.	89
* La bûche et le charbon. LACHAMBEAUDIE.	89
La tourterelle qui pleure.	90
La mer	91
* Image de la vie. M ^{ME} TASTU.	91
Le cèdre et le lierre.	92
Les montagnes.	93
* Le printemps. V. DE LAPRADE.	93
L'oubli des injures.	94
Les forêts.	95
* L'enfant qui ouvre les fleurs. RATISBONNE.	95
La harpe de bois et la harpe d'or.	96
Le désert.	97

* La fleur. MILLEVOYE.	98
La brebis.	98
Les prés.	99
* Amis d'enfance. VICTOR HUGO.	100
Le rossignol.	100
Les rivières.	101
* Le torrent et le ruisseau. A. DE SÉGUR.	102
Le bonhomme Misère	103
Les oiseaux.	103
* La vieillesse. M ^{ME} TASTU.	104
Le noyau de pêche.	105
Les nids des oiseaux.	105
* L'oiseau-mouche. GOZLAN.	106
Singulier remerciement.	107
Les animaux.	108
* La lune. STOP.	109
Le lièvre du pont du Gard.	109
Une basse-cour.	110
* Le nid et le berceau. M ^{ME} DUCROS.	111
L'Arabe affamé.	112
Les insectes.	112
* Prière de l'indigent. LAMARTINE.	114
Plainte d'un pinson aveugle.	114
Les fleurs.	115
* Le merle et le ver luisant. DORAT.	116
La chemise.	117
Le parfum des fleurs.	118
* Heureux petits enfants. BENOÎT QUINET.	119
Le rossignol et le ver luisant.	119
La pluie.	120
* La rose et la tombe. VICTOR HUGO.	121
La Providence.	122

La neige.	122
* La vigne et l'ormeau. LACHAMBEAUDIE.	123
La terre et le soleil.	124
Le tonnerre.	125
* Le tombeau d'un enfant. BESSE.	126
Le Derviche toujours content.	127
La tempête.	127
* Tableau rustique. A. SCHOLL.	128
Le méchant petit coq.	129
La nuit.	131
* L'Innocence et le Repentir. DE JUSSIEU.	132
Ballade.	132
Le réveil de la nature.	134
* L'ange perdu. DELAMARE.	135
Le rouge-gorge.	136
La vie dans la nature.	137
* La source. TH. GAUTIER.	137
Les trois amis.	138
Le travailleur des champs.	140
* Monsieur Printemps. BLANCHEMAIN.	141
Le vase cassé.	142
Les dix petits ouvriers de la mère de famille.	143
* L'enfant dans les prés. V. DE LAPRADE.	144
L'ours.	145
Le père et la mère.	147
* L'aigle et le soleil. LAMARTINE.	147
L'intrépide plongeur.	148
Les amis.	150
* La jument de l'Arabe. CH. DELACOUR.	150

TROISIÈME PARTIE

FRAGMENTS LITTÉRAIRES

Un nid de bouvreuils. CHATEAUBRIAND.	153
L'infini. LAMARTINE.	153
* Minuit. M ^{ME} VIEN.	154
Voyage d'une fée. G. SAND.	155
Les primevères. MAURICE DE GUÉRIN.	156
* La Vie. ALFRED DE MUSSET.	156
Le soleil. JAUFFRET.	157
Les hirondelles. LAMENNAIS.	158
* Le village. A. DE SÉGUR.	158
La mort de l'orpheline. SOLOMOS.	159
Ce que c'est qu'une mère. VICTOR HUGO.	160
* La pervenche. LAMARTINE.	161
L'Espérance. CHATEAUBRIAND.	162
Le ruisseau. ALPHONSE KARR.	162
* L'oiseau mort. BESSE.	163
Le maréchal Lefebvre. SAINT-MARC-GIRARDIN.	164
Le château féodal. LAMENNAIS.	165
* Noël. TH. GAUTIER.	165
Le champ de notre âme. A. MAZURE.	166
La belle coureuse. LOUIS VEUILLOT.	167
* Midi. V. DE LAPRADE.	168
Bel exemple de patriotisme. LAMARTINE.	169
Un brouillard. MÉRIMÉE.	170
* Le vase brisé. SULLY-PRUDHOMME.	170
Le maréchal Ney à Waterloo. VICTOR HUGO.	171
La lyre de la création. G. SAND.	172
* L'orage. A. DE SÉGUR.	173

Table des matières

La mort et le chrétien. LAVATER.	174
Bivouac nocturne d'Arabes. CHATEAUBRIAND.	175
* La Bible. VICTOR HUGO.	176
Chant de l'exilé. LAMENNAIS.	177
La danse des moucherons. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.	178
* Paysage. A. ROLLAND.	179
L'esclave antique. MICHELET.	180
Les petits oiseaux. CARDINAL DONNET.	181
* Le premier regret. LAMARTINE.	182
Le moineau. IVAN TOURGUENEF.	183
Les Alpes. LAMARTINE.	184
* L'amour maternel. RATISBONNE.	185
L'heure des enfants. J. GIRARDIN.	186
Le parvenu vaniteux. J. SANDEAU.	187
* La fleur et le papillon. VICTOR HUGO.	188
Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. LAMENNAIS.	189
Les crustacés. MICHELET.	192
* La chanson de l'alouette. V. DE LAPRADE.	193
Le voleur bienfaisant. MÉRIMÉE.	194
Le chantre du soir. CHATEAUBRIAND.	195
* Enfantine. LOUISE SIEFERT.	196
Les roses de sainte Élisabeth de Hongrie. MONTALEMBERT.	197
L'éducation de l'hirondelle. MICHELET.	198
* La vie de la nature. GILLAND.	200
La fileuse du Folgoat. H. VIOLEAU.	201
La famille. LAMARTINE.	202
* Le nid de fauvette. BERQUIN.	204
Le vent dans les arbres. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.	205

L'idéal de la vie humaine. LE PÈRE FÉLIX.	206
* Le baiser d'une mère. H. BRAMTOT.	207
Mort de saint Louis, roi de France. CHATEAU- BRIAND.	208
La recherche de la science. J. SIMON.	209
* Le pain sec. VICTOR HUGO.	210

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES







